EDITION ILLU...

MAURICE DONNAY
de l'Académie Française.

☼

AMANTS

LA DOULOUREUSE



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHA...

AMANTS

LA DOULOUREUSE



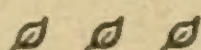
M. MAURICE DONNAY.

THÉATRE COMPLET

MAURICE DONNAY
de l'Académie Française

AMANTS

LA DOULOUREUSE



ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
MAXIME DETHOMAS



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

PERSONNAGES

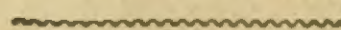
	MM.
VÉTHEUIL	LUCIEN GUITRY.
RUYSEUX	LOUIS DELAUNAY.
DE SAMBRÉ	PAUL CLERGET.
PRUNIER	COURCELLES.
RAVIER	GRANDEY.
SCHLINDER	LEGRAND.
GAUDERIC	MERISSEL.
PROSPER	STEIBLER.
UN DOMESTIQUE	BARNOLL.
	Mmes
CLAUDINE ROZAY	JEANNE GRANIER.
HENRIETTE JAMINE	MARGUERITE CARON.
SUZANNE GRÉGEOIS	SIMONE DAMAURY.
ADÈLE SORBIER	MARIE ROYER.
FRAULEIN	SARYTA.
MISS	MAILLE.
DENISE ROZAY	LA PETITE COLLIN.

A mes interprètes
JEANNE GRANIER et LUCIEN GUITRY
Affectueux et reconnaissant hommage
M. D.

AMANTS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le jeudi 6 novembre 1895.





Tout le monde se lève, s'agite
des groupes se forment.



Devant le guignol.

ACTE PREMIER

Le hall de l'hôtel qu'habite Claudine Rozay, place des Etats-Unis. Au fond une grande baie par laquelle on aperçoit les verts marronniers de la place. Un guignol entre deux portes installé. Devant, sur des chaises une demi-douzaine d'enfants, garçons et filles, très liberty, greenaway, English Warehouse; derrière, les gouvernantes : Miss, Fraulein, puis, les mamans, jeunes femmes très élégantes. Au lever du rideau, la pièce que joue Guignol touche au dénouement. Guignolet bat le commissaire. Enfin Polichinelle, somptueusement vêtu de jaune et de bleu, vient annoncer la fin de la comédie. Tout le monde se lève, s'agite, des groupes se forment.

SCÈNE PREMIÈRE

Claudine ROZAY, Henriette JAMINE, Adèle SORBIER, Suzanne GREGEOIS, MISS, FRAULEIN, Messieurs SCHLINDER, préfet de police, Ernest RAVIER, Georges et Gaston SORBIER, enfants insupportables habillés en marins, Denise ROZAY, Yvonne JAMINE, Andrée GREGEOIS, petites filles.

Mme grégeois. — C'était charmant! Tout à fait gentil. J'avoue que je me suis amusée autant que les enfants.

Mme sorbier. — Moi, je riais de les entendre rire. (*Georges et Gaston Sorbier se battent et se bousculent!*) Georges et Gaston, voulez-vous finir. Ils sont insupportables, ces enfants-là! Fraulein, il ne faut pas les quitter... vous voyez ce qui arrive... N'ayez pas peur d'être sévère.

fraulein. — Mais, madame, ils ne veulent pas m'écouter. M. Gaston m'a appelée chameau tout à l'heure.

Mme sorbier. — Eh bien, vous ne goûterez pas. Vous allez rentrer tout de suite à la maison... et toi, Gaston, tu me copieras cent fois la phrase : « Je ne dois pas appeler chameau Mademoiselle. » Ça

t'apprendra !... Allons, venez mettre vos chapeaux !

Elle s'en va avec Fraulein, Georges et Gaston.

CLAUDINE. — Mesdames, je vous présente M. Ernest Ravier, l'auteur de la pièce que l'on vient de jouer devant vous.



RAVIER. — Oui, madame, c'est moi.

Mme GRÉGEOIS. — Comment, monsieur, c'est vous qui faites si habilement se mouvoir et parler tous ces petits personnages ?

RAVIER. — Oui, madame, c'est moi.

Mme JAMINE. — Mais c'est un talent véritable !

CLAUDINE. — Le père de M. Ravier ne veut pas que son fils fasse du théâtre.

Mme GRÉGEOIS. — C'est un meurtre !

Mme JAMINE. — Je suis sûre que vous feriez de très jolies pièces pour les Français.

RAVIER, *modeste*. — Ça n'est pas tout à fait la même chose.

Mme JAMINE. — Oh ! quand Scapin donne des coups de bâton à l'homme qui est dans le sac...

SCHLINDER. — Il n'y a pas une grosse différence, allez !... Amuser des enfants ou des hommes... les hommes ne sont que de grands enfants.

Mme JAMINE. — A qui le dites-vous?

Mme GRÉGEOIS. — Eh bien, monsieur, je vos assure que je me suis amusée pour mon propre compte. D'abord, chaque fois qu'on bat le commissaire, moi, je me tords.

SCHLINDER. — C'est toujours drôle, n'est-ce pas, madame, de voir rosser l'autorité?

Mme GRÉGEOIS. — Toujours!... C'est irrésistible.

SCHLINDER. — Parbleu!

Il s'éloigne et va rejoindre Mme Sorbier.

Mme JAMINE. — Vous en avez fait une gaffe, ma chère!... Vous savez qui est ce monsieur?

Mme GRÉGEOIS. — Non.

Mme JAMINE. — C'est Schlinder, le préfet de police.

Mme GRÉGEOIS. — Ah! mon Dieu!... et moi qui lui dis que c'est toujours drôle de voir rosser l'autorité.

RAVIER. — Rassurez-vous, madame, avec lui ça n'a pas d'importance. C'est le dernier préfet de police où l'on cause, et si vous avez besoin de faire prendre des renseignements sur une cuisinière, ou d'avoir un coupe-file, ou de faire la tournée des grands-ducs, vous pouvez vous adresser à lui en toute confiance.

Mme GRÉGEOIS. — C'est bon à savoir, il faudra que je lui demande quelque chose.

Mme JAMINE. — Moi aussi.

Mme GRÉGEOIS. — Mais comment se trouve-t-il chez Claudine?

Mme JAMINE. — Il est très amoureux de Mme Sorbier.

Mme GRÉGEOIS. — Ah voilà!

RAVIER. — Elle oublierait tous ses devoirs qu'il n'en serait pas autrement fâché.

Mme JAMINE. — Dites-moi donc?... Qu'appelez-vous la tournée des grands-ducs?

RAVIER. — Comment! vous ne savez pas? Je vais vous expliquer : lorsque les grands-ducs de Russie viennent à Paris...

Ils s'éloignent.

Mme SORBIER, *revenant près de Claudine.* — Chère madame, je vous remercie du charmant après-midi que vous avez fait passer à mes enfants...

CLAUDINE. — Mais vous ne vous en allez pas tout de suite... les enfants vont goûter d'abord...

Mme SORBIER. — Non, non, chère madame, Georges et Gaston ne goûteront pas... ils n'ont pas été sages... Ils se sont battus comme des enfants des rues, et Gaston a été insolent avec Mademoiselle.

CLAUDINE. — En effet, c'est très vilain ; mais, pour cette fois, je demande leur grâce : vous ne pouvez pas me la refuser, à moi. Ils ne recommenceront plus ; n'est-ce pas que vous ne le ferez plus?

Les enfants font signe que non.

Mme SORBIER. — Est-ce que c'est une manière de répondre?... Vous faites



MISS ET DENISE.

comme l'âne savant!... Vous avez une langue... Vous ne pouvez pas dire non?

GEORGES et GASTON, *bourrus.* — Non.

Mme SORBIER. — Non... qui?

GEORGES et GASTON. — Non, madame.

Mme SORBIER. — Allez goûter!... mais c'est bien à cause de Mme Rozay ce que j'en fais... vous pouvez la remercier.

Fraulein par quelques paroles allemandes incite à des remerciements les enfants qui n'en tiennent aucun compte.

MISS, *survenant avec Denise.* — Madame, tout est prêt... faut-il faire goûter les enfants?

CLAUDINE. — Mais certainement, Miss!... Et toi tu entends, ma chérie, tu es chez toi... c'est à toi de faire les honneurs. Il ne faut pas prendre d'abord ce que tu aimes, il faut que tous tes petits amis soient servis. Allons, va, mon trésor! (*Elle l'embrasse avec effusion.*) J'irai vous voir tout à l'heure!

Denise part avec Miss qui l'accable de recommandations en langue anglaise.

SCENE II

CLAUDINE, Mmes JAMINE, ADÈLE SORBIER, SUZANNE GREGEOIS, SCHLINDER, RAVIER.

Les enfants sont en train de goûter, Mme Grégeois a pris dans un coin Schlinder.

SCHLINDER. — Madame, je vous écoute.

Mme GRÉGEOIS. — Figurez-vous, monsieur le préfet, que j'ai renvoyé, il y a quelque temps, une femme de chambre... c'était une fille que j'avais depuis huit ans à mon service, très adroite, très travailleuse... seulement je me suis aperçue qu'elle avait des relations avec le second cocher ; elle allait jusqu'à le recevoir la nuit dans sa chambre. Avez-vous jamais vu ça?

SCHLINDER, *préfet de police.* — J'en ai vu bien d'autres.

Mme GRÉGEOIS. — Comme je n'entends pas que de pareilles choses se passent sous mon toit, dans ma maison, je les ai mis tous les deux à la porte.

SCHLINDER. — C'était votre droit.

Mme GRÉGEOIS. — Il y a de ça à peu près un mois et imaginez-vous que, depuis huit jours, je reçois des lettres anonymes, des lettres pleines de menaces, d'expressions ignobles, ordurières... des mots que je n'oserais pas vous répéter, monsieur le préfet, il y en a que je ne comprends même pas!

SCHLINDER. — J'en suis persuadé... Et alors?

Mme GRÉGEOIS. — Alors, je soupçonne que tout cela émane de ce joli couple que je me suis permis de déranger... C'est aussi votre avis?

SCHLINDER. — Oui et non.

Mme GRÉGEOIS. — Voyons, monsieur, si vous connaissiez ces lettres!... Une grosse écriture à l'encre rouge, commune, contrefaite... et puis, encore une fois, de telles expressions!...

SCHLINDER. — Ce n'est pas toujours une raison... j'ai vu de ces lettres-là et qui furent écrites par des mains blanches, fines et parfumées.

Mme GRÉGEOIS. — Oui, mais moi, monsieur, je n'ai pas d'ennemis ; je vis, Dieu merci, dans un monde très tranquille, loin des aventures et des intrigues.

SCHLINDER. — Evidemment... En ce cas-là, il est très possible, en effet, que ce soit ces gens-là... Comment s'appellent-ils?

Il prend son carnet.

Mme GRÉGEOIS. — Ma femme de chambre s'appelle Sidonie Rabut... (*Elle épelle.*) ...b...u...t.

SCHLINDER, *inscrivant les noms.* — Et l'homme?

Mme GRÉGEOIS. — Félix Tirvieillot.

SCHLINDER. — Eh bien, madame, je ferai appeler Sidonie Rabut et Félix Tirvieillot chez un de mes commissaires qui a l'habitude de ces sortes d'affaires... Il leur fera peur, et si c'est eux, ils se tiendront tranquilles.

Mme GRÉGEOIS. — Monsieur, il ne me reste plus qu'à vous remercier ; j'espère, d'ailleurs, que vous me ferez le plaisir de venir à la maison.

SCHLINDER, *s'inclinant.* — Madame!

SCÈNE III

CLAUDINE ROZAY, Mmes JAMINE, SORBIER, GREGEOIS, MM. SCHLINDER, RAVIER.

Pendant que les enfants goûtent.

Mme SORBIER. — Venez vite, Schlinder, ces dames sont comme folles ; elles voudraient vous adresser une requête.

SCHLINDER. — Je suis à leur disposition.

CLAUDINE. — Nous voudrions aller dans les endroits où l'on trouve des assassins.

SCHLINDER. — Nous ne les connaissons pas, madame, ces endroits-là.

RAVIER. — Si vous les connaissiez, vous ne seriez pas ici.

Mme GRÉGEOIS. — Allons donc, monsieur le préfet... M. Ravier nous a nommé tout à l'heure un tas de lieux mal famés... le Père-Lunettes, le Château-Rouge, le bal des Gravilliers, le caveau Saint-Hubert...

RAVIER. — La tournée des grands-ducs.

SCHLINDER. — Mesdames, rien n'est plus facile.

CLAUDINE. — Dites donc... je ne serai pas très rassurée... il n'y a pas de danger?...

SCHLINDER. — Mais non, madame... pas plus que chez vous.

CLAUDINE. — Vous êtes trop bon.

SCHLINDER. — Non, c'est vrai, vous comprenez bien que tous ces endroits-là sont connus, classés... Maintenant on les exploite... et la boutique du Père-Lunettes est devenue un cabaret artistique.

RAVIER. — C'est le Chat-Noir des pauvres.

Mme GRÉGEOIS. — Enfin nous voudrions voir ça.

SCHLINDER. — Rien n'est plus facile ; le jour où vous serez décidées, vous n'aurez qu'à me le faire savoir. Madame, je vous demande la permission de me retirer, il faut que j'aille où le devoir m'appelle.

CLAUDINE. — Vous devez être très occupé... ces deux attentats coup sur coup...

SCHLINDER. — Oui, il faut que j'aille au garden-party du ministre des affaires étrangères.

RAVIER. — J'y vais aussi... voulez-vous faire route ensemble?



SCHLINDER. — IL FAUT QUE J'AILLE OU LE DEVOIR M'APPELLE.

SCHLINDER. — Mais très volontiers.

Ils sortent.

Mme GRÉGEOIS. — Il est charmant!

Mme JAMINE. — En voilà un qui a un métier amusant : il doit en savoir des histoires!

Mme SORBIER. — Il y en a encore beaucoup qu'il ne sait pas.

FRAULEIN, *survenant*. — Madame!

Mme SORBIER. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Fraulein?

FRAULEIN. — Madame, Georges et Gaston ont trop mangé ; ils ont mal à leur cœur... qu'est-ce qu'il faut faire?

GEORGES et GASTON. — Non, madame.

Mme SORBIER. — Allez goûter!... mais c'est bien à cause de Mme Rozay ce que j'en fais... vous pouvez la remercier.

Fraulein par quelques paroles allemandes incite à des remerciements les enfants qui n'en tiennent aucun compte.

MISS, *survenant avec Denise.* — Madame, tout est prêt... faut-il faire goûter les enfants?

CLAUDINE. — Mais certainement, Miss!... Et toi tu entends, ma chérie, tu es chez toi... c'est à toi de faire les honneurs. Il ne faut pas prendre d'abord ce que tu aimes, il faut que tous tes petits amis soient servis. Allons, va, mon trésor! (*Elle l'embrasse avec effusion.*) J'irai vous voir tout à l'heure!

Denise part avec Miss qui l'accable de recommandations en langue anglaise.

SCENE II

CLAUDINE, Mmes JAMINE, ADÈLE SORBIER, SUZANNE GREGEOIS, SCHLINDER, RAVIER.

Les enfants sont en train de goûter. Mme Grégeois a pris dans un coin Schlinder.

SCHLINDER. — Madame, je vous écoute.

Mme GRÉGEOIS. — Figurez-vous, monsieur le préfet, que j'ai renvoyé, il y a quelque temps, une femme de chambre... c'était une fille que j'avais depuis huit ans à mon service, très adroite, très travailleuse... seulement je me suis aperçue qu'elle avait des relations avec le second cocher ; elle allait jusqu'à le recevoir la nuit dans sa chambre. Avez-vous jamais vu ça?

SCHLINDER, *préfet de police.* — J'en ai vu bien d'autres.

Mme GRÉGEOIS. — Comme je n'entends pas que de pareilles choses se passent sous mon toit, dans ma maison, je les ai mis tous les deux à la porte.

SCHLINDER. — C'était votre droit.

Mme GRÉGEOIS. — Il y a de ça à peu près un mois et imaginez-vous que, depuis huit jours, je reçois des lettres anonymes, des lettres pleines de menaces, d'expressions ignobles, ordurières... des mots que je n'oserais pas vous répéter, monsieur le préfet, il y en a que je ne comprends même pas!

SCHLINDER. — J'en suis persuadé... Et alors?

Mme GRÉGEOIS. — Alors, je soupçonne que tout cela émane de ce joli couple que je me suis permis de déranger... C'est aussi votre avis?

SCHLINDER. — Oui et non.

Mme GRÉGEOIS. — Voyons, monsieur, si vous connaissiez ces lettres!... Une grosse écriture à l'encre rouge, commune, contrefaite... et puis, encore une fois, de telles expressions!...

SCHLINDER. — Ce n'est pas toujours une raison... j'ai vu de ces lettres-là et qui furent écrites par des mains blanches, fines et parfumées.

Mme GRÉGEOIS. — Oui, mais moi, monsieur, je n'ai pas d'ennemis ; je vis, Dieu merci, dans un monde très tranquille, loin des aventures et des intrigues.

SCHLINDER. — Evidemment... En ce cas-là, il est très possible, en effet, que ce soit ces gens-là... Comment s'appellent-ils?

Il prend son carnet.

Mme GRÉGEOIS. — Ma femme de chambre s'appelle Sidonie Rabut... (*Elle épelle.*) ...b...u...t.

SCHLINDER, *inscrivant les noms.* — Et l'homme?

Mme GRÉGEOIS. — Félix Tirvieillot.

SCHLINDER. — Eh bien, madame, je ferai appeler Sidonie Rabut et Félix Tirvieillot chez un de mes commissaires qui a l'habitude de ces sortes d'affaires... Il leur fera peur, et si c'est eux, ils se tiendront tranquilles.

Mme GRÉGEOIS. — Monsieur, il ne me reste plus qu'à vous remercier ; j'espère, d'ailleurs, que vous me ferez le plaisir de venir à la maison.

SCHLINDER, *s'inclinant.* — Madame!

SCÈNE III

CLAUDINE ROZAY, Mmes JAMINE, SORBIER, GREGEOIS, MM. SCHLINDER, RAVIER.

Pendant que les enfants goûtent.

Mme SORBIER. — Venez vite, Schlinder, ces dames sont comme folles ; elles voudraient vous adresser une requête.

SCHLINDER. — Je suis à leur disposition.

CLAUDINE. — Nous voudrions aller dans les endroits où l'on trouve des assassins.

SCHLINDER. — Nous ne les connaissons pas, madame, ces endroits-là.

RAVIER. — Si vous les connaissiez, vous ne seriez pas ici.

Mme GRÉGEOIS. — Allons donc, monsieur le préfet... M. Ravier nous a nommé tout à l'heure un tas de lieux mal famés... le Père-Lunettes, le Château-Rouge, le bal des Gravilliers, le caveau Saint-Hubert...

RAVIER. — La tournée des grands-ducs.

SCHLINDER. — Mesdames, rien n'est plus facile.

CLAUDINE. — Dites donc... je ne serai pas très rassurée... il n'y a pas de danger?...

SCHLINDER. — Mais non, madame... pas plus que chez vous.

CLAUDINE. — Vous êtes trop bon.

SCHLINDER. — Non, c'est vrai, vous comprenez bien que tous ces endroits-là sont connus, classés... Maintenant on les exploite... et la boutique du Père-Lunettes est devenue un cabaret artistique.

RAVIER. — C'est le Chat-Noir des pauvres.

Mme GRÉGEOIS. — Enfin nous voudrions voir ça.

SCHLINDER. — Rien n'est plus facile ; le jour où vous serez décidées, vous n'aurez qu'à me le faire savoir. Madame, je vous demande la permission de me retirer, il faut que j'aille où le devoir m'appelle.

CLAUDINE. — Vous devez être très occupé... ces deux attentats coup sur coup...

SCHLINDER. — Oui, il faut que j'aille au garden-party du ministre des affaires étrangères.

RAVIER. — J'y vais aussi... voulez-vous faire route ensemble?



SCHLINDER. — IL FAUT QUE J'AILLE OU LE DEVOIR M'APPELLE.

SCHLINDER. — Mais très volontiers.

Ils sortent.

Mme GRÉGEOIS. — Il est charmant!

Mme JAMINE. — En voilà un qui a un métier amusant : il doit en savoir des histoires!

Mme SORBIER. — Il y en a encore beaucoup qu'il ne sait pas.

FRAULEIN, *survenant*. — Madame!

Mme SORBIER. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Fraulein?

FRAULEIN. — Madame, Georges et Gaston ont trop mangé ; ils ont mal à leur cœur... qu'est-ce qu'il faut faire?

Mme SORBIER. — J'y vais. Ecoutez, madame, je vous demande pardon de vous avoir amené des enfants aussi mal élevés.

CLAUDINE. — Ils sont très gentils.

Mme SORBIER. — C'est la faute du père qui les gâte... aussi, à la rentrée, je vais m'en débarrasser décidément ; j'hésite beaucoup entre les Pères de la rue de Madrid et les Dominicains d'Arcueil.

CLAUDINE. — Je ne peux pas vous donner de conseil.

Mme Sorbier s'en va, ce qui détermine le départ de ces dames.

Mme SORBIER. — Au revoir, chère madame, encore une fois pardon et merci.

Mme GRÉGEOIS, *à Claudine.* — Je vais me sauver aussi... vous devez être très fatiguée.

Mme JAMINE, *à Claudine.* — Au revoir, chère amie.

CLAUDINE. — Restez donc, ma petite Henriette, nous avons un tas de choses à nous dire...

SCÈNE IV

CLAUDINE, HENRIETTE JAMINE.

CLAUDINE. — Eh bien ! comment allez-vous, ma chère amie ? Il y a si longtemps que j'ai eu le plaisir de vous voir... je ne savais même pas si vous étiez à Paris : je vous ai écrit à tout hasard.

Mme JAMINE. — Vous êtes mille fois aimable ; mais, en effet, je n'étais pas à Paris cet hiver ; nous sommes allés à Beaulieu ; les médecins avaient ordonné le Midi pour Yvonne... Nous ne sommes rentrés qu'au mois d'avril.

CLAUDINE. — Est-ce que votre amie, Mme de Barency, était à Beaulieu cet hiver ?... Elle a une villa, je crois ?

Mme JAMINE. — Oui, oui, elle y était.

CLAUDINE. — Toujours gaie, toujours allante ?...

Mme JAMINE. — Oh ! ne m'en parlez pas... la pauvre femme a eu un grand chagrin... M. Ledouillard l'a quittée pour se marier.

CLAUDINE. — Ce n'est pas possible ! il y avait si longtemps qu'ils étaient ensemble.

Mme JAMINE. — Dame, il y avait huit ans.

CLAUDINE. — Huit ans ! c'est un bail !

Mme JAMINE. — Oui, de sorte que ma pauvre amie est bien triste ; d'abord parce qu'elle avait beaucoup d'affection pour Ledouillard... et puis, enfin, elle perd sa situation, n'est-ce pas ? Oh ! il s'est en allé très honorablement... il a assuré l'avenir de l'enfant.

CLAUDINE. — Ah ! il y a un enfant ! c'est une fille, un garçon ?

Mme JAMINE. — Un garçon.

CLAUDINE. — Tant mieux, c'est toujours plus facile à caser ; d'ailleurs Ledouillard a dû bien faire les choses... il est très généreux !

Mme JAMINE. — Certainement.. mais admettons qu'il ait laissé cinq cent mille francs, ce n'est pas la fortune : on ne va pas loin avec ça par le temps qui court.

CLAUDINE. — Ah ! non, on ne va pas loin !...

Mme JAMINE. — Et comment va M. de Ruyseux ?

CLAUDINE. — Mais très bien, je vous remercie.

Mme JAMINE. — Je pensais le voir aujourd'hui.

CLAUDINE. — Non, il avait affaire à son comité.

Mme JAMINE. — Il s'occupe toujours beaucoup de politique ?

CLAUDINE. — Toujours. Et vous, ma petite Henriette, êtes-vous contente ?

Mme JAMINE. — Vous ne savez donc pas ce qui m'est arrivé ?

CLAUDINE. — Non... quoi donc ?

Mme JAMINE. — Mais j'ai perdu mon ami...

CLAUDINE. — Philippe ?

Mme JAMINE. — Oui.

CLAUDINE. — Comment, perdu ? Il vous a quittée ? Il s'est marié ?

Mme JAMINE. — Non, perdu... perdu... enfin il est mort.

CLAUDINE. — Oh! ma pauvre petite!

Mme JAMINE. — Comment! vous ne le saviez pas?

CLAUDINE. — Mais non... je ne sais rien, je vis très retirée, je vois si peu de monde. Tout à l'heure, quand je vous ai vue arriver en deuil, je n'ai pas osé vous demander...

Mme JAMINE. — Vous n'avez donc pas reçu de lettre?...

CLAUDINE. — Pas la moindre... sans cela, vous pensez bien...

Mme JAMINE. — Oh! ma chère amie, c'est un oubli... j'étais si meurtrie, si atterrée. Vraiment vous m'excusez, vous ne m'en voulez pas?

CLAUDINE. — Oh! ma chère petite, vous êtes folle!... Je ne vous en veux pas le moins du monde. Evidemment, vous m'eussiez envoyé une lettre, ça m'aurait fait plaisir (*Se reprenant.*) ...du moins j'aurais été sensible... c'est-à-dire que j'aurais pris la plus grande part...

Mme JAMINE. — Du reste, le pauvre garçon est mort dans des circonstances si pénibles, que l'on a invité très peu de monde.

CLAUDINE. — Vraiment?

Mme JAMINE. — Mais oui : il s'est suicidé.

CLAUDINE. — Pas possible!...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* — M. Georges Vétheuil.

SCÈNE V

CLAUDINE, HENRIETTE JAMINE, GEORGES VETHEUIL.

CLAUDINE, *se levant.* — Bonjour, monsieur, c'est aimable à vous d'être venu.

VÉTHEUIL. — Mais pas du tout, madame. (*A Jamine.*) Bonjour, madame, vous allez bien?

Mme JAMINE. — Bonjour, monsieur, je vais bien.

CLAUDINE. — Vous vous connaissez?... Inutile de faire les présentations.

VÉTHEUIL. — J'avais peur d'être en retard, mais je vois avec plaisir que ça n'est pas commencé...

CLAUDINE. — Si c'est du guignol que vous parlez, c'est même fini.

VÉTHEUIL. — Allons donc!

Mme JAMINE, *riant.* — Ah! ah! ah! mon pauvre Georges, ça ne m'étonne pas de vous.



LE DOMESTIQUE. — M. GEORGES VÉTHEUIL.

VÉTHEUIL. — Mais, en ce cas, je suis très indiscret... je vais me retirer.

CLAUDINE, *faisant signe à Vétheuil de s'asseoir.* — Mais non, je vous en prie, restez!

VÉTHEUIL. — Vous étiez en train de causer... deux femmes ont toujours des choses très importantes à se dire...

Mme JAMINE. — Rien de mystérieux : j'étais en train de raconter à Mme Rozay comment Philippe.....

VÉTHEUIL. — Ah oui, le pauvre garçon!

Mme JAMINE. — Alors, pour vous finir... c'est en rentrant à Paris que ce malheur est arrivé... Comme je vous l'ai dit, nous avions passé l'hiver à Beaulieu. Philippe était toujours à Monte-Carlo, je ne pouvais pas l'en empêcher. Il a joué, il a perdu naturellement, d'une façon effrayante. De retour ici, il a espéré se rattraper sur les mines d'or avec le peu qui lui restait... Malheureusement, il a été mal conseillé et il s'est trouvé un matin complètement ruiné!... Alors, il s'est tiré deux coups de revolver.



Mme JAMINE. — IL FAUT QUE J'ÉLÈVE MA FILLE.

CLAUDINE. — En effet, c'est effrayant! je vous plains de tout mon cœur.

Mme Jamine tire son mouchoir et s'essuie discrètement les yeux.

Mme JAMINE. — Vous pensez si j'étais bouleversée... d'autant plus que, vers la fin, il avait joué avec mon argent... C'est même pour ça qu'il s'est tué... de sorte que je me suis trouvée, moi, sans un sou.

CLAUDINE. — C'était le père de votre petite fille?

Mme JAMINE. — Non, j'ai eu Yvonne avec...

CLAUDINE. — Oui, oui, je ne me rappelais pas... je vous demande pardon... Et alors, comment avez-vous fait?

Mme JAMINE. — Oh! j'ai été très triste, très abattue. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, je l'adorais ce garçon... Pendant deux mois je n'ai voulu voir personne... Enfin, j'ai repris le dessus, heureusement... je suis maintenant avec Prunier.

CLAUDINE. — Prunier, le fabricant de ciments?

Mme JAMINE. — C'est cela même.

VÉTHEUIL. — Mais il y a deux Prunier : Ernest et Jules.

Mme JAMINE. — Le mien, c'est Ernest...

CLAUDINE. — Celui qui vient de perdre sa femme.

Mme JAMINE. — Justement.

CLAUDINE. — Mais je croyais qu'il avait eu un immense chagrin?

Mme JAMINE. — Oh! oui... il faisait peine à voir... C'est au cimetière que je l'ai connu.

CLAUDINE. — Au cimetière!

VÉTHEUIL. — Racontez-nous ça.

Mme JAMINE. — C'est bien simple... j'allais tous les huit jours porter des fleurs sur la tombe de Philippe et, une fois, j'ai rencontré Prunier qui venait aussi porter des fleurs à sa femme... Il faut vous dire que le caveau de la famille Prunier est dans la même allée, à deux tombes du caveau de la famille de Philippe. Alors je suis revenue le lendemain...

VÉTHEUIL. — Vous disiez tout à l'heure que vous alliez au cimetière toutes les semaines...

Mme JAMINE, *inconsciente*. — Oui, mais le gardien de notre allée m'avait dit que Prunier venait tous les jours... Alors, je suis revenue le lendemain et puis, peu à

peu, on a causé, n'est-ce pas?... Je ressemblais beaucoup à sa femme : ça a été le point de départ. Et puis enfin il a vu que je le comprenais... je lui disais des choses pour le consoler... Voilà comment ça s'est fait...

Claudine se détourne pour ne pas rire.

VÉTHEUIL. — Est-elle gentille!...

Mme JAMINE. — Pourquoi riez-vous?... C'est drôle ce que je dis?

VÉTHEUIL. — Oui... c'est drôle!

Mme JAMINE. — Dame, vous comprenez, moi, j'ai charge d'âmes. Il faut que j'élève ma fille, que je lui amasse une dot, parce que je veux qu'elle puisse choisir, qu'elle puisse épouser un brave garçon.

CLAUDINE. — Pour ça, elle a raison.

VÉTHEUIL. — Vous avez le temps d'y songer.

Mme JAMINE. — Pas tant que ça, et puis on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Ah! non, je ne veux pas qu'elle épouse n'importe qui, un homme qui la rendrait malheureuse! D'ailleurs, je veillerai : si mon gendre trompe ma fille, je lui colle une balle dans la tête!... Elle se lève.

VÉTHEUIL, *se levant*. — Comme vous y allez! Et si c'est elle qui le trompe?

Mme JAMINE. — Alors c'est différent... je l'aiderai... Allons, je me sauve. Au revoir, monsieur le moqueur!

VÉTHEUIL. — Oh! je ne me moque pas.

Mme JAMINE. — Et ma fille?

CLAUDINE, *l'entraînant à droite*. — Tenez, sortons par là... elle doit être en train de jouer avec Denise, vous la prendrez en passant.

Elles sortent. Vétheuil resté seul va examiner un grand portrait de Claudine, posé sur un chevalet.

SCÈNE VI

CLAUDINE, VETHEUIL.

CLAUDINE. — Vous la connaissiez cette Henri[illegible] Jamine?

VÉTHEUIL. — Oui, je me suis trouvé avec elle déjà plusieurs fois.

CLAUDINE. — Elle est très gentille, et jolie! On n'est pas plus jolie qu'elle. Je ne la vois pas très souvent et je le regrette, sa conversation m'amuse énormément... pas vous?

VÉTHEUIL. — Oh! moi aussi... Elle a dit des choses très bien tout à l'heure.

CLAUDINE. — Oui, mais elle peut dire tout ce qu'elle veut... c'est quelquefois ridicule, mais c'est toujours charmant.

VÉTHEUIL. — Elle donne aux choses les plus grues une grâce infinie.

CLAUDINE. — Voilà!

VÉTHEUIL. — C'est votre portrait?

Il désigne le tableau.

CLAUDINE. — Oui, c'est mon portrait dans *l'Age de raison*.

Vétheuil se lève et va regarder.

VÉTHEUIL. — C'est bien. De qui est-ce?

CLAUDINE. — De Sargent.

VÉTHEUIL. — C'est très bien... Ah! que vous étiez jolie dans *l'Age de raison* et quel délicieux souvenir vous nous avez laissé! Quel malheur que vous vous soyez retirée sitôt du théâtre... en pleine jeunesse, en plein succès! Pourquoi n'avez-vous pas continué?

CLAUDINE. — Parce que c'est à cette époque que j'ai connu le comte de Ruyseux, qui n'aimait pas beaucoup me voir dans ce milieu-là... et puis alors j'ai eu ma fille. A partir de ce moment-là, j'avais un autre rôle à jouer, le plus merveilleux qu'on ait jamais écrit et dont on ne se lasse pas plus à la centième qu'à la millième, parce qu'il change tous les jours, tout en restant le même.

VÉTHEUIL. — Alors, vous ne regrettez pas le théâtre?

CLAUDINE. — Oh! pas du tout!

VÉTHEUIL. — Pourtant la gloire, le public idolâtre et ce vertige, cet éblouissement dont parlent nos meilleurs auteurs... qu'en faites-vous?

CLAUDINE. — Oui, il y a de bons mo-

ments ; mais si vous saviez à quel prix on les achète et quel triste métier ! Quand je pense que moi, moi qui suis autoritaire au delà de toute expression, qui n'accepte jamais d'observations même très douces et de gens que j'aime bien, qui suis paresseuse, adorant mes aises, en un mot qui ne fais que ce qui me plaît... quand je pense que je me levais de bonne heure, que je déjeunais à la hâte pour aller répéter, que je passais des après-midi entiers derrière des portants, que je recommençais une scène vingt fois selon le caprice d'un auteur ou d'un directeur !... quand je pense à tout cela, voyez-vous, ça m'étonne moi-même... je me demande



CLAUDINE. — ET VOUS PARTEZ BIENTOT ?

maintenant... maintenant que c'est un peu loin, n'est-ce pas ? je me demande comment j'ai pu faire tout ça.

VÉTHEUIL. — C'est-à-dire qu'un amant aurait eu le quart de ces exigences, vous l'auriez envoyé promener.

CLAUDINE. — Plutôt deux fois qu'une.

VÉTHEUIL. — Evidemment !

CLAUDINE. — Non, voyez-vous, pour nous qui connaissons les dessous des dessous et les coulisses des coulisses... Et puis la méchanceté des camarades : vous ne vous doutez pas de ce qu'on est rosse dans ce monde-là !

VÉTHEUIL. — Oh ! si je m'en doute. Dans tous les mondes d'ailleurs ; comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? L'autre jour, j'étais chez de bons bourgeois qui ont une propriété aux environs de Mantes : ils ont tapissé leurs couloirs avec les premières pages du *Courrier Français.* Ainsi maintenant, dans les campagnes, Forain a remplacé l'andrinople !... N'est-ce pas symbolique ?

CLAUDINE. — Très !... Oh non ! je ne regrette pas le théâtre. Bien plus, je suis devenue très bourgeoise... j'ai pris le monde en horreur, je ne vois presque personne.

VÉTHEUIL. — Comme nous nous entendrions bien !... Nous avons absolument les mêmes dégoûts... Ainsi, lorsque arrive cette époque de l'année, j'ai une telle lassitude de Paris, une telle nausée de la noce, des demoiselles, des chères madames, des demi-vierges, qu'il faut que je parte, il le faut !

CLAUDINE. — Je comprends ça.

VÉTHEUIL. — Alors je me retire à la campagne dans un trou... je pêche, je chasse, je lis des livres reposants, je réfléchis... en un mot je vis, je vis... ici je ne fais rien qui vaille.

CLAUDINE. — Vous avez raison. Moi aussi, j'adore la campagne... Et vous partez bientôt ?

VÉTHEUIL. — A la fin du mois.

CLAUDINE. — Vous partez seul ?

VÉTHEUIL. — Oui.

CLAUDINE, *incrédule.* — Hum ! hum !

VÉTHEUIL. — Oh ! absolument... aussi sûr...

CLAUDINE. — Qu'un et un font deux.

VÉTHEUIL. — Pas du tout... je pars seul... Pourquoi en doutez-vous ?

CLAUDINE. — C'est que vous avez une réputation... Si ces demoiselles vous donnent des nausées, il faut croire que ce sont d'agréables nausées, car on vous rencontre toujours avec elles.

VÉTHEUIL. — Qu'est-ce que ça prouve ?

Je fais les gestes d'un qui s'amuse, mais si vous saviez comme j'ai le cœur vide au milieu de tout ça !

CLAUDINE. — Si vous avez assez de la noce, mariez-vous.

VÉTHEUIL. — Oh ! pas du tout... j'ai le cœur vide mais pas fatigué...

CLAUDINE. — Comme c'est aimable pour celle que vous épouserez un jour ce que vous venez de dire là. Voulez-vous boire ?

VÉTHEUIL. — J'aime mieux ça.

CLAUDINE, *elle sonne.* — Qu'est-ce que vous voulez boire ?

VÉTHEUIL. — Ce que vous voudrez.

CLAUDINE. — Brandy and soda ?

VÉTHEUIL. — Oui, brandy and soda.

Entre Prosper.

CLAUDINE. — Prosper, vous apporterez du cognac et des sodas.

PROSPER. — Bien, madame.

CLAUDINE. — Est-ce que Miss est sortie avec Bébé ?

PROSPER. — Non, madame, pas encore.

CLAUDINE. — Vous direz à Miss que Bébé vienne m'embrasser avant de partir.

PROSPER. — Bien, madame.

Il sort.

CLAUDINE. — C'est dommage que vous ne vouliez pas vous marier.

VÉTHEUIL. — Pourquoi ?

CLAUDINE. — Parce que je connais une jeune fille ravissante et qui a une très grosse dot.

VÉTHEUIL. — Donnez-la à un pauvre.

CLAUDINE. — Vous la connaissez peut-être, c'est Mlle Valréal.

VÉTHEUIL. — Oui, je la connais, elle n'est pas extraordinaire.

CLAUDINE. — C'est tout de même étonnant que les hommes qui sont si indulgents pour les femmes qui les ruinent, soient si difficiles pour celles qui leur apportent de l'argent.

VÉTHEUIL. — C'est pour conserver notre indépendance.

CLAUDINE. — Alors vous ne voulez pas vous marier. (*Au domestique qui revient apportant le brandy et les sodas.*) Posez ça là. (*A Vétheuil.*) Et vous avez assez de ces demoiselles. C'est grave ! Il vous faudrait une passion pour quelque grande dame.

VÉTHEUIL. — Mes moyens ne me le permettent pas.

CLAUDINE. — Comme c'est vilain ce que vous dites là. Elles ne sont pas toutes comme ça. Laissez-moi croire, Dieu merci, qu'il y a encore des femmes du monde qui font l'amour pour rien.

VÉTHEUIL. — Pour moins que rien.

CLAUDINE. — Ayez une intrigue avec une jolie bourgeoise, une femme mariée.

VÉTHEUIL. — C'est très dangereux maintenant les femmes mariées, elles vous font promettre de les épouser... Et puis, la femme mariée, ça n'est plus romanesque. Je me souviens, quand j'avais dix-huit ans et qu'on disait de l'un d'entre nous : Il a pour maîtresse une femme mariée, celui-là avait comme une auréole, il prenait à nos yeux des proportions fantastiques ; mais aujourd'hui, c'est une aventure que dédaignerait un élève de seconde, tant c'est devenu banal.

CLAUDINE. — Voyons, voyons, vous exagérez : l'amour existe encore. C'est extraordinaire que ce soit moi qui sois obligée de défendre ces femmes-là ; mais il n'y a pas que des coquines, il y en a qui aiment et qui savent aimer.

VÉTHEUIL. — Bien peu.

CLAUDINE. — Plus que vous ne croyez ! D'ailleurs, vous m'avez tout l'air de ne pas savoir ce qu'il vous faudrait.

VÉTHEUIL. — Oh ! si, il me faudrait une femme comme...

CLAUDINE. — Comme... ?

VÉTHEUIL. — Non, rien. (*Il se lève.*) Madame, je vous demande la permission de...

CLAUDINE. — Vous vous en allez... déjà ?

VÉTHEUIL. — Déjà est très aimable... c'est-à-dire que je suis resté très longtemps pour une première visite... c'est même indiscret.

CLAUDINE. — Pas du tout ! Restez donc encore un peu...

VÉTHEUIL. — Vraiment, je ne vous dérange pas ? Vous n'avez rien à faire ?

CLAUDINE. — Vous m'amusez beaucoup, au contraire ; vous vous en irez tout à l'heure, à moins que...

VÉTHEUIL. — Oh! moi, j'ai le plus grand plaisir à être près de vous.

Il se rassied.

CLAUDINE, *s'assied*. — Alors, comme ça, vous vous ennuyez?



VÉTHEUIL. — NON, JE NE M'ENNUIE JAMAIS.

VÉTHEUIL. — Non, je ne m'ennuie jamais ; d'ailleurs, j'ai toujours trop d'ennuis pour m'ennuyer.

CLAUDINE. — Quels ennuis? Vous avez tout pour être heureux.

VÉTHEUIL. — Mais des ennuis que je me crée naturellement... et puis, est-ce que des gens comme nous, à l'époque où nous vivons, avec notre sacrée manie de nous analyser, peuvent être heureux complètement, ou malheureux? Mais non, le bonheur est une chose simple, trop simple pour nous... et le malheur aussi.

CLAUDINE. — Comme c'est vrai ce que vous dites là! C'est égal, vous me faites l'effet d'un monsieur terriblement compliqué.

VÉTHEUIL. — On fait ce qu'on peut ; mais nous sommes tous très compliqués ; vous aussi, vous l'êtes, et la vie donc, encore plus... Vous êtes-vous jamais trouvée au milieu d'une forêt, dans une de ces clairières d'où partent une demi-douzaine de routes et dont on ne sait pas laquelle mène au château, au village, à la ferme ou à la gare?

CLAUDINE. — Sans doute, ce phénomène prend généralement le nom de carrefour Saint-Hubert ou d'Etoile des gardes.

VÉTHEUIL. — C'est cela même... Eh bien, à chaque instant, nous arrivons à un pareil carrefour de la vie et nous ne savons pas la route qui conduit où nous voulons aller.

CLAUDINE — En admettant d'abord que nous sachions la route où nous voulons aller.

VÉTHEUIL. — Il y a encore ça.

CLAUDINE. — Vous avez raison ; tout cela prouve qu'il faut rester tranquille, dans le bon calme, le cher repos... alors on n'a plus de routes à choisir.

VÉTHEUIL. — Mais ce n'est pas vivre.

CLAUDINE. — Sans doute.

VÉTHEUIL. — Et vous, trouvez-vous la vie amusante?

CLAUDINE. — Amusante, non... seulement, j'ai un ami très sûr, très dévoué et pour lequel j'ai une profonde affection, j'ai une fille que j'idolâtre, je suis entourée d'un certain luxe ; je ne me trouve pas à plaindre et je ne m'ennuie pas. Voilà tout ce que je peux vous dire.

VÉTHEUIL. — Ce n'est pas à moi que vous le dites.

CLAUDINE. — Et à qui donc?

VÉTHEUIL. — A vous... vous voulez vous persuader vous-même.

CLAUDINE. — Mais je vous défends de me prêter de semblables pensées, c'est de l'impertinence...

VÉTHEUIL. — C'est de la psychologie.

CLAUDINE, *riant*. — C'est du viol!

VÉTHEUIL. — Eh bien, moi, je l'ai en ce moment ce bon calme, ce cher repos dont vous parlez ; mais j'ai besoin d'autres choses, j'ai besoin d'émotions, de troubles, d'angoisses, de joies et de souffrances même, oui, oui, de souffrances.



DENISE. — AU REVOIR,
MONSIEUR...

CLAUDINE. — Ah ! je comprends bien ce que vous voulez dire... et quand on ne les a pas ces émotions, ces troubles, on se dit : Qu'est-ce que je fais ? Il semble que l'on perd son temps, et l'existence pourtant douce que l'on mène vous est si pénible dans sa douceur même, que l'on songe aux souffrances passées pour pouvoir ressouffrir encore.

VÉTHEUIL. — Absolument.

CLAUDINE. — Enfin, d'après tout ce que vous me dites, vous êtes mûr pour une grande passion ?

VÉTHEUIL. — Vous aussi.

CLAUDINE. — Taisez-vous ! (*Montrant Denise qui entre avec Miss.*) Tenez, la voilà, ma grande passion !

SCÈNE VII

CLAUDINE, VETHEUIL, DENISE, MISS.

DENISE. — Au revoir, petite mère, je vais me promener.

CLAUDINE. — Au revoir, mon amour, amuse-toi bien. Miss, la voiture vous conduira au pré Catelan et vous ne rentrerez pas trop tard... pour sept heures.

DENISE. — Je reviendrai par les Acacias ?

CLAUDINE. — Oui, mon trésor, tu reviendras par les Acacias.

DENISE. — Alors je ne peux pas rentrer à sept heures.

CLAUDINE. — Pourquoi ?

MISS. — Elle m'a dit l'autre jour que les femmes chic arrivaient à sept heures.

CLAUDINE. — Eh bien, tu ne rentreras qu'à sept heures et demie : es-tu contente ? Allons, dis au revoir à ce monsieur-là. Va.

Denise va vers Vétheuil qui veut l'embrasser, mais elle lui tend gravement la main.

VÉTHEUIL, *très cérémonieux.* — Au revoir, mademoiselle.

DENISE. — Au revoir, monsieur.

SCÈNE VIII

CLAUDINE, VETHEUIL, quand Miss et Denise sont parties.

CLAUDINE. — C'est un type ma fille. (*Petit silence.*) Non, décidément, je pense à ce que nous disions tout à l'heure : le bonheur, le vrai, c'est de consacrer sa vie à ces êtres-là !

VÉTHEUIL. — Oui, mais pour moi, c'est gelé ce bonheur-là.

CLAUDINE. — Vous n'aimez pas les enfants ?

VÉTHEUIL. — Je les adore, mais je n'en ai pas.

CLAUDINE. — Ayez-en.

VÉTHEUIL. — Il faut être deux.

CLAUDINE. — Ça se trouve.

VÉTHEUIL. — Pas quand on cherche... et puis il y a neuf mois terribles à passer.

CLAUDINE. — Qu'est-ce que nous dirons alors, nous ?

VÉTHEUIL. — Oui, mais quand on a le cœur bien placé, n'est-ce pas pitoyable d'avoir mis une créature que l'on prétend aimer dans cette position grotesque et dangereuse, car on ne sait jamais comment que ça se terminera.

CLAUDINE. — Heureusement que tout le monde ne raisonne pas comme vous.

VÉTHEUIL. — Et puis il y a une grosse responsabilité... si on a fait un monstre !

CLAUDINE. — Vous prenez les cas extrêmes.

VÉTHEUIL. — Ou même un imbécile, c'est pire ! car un monstre a toujours des chances de se tirer d'affaire... il y en a moins ; non, j'aimerais bien prendre un enfant tout fait, tout élevé, dont je serais sûr qu'il est intelligent et joli, comme votre fille par exemple.

CLAUDINE. — Vous n'êtes pas dégoûté. Enfin, vous ne voulez pas bâtir vous-même ; vous êtes comme ces gens qui achètent des propriétés tout installées, qui attendent une occasion.

VÉTHEUIL. — Ça s'appelle profiter de la bêtise des autres.

CLAUDINE. — C'est gracieux pour le père de Denise ce que vous dites là.

VÉTHEUIL. — Je ne le connais pas. (*Se levant.*) Il faut tout de même que je m'en aille.

CLAUDINE. — Mais non.

VÉTHEUIL. — J'ai peur de vous ennuyer.

CLAUDINE. — Pas du tout. Je vous assure que je n'ai absolument rien à faire... non, sérieusement, je vous le dirais.

VÉTHEUIL. — Alors, je reste. A vrai dire je suis très bien près de vous... vous êtes si jolie, si fine et vous paraissez surtout si bonne.

CLAUDINE. — Je ne suis pas méchante.

VÉTHEUIL. — Enfin, il faudra bien, tout de même, vous quitter tout à l'heure... il me semble que je vais rentrer dans la nuit.

CLAUDINE. — Mais non, vous exagérez.

VÉTHEUIL. — J'ai passé une heure exquise dans votre atmosphère, dans le charme qui est épars autour de vous, et je voudrais pouvoir prolonger cette heure-là.

CLAUDINE. — Vous pouvez la prolonger par le souvenir... Et puis, vous pouvez revenir... on ne vous voit jamais.

VÉTHEUIL. — Je suis déjà enveloppé par votre charme : si je reviens, j'en serai bien vite pénétré, possédé, si vous aimez mieux.

CLAUDINE. — Je ne le crois pas.

VÉTHEUIL. — Qu'est-ce que vous croyez ?

CLAUDINE. — Je crois que vous avez le désir de me plaire et vous faites tout ce qu'il faut pour ça, mais c'est dans votre nature ; vous seriez auprès d'une autre femme, ça serait absolument la même chose. Vous voyez, moi, je ne suis pas coquette avec vous, et la plus femme de nous deux... c'est vous.

VÉTHEUIL. — Vous me croyez incapable d'un sentiment véritable et profond, parce que j'ai toujours l'air de me moquer de moi-même... mais ce n'est pas une raison.

CLAUDINE. — Oh ! je sais bien... je suis persuadée qu'avec vos airs de bon blagueur vous devez parfois être très tendre, très petite fleur bleue. N'est-ce pas, vous êtes très sentimental ?

VÉTHEUIL. — Comme les étoiles.

CLAUDINE. — Et avec tout votre scepticisme, vous devez être très jaloux ?

VÉTHEUIL. — C'est-à-dire que d'instinct, je suis jaloux, mais je me corrige par le raisonnement... c'est-à-dire que je peux être très jaloux, sans raison, et m'en rendre compte, mais alors je ne le fais pas voir.

CLAUDINE. — Et quand vous avez des raisons de l'être.

VÉTHEUIL. — Alors, je suis insupportable, je prends en grippe le genre humain et si je me trouve dans une partie joyeuse, je suis celui dont les femmes disent : « Tu n'inviteras plus ton ami. »

CLAUDINE, *riant.* — Je ris parce que je me reconnais, je suis aussi ridiculement sentimentale et jalouse. D'ailleurs, vous m'avez dit tout à l'heure des choses que je pense souvent... C'est étonnant ce que nous nous ressemblons.

VÉTHEUIL. — Vous connaissez le proverbe : Qui se ressemble...

CLAUDINE. — Ah oui... mais non, non... ça jamais. (*Petit silence.*) Etes-vous fidèle !

VÉTHEUIL. — Fidèle... mon Dieu ! ça dépend.

CLAUDINE. — Comme chausson.

VÉTHEUIL, *riant.* — C'est drôle ! Ah ! nous ne nous ennuierions toujours pas.

CLAUDINE. — Oh ! ça, j'en suis sûre.

VÉTHEUIL. — Et puis, je vous serais fidèle, à vous, parce que vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un homme absurdement fidèle.

CLAUDINE. — Absurdement, mais pas éternellement.

VÉTHEUIL. — Vous n'avez pas assez d'illusions.

CLAUDINE. — C'est pour cela que si j'aimais encore, je serais bien coupable, car je saurais à quoi je m'expose !

VÉTHEUIL. — Vous ne seriez pas coupable, mais renseignée, et alors ça serait très amusant.

CLAUDINE. — Ça serait très grave ! Et puis c'est inutile d'en parler, puisque ça

ne se fera pas... c'est fini, je suis une bonne bourgeoise très pot-au-feu.

VÉTHEUIL. — Allons donc! Vous êtes une amoureuse et vous aimerez encore. Je ne dis pas, notez bien, que ça sera moi, je ne suis pas assez fat... mais vous aimerez.

CLAUDINE. — Dieu m'en préserve! Je ne voudrais pas repasser par où j'ai passé! Ah! les trahisons, les larmes, les nuits sans sommeil et les désirs de vengeance! Ah! que c'est vilain tout ça et que c'est bête, oui... oui, bête! Et vous voudriez que je recommence ça? Et puis à quoi bon? Pour aboutir à la rupture, c'est-à-dire la mort et l'agonie après la mort!... La rupture!... Vous envisagez ça avec sérénité, vous?

VÉTHEUIL. — Je ne l'envisage pas, je m'éloigne, parce qu'en amour « la seule victoire, c'est la fuite ». C'est pourquoi je tiens toujours toute prête ma valise, une merveilleuse valise en vache, avec une demi-douzaine de chemises, deux habillements complets dont un pour le soir, de l'eau de Cologne et dentifrice dans les flacons, enfin toute prête, comme les chasseurs de Pont-à-Mousson, qui ont leur paquetage tout prêt sur les planches et qui, un quart d'heure après le boute-selle, peuvent être à la frontière ; car j'ai remarqué que dans ces circonstances et lorsqu'on voulait partir, c'est toujours le temps que l'on passait à faire sa valise qui vous était funeste : pendant ce temps-là les amis interviennent, la maîtresse revient et pleure... on est perdu!

CLAUDINE. — Et vous avez déjà eu à vous en servir de cette valise?

Entrée du comte de Ruyseux.

SCÈNE IX

CLAUDINE, VETHEUIL,
DE RUYSEUX.

LE COMTE, *baise la main de Claudine.* — Bonjour, chère amie.

CLAUDINE, *faisant les présentations.* — M. Georges Vétheuil... le comte de Ruyseux.

Saluts. Le comte tend la main à Georges.

LE COMTE, *à Claudine.* — Ça s'est bien passé votre petite fête?

CLAUDINE. — C'était charmant! les enfants se sont beaucoup amusés, les mamans aussi.

LE COMTE. — Voilà qui va bien.

CLAUDINE. — C'est Ravier qui faisait marcher le guignol. Il a été tout ce qu'il y a de plus drôle.

VÉTHEUIL. — Ah, c'est Ravier... ah!

CLAUDINE. — Vous le connaissez?

VÉTHEUIL. — Un jeune homme qui dit des monologues et joue la comédie de salon. Qui ne connaît pas Ravier?

CLAUDINE. — Il est si amusant. Il vous imitera n'importe quel acteur.

VÉTHEUIL. — En voilà un qui sait se rendre agréable dans une société. Il est odieux.

CLAUDINE. — Dieu! que vous êtes méchant!

LE COMTE. — Et Denise?

CLAUDINE. — Denise a fait les honneurs. Elle a été très maîtresse de maison, tout à fait pénétrée de son importance. Quelle drôle de petite bonne femme! Voulez-vous que je vous dise le dernier mot de votre fille?

LE COMTE. — Si je le veux!

CLAUDINE. — Quand elle a été habillée, après déjeuner, elle est venue se faire voir et comme je m'extasiais : « Est-elle belle, madame, comme elle a une belle bobobe et de beaux veveux! » elle m'a dit : « Voyons p'tite mère, parle donc comme tout le monde : dis une robe, des cheveux... tu comprends, ça ne m'amuse plus, c'est puéril. »

LE COMTE. — C'est extraordinaire!

CLAUDINE, *se tournant vers Vétheuil.* — Huit ans!

VÉTHEUIL. — C'est effrayant!

LE COMTE. — Eh bien! moi, j'ai passé une partie de l'après-midi avec mon vieil ami, le marquis de Nezelles. Il va ce soir à la répétition générale de *Tannhaüser* à l'Opéra.

CLAUDINE. — Il a de la chance... J'au-

rais bien aimé y aller... mais je ne vois jamais plus rien...

LE COMTE. — Vous lirez demain dans *le Figaro* une lettre que nous avons rédigée ensemble.

CLAUDINE. — A quel propos?

LE COMTE. — A propos de l'incident du banquet du Savoy.

CLAUDINE. — Quel incident?

LE COMTE. — Mais si, vous savez bien... comme il y avait trop de convives, on a



CLAUDINE. — M. GEORGES VÉTHEUIL.

fait deux tables, l'une présidée par Monseigneur et l'autre par le duc de Luynes, et il paraît que les gens de la table Luynes n'ont pas eu le même menu que ceux de la table d'Orléans. Alors certains journaux ont commenté la chose et ont commis une foule d'inexactitudes que nous avons relevées dans une lettre de rectifications... car il faut vous dire, monsieur, que je suis un vieux royaliste... Ça ne choque pas vos principes?...

VÉTHEUIL. — Oh! pas du tout, monsieur... je ne m'occupe pas de politique et, d'ailleurs, je serais plutôt anarchiste.

LE COMTE. — En ce cas nous pouvons nous entendre.

VÉTHEUIL. — Provisoirement du moins... (*Il se lève.*) Madame, je vous demande la permission de me retirer. (*Poignée de main au comte.*) Monsieur...

LE COMTE. — Au plaisir de vous revoir, monsieur, enchanté de vous avoir connu.

Claudine reconduit Vétheuil.

SCÈNE X

CLAUDINE, LE COMTE.

LE COMTE. — Il a l'air très bien ce garçon, très sympathique. D'où le connaissez-vous?

CLAUDINE. — Je l'ai rencontré cet hiver à la vente de l'orphelinat des Arts, au comptoir de Pauline Gluck. Elle me l'a présenté, nous avons causé, je l'ai trouvé pas bête, bien élevé. Depuis je l'ai revu de temps en temps au Bois, au théâtre... il devait toujours venir me voir, enfin aujourd'hui il s'est décidé.

LE COMTE. — Tiens, tiens, vous ne m'en aviez jamais parlé.

CLAUDINE. — Parce que ça n'avait pas d'importance.

LE COMTE. — Quelle sorte de garçon est-ce ?

CLAUDINE. — Je ne pourrais pas vous dire, je le connais à peine.

LE COMTE. — Qu'est-ce qu'il fait?

CLAUDINE. — Il ne fait rien.

LE COMTE. — Il a de la fortune alors?

CLAUDINE. — Je ne crois pas qu'il ait ce qui s'appelle de la fortune, il doit simplement avoir de quoi être indépendant.

LE COMTE. — C'est l'essentiel. Enfin il est gentil?

CLAUDINE. — Oui et pas banal... et même d'âme assez généreuse. En tout cas, je le crois incapable d'une muflerie.

LE COMTE. — C'est de nos jours le plus

bel éloge que l'on puisse faire de quelqu'un. Comment l'appelez-vous déjà? Je n'ai pas très bien entendu le nom que vous m'avez dit.

CLAUDINE. — Vétheuil... Georges Vétheuil.

LE COMTE. — Attendez-donc, il me semble que je connais ce nom-là. Mais il a été en prison, votre Vétheuil.

CLAUDINE, *outrée*. — Jamais de la vie. C'est impossible ! Mais, mon cher ami, vous êtes fou !

LE COMTE. — Calmez-vous, calmez-vous. Il y a eu en 1880, lors des fameux décrets, vous savez bien, les décrets Ferry, il y a eu un Vétheuil, un jeune homme qui pouvait avoir dix-huit, dix-neuf ans, et qui a conspué les gendarmes qui venaient expulser les Dominicains de la rue... de la rue... peu importe. On l'a conduit au poste.

CLAUDINE, *calmée*. — Ah! comme ça, je ne dis pas.

LE COMTE. — Ça se passait en 1880, nous sommes en 1895, dix-huit et quinze, trente-trois... Ça doit être ça... Il faudra que je le lui demande.

CLAUDINE. — Si c'est lui, vous allez l'adorer...

LE COMTE. — Je ne dis pas ça, mais il aurait plus de chances de me plaire.

Petit silence.

CLAUDINE. — Et quoi de nouveau?

LE COMTE. — Pas grand'chose.

CLAUDINE. — Mais encore?... Pas de potins... rencontré personne?

LE COMTE. — Si... j'ai rencontré Lagny.

CLAUDINE. — Ah! qu'est-ce qu'il vous a dit?

LE COMTE. — Rien... depuis qu'il n'est plus l'amant de ma femme, il ne me salue même plus.

CLAUDINE. — Voyons!...

LE COMTE. — Ou plutôt, depuis qu'il n'est plus un des amants de ma femme...

CLAUDINE. — Je vous en prie, Alfred, vous savez bien que je n'aime pas vous entendre parler ainsi.

LE COMTE. — Pourquoi? Je n'y mets aucune amertume.

CLAUDINE. — Oh ! je sais bien, vous êtes un philosophe.

LE COMTE. — Je ne suis pas un philosophe ; seulement puisque tout Paris connaît la conduite de ma femme, paraître l'ignorer, moi, serait puéril et même pourrait donner lieu aux plus graves soupçons ; m'en vanter serait odieux, en tout cas d'un goût déplorable ; mais la constater moi-même, devant des personnes choisies, comme vous, et sous une forme détachée et plaisante, c'est la seule attitude convenable pour un homme qui connaît les exigences de la vie, et je trouve qu'il y a une jolie place à prendre entre George Dandin et Othello !

CLAUDINE. — Vous êtes un dilettante.

LE COMTE. — Si vous voulez. D'ailleurs, je ne me fais pas d'illusions, il y a des gens qui sont destinés à être trompés toute leur vie, je suis de ceux-là.

CLAUDINE. — Vous vous vantez

LE COMTE. — Mais non... et qu'on ne vienne pas me dire qu'il faut être très beau pour qu'une femme vous soit fidèle. J'ai été, quand j'étais jeune... oh! je vous le dis sans fatuité, d'autant plus que maintenant je n'ai plus de prétentions, mais j'ai été un très joli garçon.

CLAUDINE. — Est-ce que les petits ramoneurs se retournaient sur vous quand vous passiez dans la rue?

LE COMTE. — Non... je ne l'aurais pas voulu... enfin j'étais vraiment ce qu'on appelle un joli garçon... j'ai été cocu. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il faut être un héros : au moment de la guerre, j'avais une bonne amie... je l'ai quittée pour aller me battre, j'ai reçu une balle dans le bras, un coup de sabre à la jambe, j'ai été cité à l'ordre du jour; mais pendant qu'on me soignait, j'ai été cocu... Enfin je me suis marié, j'avais un joli nom, de la fortune, j'étais déjà à cette époque un des chefs du parti, j'ai été cocu. Ce qui me console, c'est que je ne suis pas une exception.

CLAUDINE. — Non, mais ce qui est une exception, c'est la façon dont vous prenez la chose...

LE COMTE. — Je la prends comme il

convient, car du moment que l'infidélité ou si vous aimez mieux le changement est une loi naturelle, il est à regretter que notre génie national ait toujours tourné au ridicule et parfois au tragique les conséquences logiques de cette loi.

CLAUDINE. — C'est vrai, mais comment faire ?

LE COMTE. — Admirez que cet événement auquel on doit s'attendre le plus est le seul qu'on ne nous enseigne pas à considérer avec résignation, et la vérité est qu'il faudrait faire, dès l'adolescence, des exercices et des méditations sur le cocuage, comme on fait dans les couvents des exercices et des méditations sur la mort.

CLAUDINE. — Vous aurez de la peine à y arriver : ça n'est pas dans le caractère français.

LE COMTE. — Je le regrette.

CLAUDINE. — Enfin, je vous en prie, ne parlons pas de tout ça... ce n'est pas un sujet qui m'enchante.

LE COMTE. — Oh ! mais rien de ce que j'ai dit là n'est pour vous.

CLAUDINE. — Je l'espère bien.

LE COMTE. — J'ai la plus grande confiance en vous... et pourtant, vous êtes jeune, séduisante, les hommes vous font la cour ; un jour, vous en remarquerez un...

CLAUDINE. — Vous aviez mieux commencé.

LE COMTE. — Mais quand je dis que j'ai la plus grande confiance en vous, je veux dire que vous saurez m'éviter le scandale et le ridicule, et c'est la seule chose qu'on ait le droit d'exiger... Quelle heure est-il avec tout ça ?... Sept heures bientôt !... Il faut que je rentre pour m'habiller.

CLAUDINE. — Vous dînez en ville ?

LE COMTE. — Non, mais il y a du monde chez moi, entre autres Humbeck, le peintre, qui est très amoureux de la comtesse.

CLAUDINE. — Humbeck ? N'est-ce pas celui qui fait toujours des grasses petites femmes polissonnes, avec des dessous très suggestifs ?

LE COMTE. — C'est lui-même. Nous avons fait sur lui avec le marquis de Nezelles une petite fable que je vais vous dire :

L'art est une chose magique :
A peindre des femmes en corset,
En pantalon, en est-ce qu'on sait
Un peintre venu de Belgique
Marchait de bonheur en bonheur,
Et, la chose est notoire,
Fut même décoré de la croix de chevalier de la
[Légion d'honneur.

MORALITÉ

Les peintres heureux n'ont pas de tableaux d'his
[toire.

CLAUDINE. — Vous êtes délicieusement bête.



CLAUDINE. — Oh ! je sais bien, vous êtes un philosophe

LE COMTE. — Voilà comme nous sommes, nous autres ! De nos grandes douleurs, nous faisons des fables express... Allons, adieu, ma grande amie. Denise n'est pas rentrée ? Vous l'embrasserez bien de ma part.

CLAUDINE. — Je n'y manquerai pas. Et quand vous revoit-on ?

LE COMTE. — Je viendrai déjeuner demain avec vous pour me remettre.

CLAUDINE. — C'est ça, venez déjeuner demain... Je ferai faire un gratin d'écrevisses.

LE COMTE, *sur la porte.* — Vous êtes une sainte!

SCÈNE XI

CLAUDINE reste seule, un peu pensive. Un domestique entre portant une lettre. Elle lit, regarde la signature.

PROSPER. — On attend la réponse.

CLAUDINE. — C'est bien... je vous appellerai... (*Prosper sort.*) Tiens, c'est de Vétheuil! (*Lisant.*) « Chère madame, en rentrant chez moi, je trouve des places pour cette représentation de l'Opéra à laquelle vous désirez assister. Je vous les envoie : si vous êtes dans les mêmes dispositions, permettez-moi de vous y accompagner et dites-moi si je dois venir... etc., etc. » Il ne perd pas de temps!... (*Elle réfléchit.*) Non, je n'irai pas! (*Elle va à son bureau, met les places dans une enveloppe, sonne et remet le tout au domestique.*) Voilà la réponse!

Et c'est ainsi que finit le premier acte.





Le cabinet de toilette de Claudine Rozay.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de toilette de Claudine Rozay.

Portes à droite et à gauche. Une large fenêtre donnant sur la rue. Une baie par laquelle on voit la chambre à coucher, un grand lit, la couverture faite, une lumière douce ; au fond, la porte de la chambre où dort Denise.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, LE COMTE, ils entrent par la porte de gauche.

CLAUDINE. — Il faut que j'aille voir Denise... Je suis un peu inquiète. Elle avait la fièvre ce soir.

LE COMTE. — Elle grandit beaucoup en ce moment ; c'est sans doute la croissance qui la fatigue.

CLAUDINE. — J'espère que c'est ça. Restez là... ne faites pas de bruit.

Elle ouvre la porte du fond avec précaution et revient quelques instants après.

LE COMTE. — Eh bien ?

CLAUDINE. — Elle dort : elle a l'air bien calme... elle tient son oreiller comme ça... elle a tout à fait mes gestes, la chérie.

LE COMTE. — Il était très bon votre dîner. D'ailleurs tout a été très réussi.

CLAUDINE. — N'est-ce pas? J'espère qu'on ne s'est pas trop ennuyé. Par exemple je suis éreintée, je n'en peux plus... Vous permettez que je me déshabille?

LE COMTE. — Mais parfaitement. D'ailleurs, je vais me retirer.

CLAUDINE. — Mais non, mais non, restez... restez... vous ne me gênez pas. Sonnez donc Clara, voulez-vous?

LE COMTE. — Pourquoi faire?

CLAUDINE. — Pour me dégrafer ma robe.

LE COMTE. — Mais vous n'avez pas besoin de Clara ; je vais vous la dégrafer votre robe.

CLAUDINE. — Vous ne pourrez pas.

LE COMTE. — Mais si... laissez-moi essayer.

CLAUDINE. — Si vous voulez... le corsage d'abord.

LE COMTE, *dégrafant.* — C'est ça le corsage?

CLAUDINE. — Oh! doucement, doucement, comme vous y allez La jupe à présent ; il y a trois agrafes à la ceinture.

LE COMTE, *s'épuisant en vains efforts.* — Je ne sais pas comment c'est arrangé... et puis ça n'est pas commode... Je n'y vois pas clair.

CLAUDINE. — Attendez, venez près de la cheminée vous verrez mieux, et puis, asseyez-vous là... vous serez plus à l'aise.

LE COMTE, *s'asseyant.* — Ah! à la bonne heure! Maintenant ça va aller tout seul.

CLAUDINE. — Eh bien! ça y est?

LE COMTE. — Attendez ; non, ça n'y est pas... ces sacrées couturières... Est-il possible de se serrer comme ça!

CLAUDINE. — Mais je ne suis pas serrée du tout.

LE COMTE. — Allons donc, je ne sais pas vraiment comment vous pouvez y tenir... Ma foi, j'y renonce.

CLAUDINE. — Je vous l'avais dit. Je vais appeler Clara.

Elle sonne.

SCÈNE II

LE COMTE, CLAUDINE, CLARA.

CLAUDINE. — Tenez, Clara, dégrafez-moi donc ma jupe.

LE COMTE, *s'installant dans un fauteuil.* — Qu'est-ce qu'il avait donc Vétheuil ce soir, pendant le dîner?... il n'avait pas l'air gai.

CLAUDINE. — Je n'ai pas remarqué, il était comme à l'ordinaire.

LE COMTE. — Il était pourtant à côté de Jamine qui a l'air de le trouver très à son goût.

CLAUDINE. — Vraiment. (*A Clara.*) Allez me chercher ma robe de chambre.

LE COMTE. — Vous avez entendu... elle lui a demandé de la reconduire.

CLAUDINE. — Non, je n'ai pas fait attention. (*A Clara.*) Allez donc me chercher ma robe de chambre.

LE COMTE. — C'est un si charmant garçon... J'ai vraiment une grande sympathie pour lui.

CLAUDINE. — Ah! oui, il est gentil. (*A Clara.*) Allez me chercher mes pantoufles, puis vous me déchausserez.

LE COMTE. — Et mon ami Chérance, comment le trouvez-vous ?

CLAUDINE. — A quel point de vue?

LE COMTE. — A quel point de vue? Il a causé avec vous... Il est intéressant à entendre causer.

CLAUDINE. — Ah! oui, il est intéressant..... un peu raseur.

LE COMTE. — Il s'écoute parler, mais ce n'est pas le premier venu. Savez-vous qu'il vient de faire sur le droit divin un ouvrage très remarquable ?

CLAUDINE. — Non... Je sais qu'il a eu l'air d'apprécier le dîner...

LE COMTE. — C'est un esprit très éclairé.

CLAUDINE. — Il a repris deux fois de la glace.

LE COMTE. — Elle était très bonne, d'ailleurs, votre glace. De chez qui venait-elle ?

CLAUDINE. — Mais de chez Alexandrine, comme toujours.

LE COMTE. — C'est curieux... ma femme se fournit aussi chez Alexandrine, et ça n'est jamais aussi bon. D'ailleurs, on mange mieux chez vous que chez moi.

CLAUDINE. — Oui?

LE COMTE. — Oh! oui, c'est bien connu dans Paris.

CLAUDINE. — Je vais vous dire, c'est qu'il y a deux Alexandrines, la bonne et la méchante. Il y en a une, une brave femme, Mme Viard, à qui Alexandrine a vendu sa maison, au coin de la rue de Londres, et qui a continué sous le nom d'Alexandrine ; et puis alors la vraie Alexandrine, celle qui avait vendu sa maison, s'est établie place du Havre, pour faire concurrence à celle à qui elle avait vendu : celle-là, c'est la méchante.



LE COMTE. — AH ! A LA BONNE HEURE ! MAINTENANT ÇA VA ALLER TOUT SEUL.

LE COMTE. — Mais, au point de vue des glaces, chez laquelle faut-il aller?

CLAUDINE. — Chez la méchante, naturellement; l'autre, la brave femme, fait des glaces qui sentent la pommade. C'est bien, Clara, je n'ai plus besoin de vous; vous pouvez aller vous coucher, ma fille.

SCÈNE III

CLAUDINE, LE COMTE.

LE COMTE. — Vous savez que je vais vous faire mes adieux ce soir.

CLAUDINE. — Vos adieux! Vous partez donc demain?

LE COMTE. — Oui, il faut que je parte pour Naples, d'où j'ai reçu une dépêche tantôt.

CLAUDINE. — Vous allez encore conspirer.

LE COMTE. — Je resterai probablement une semaine.

CLAUDINE. — Vous avez de la chance d'aller vers le soleil, vers le ciel bleu.

LE COMTE. — Je n'ai pas de chance, puisque je ne peux pas vous emmener.

CLAUDINE, *pour dire quelque chose*. — Ah! oui, l'Italie!

Petit silence.

LE COMTE. — Il y a bien longtemps que vous ne m'aviez admis à l'honneur de votre petit coucher.

CLAUDINE. — Il y a si longtemps que ça?

LE COMTE. — Mais oui... vous ne le remarquez pas; mais moi, j'y fais plus attention.

Il s'approche d'elle et l'embrasse.

CLAUDINE, *surprise*. — Qu'est-ce que vous faites?

LE COMTE. — Je vous embrasse... Je ne peux plus vous embrasser?

CLAUDINE. — Oh! si, si.

LE COMTE. — Vous avez l'air fâché

CLAUDINE. — Fâchée? Oh! non... ça m'a surprise, voilà tout. Je ne m'y attendais pas... vous savez bien comme je suis nerveuse. Là, maintenant que je suis prévenue, vous pouvez m'embrasser. (*Elle lui tend ses joues.*) Gentiment... là, là...

LE COMTE. — Là, ça veut dire assez, n'est-ce pas? Quel parfum avez-vous donc ce soir?

CLAUDINE. — Mais le même que d'habitude.

LE COMTE. — Peut-on savoir?

CLAUDINE. — C'est un mélange à moi... je ne le dis à personne.

Deux heures sonnent.

LE COMTE. — C'est deux heures qui sonnent?

CLAUDINE. — Oui, c'est deux heures. Dieu, que j'ai sommeil!

LE COMTE. — Allons... je vais vous laisser dormir... au revoir!

CLAUDINE. — Au revoir!

LE COMTE, *va près de la fenêtre*. — Claudine?

CLAUDINE. — Quoi?

LE COMTE. — Vous savez quel temps il fait dehors?

CLAUDINE. — Il neige, je crois.

LE COMTE. — Oui, il neige, et ça ne vous fait rien de me laisser partir comme ça?

CLAUDINE. — Comment, comme ça?

LE COMTE. — Oui, enfin, je veux dire par un temps pareil.

CLAUDINE. — Voyons, mon ami, vous avez votre voiture qui vous attend en bas, vous n'êtes pas bien à plaindre. Clara vous a porté une bonne boule d'eau bouillante. Je suis obligée de vous laisser partir, vous ne pouvez pas rester ici, la boule va être froide... et votre cocher, il doit geler... et votre cheval... ça n'est pas bon non plus pour le cheval

LE COMTE. — Vous avez raison, je m'en vais; mais j'aurais voulu partir avec quelque chose qui me réconforte, qui me fasse chaud au cœur.

CLAUDINE. — Comment?

LE COMTE. — Vous savez bien.

CLAUDINE. — Voulez-vous un petit verre de cognac?

LE COMTE. — J'ai dit au cœur... ce que

je voudrais, c'est un peu de ta chaleur à toi, de la chaleur de ton corps adoré.

Il la saisit.

CLAUDINE, *criant.* — Vous me faites mal !

LE COMTE, *d'un ton de doux reproche.* — Oh ! Claudine !

CLAUDINE. — C'est vrai... vous m'avez fait mal.



LE COMTE. — JE SAIS BIEN QUE JE N'AI PLUS L'ÉTOFFE D'UN AMANT.

LE COMTE. — C'est bien... Je vous demande pardon... Je m'en vais.

CLAUDINE. — Il ne faut pas m'en vouloir... mais vous ne savez pas ce que c'est... il faut avoir pitié d'une pauvre femme qui a eu quinze personnes à dîner et autant après. Je suis énervée, brisée... et puis ma fille est souffrante... et puis on est de vieux amis.

LE COMTE. — Oui, mon tort, vois-tu, c'est de t'aimer toujours, de t'adorer... Je sais bien que je n'ai plus l'étoffe d'un amant, que je suis un vieux bonhomme.

CLAUDINE. — Mais non... vous êtes le père de Denise...

LE COMTE. — Oui, je comprends, c'est ta fille que tu aimes maintenant, je n'ai pas le droit d'être jaloux... Allons, je te demande pardon.

CLAUDINE. — Oh ! mon ami !

LE COMTE. — Seulement, ce soir, je t'ai déshabillée, n'est-ce pas? J'ai senti ton odeur. Ah ! comme l'homme le plus respectueusement épris d'une femme peut être une brute à certains moments !

CLAUDINE. — Mais non, vous n'avez pas été une brute... vous exagérez.

LE COMTE. — Allons, vous êtes toujours une grande amie. Dormez bien, bonsoir... Dormez bien... Est-ce que je suis ridicule ?

CLAUDINE, *l'embrassant.* — Tu es très bon. (*Et quand il est parti.*) Pauvre homme !

SCÈNE IV

CLAUDINE, seule.

Elle écoute. On entend le roulement d'une voiture, puis Claudine entr'ouvre les rideaux de la fenêtre, et pose la lampe comme un signal. Puis, avec précaution, sans bruit, elle ouvre la porte par laquelle vient de sortir le comte, et Vétheuil paraît.

SCÈNE V

CLAUDINE, VETHEUIL

VÉTHEUIL, *grand paletot de fourrure, collet relevé.* — Quel temps ! Il neige, c'est effrayant !

CLAUDINE. — Tu as eu froid ?

VÉTHEUIL. — Je suis gelé. Voilà une heure que j'attends dans la rue.

CLAUDINE, *brusque.* — Ça n'est pas ma faute.

VÉTHEUIL. — Oh ! mais, ma chérie, je ne te fais pas de reproches, et je suis trop content d'être près de toi. Tu sais bien

que j'attendrais toute une nuit pour passer cinq minutes ici.

Il veut l'embrasser.

CLAUDINE. — Tu as le nez gelé. Approche-toi de la cheminée et chauffe-toi.

VÉTHEUIL. — Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi! Oh! le bon feu... comme on est bien ici! Tu sais que je viens de reconduire cette bonne Jamine.

CLAUDINE. — Oui, oui, je sais.

VÉTHEUIL. — Et toi, comment ça va?

CLAUDINE. — Ça va très bien.

VÉTHEUIL. — Ton diner était très bon, très réussi.

CLAUDINE. — Ah!

VÉTHEUIL. — Qu'est-ce que tu as?

CLAUDINE. — Mais rien.

VÉTHEUIL. — Si, tu as quelque chose... qu'est-ce qu'il y a?

CLAUDINE. — Mais rien je te dis.

VÉTHEUIL. — Ah!

CLAUDINE. — Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui?

VÉTHEUIL. — Ah! c'est juste. Le petit interrogatoire.

CLAUDINE. — Oui, le petit interrogatoire.

VÉTHEUIL. — Eh bien! je me suis levé ce matin à dix heures, je me suis rasé, lavé, peigné, je me suis habillé. J'avais mon costume ardoise, avec une cravate écossaise... non, unie... oui, oui, unie.

CLAUDINE. — Oh! je t'en prie, ça n'est pas drôle!

VÉTHEUIL. — Ça n'est pas pour être drôle, c'est pour te donner des renseignements exacts, aussi exacts que possible.

CLAUDINE. — Je ne ris pas... Après?

VÉTHEUIL. — Après, je suis sorti. Je suis allé chez Hahn Meyer voir des gravures anciennes qu'on venait de recevoir. Je t'en ai choisi deux, en couleur, très jolies, avec toutes leurs marges ; je les ai fait porter chez l'encadreur. Tu les auras dans une huitaine.

CLAUDINE. — Et puis?...

VÉTHEUIL. — Oh! il n'y a pas de quoi... Je suis trop heureux... c'est une bagatelle.

CLAUDINE. — Qu'est-ce qui te prend?

VÉTHEUIL. — Ah! je croyais que tu me remerciais. Et puis, je suis allé déjeuner au cercle.

CLAUDINE. — Après?

VÉTHEUIL. — Après, je suis allé chez Francueil.

CLAUDINE. — Tiens! à quel propos? Je t'avais défendu d'aller chez Francueil.

VÉTHEUIL. — Je sais bien que tu me l'avais défendu, mais j'avais reçu dans la matinée un petit bleu dans lequel il me priait de passer chez lui.

CLAUDINE. — Il ne peut donc pas se déranger?

VÉTHEUIL. — Il faut croire. Ecoute, tu es injuste. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce garçon?

CLAUDINE. — Il m'a fait... il m'a fait... rien... enfin, il ne me plaît pas.

VÉTHEUIL. — Pourtant, il fallait que j'y aille... Je ne peux pas non plus le lâcher complètement. Voilà un garçon qui ne m'a jamais rien fait, qui ne m'a même jamais rendu un service... encore, s'il m'avait rendu un service, j'aurais l'excuse de l'ingratitude... et il faudrait que je ne le revoie plus... Après tout, c'est mon ami.

CLAUDINE. — Oui, un ami avec qui tu faisais la fête, et quelle fête! Ah! c'est toi-même qui me l'as raconté, quand tu me faisais la cour.

VÉTHEUIL. — J'ai eu tort ; on a toujours tort de raconter ce qu'on a fait... plus tard, on vous le ressert...

CLAUDINE. — Oh! tu es bien malheureux!

VÉTHEUIL. — Enfin qu'est-ce que tu lui reproches?

CLAUDINE. — Je lui reproche d'être un garçon sans cœur, sans morale. Il y a toujours un tas de filles chez lui ; il connaît tous les mauvais lieux de Paris, et puis, quand tu le revois, tu me reviens avec un regret de ne pas pouvoir faire comme lui.

VÉTHEUIL. — Mais pas du tout.

CLAUDINE. — Enfin, ça m'ennuie que tu fréquentes ce garçon-là, un coureur qu'on ne voit jamais avec la même femme.

VÉTHEUIL. — Mais ce n'est pas sa faute... C'était son rêve d'avoir la même femme, mais c'est les femmes qui l'ont toujours lâché ou trompé.



VÉTHEUIL. — CHAUFFE-TOI, SOLDAT, CHAUFFE-TOI !

CLAUDINE. — C'est bien fait!

VÉTHEUIL. — Alors il s'est fait coureur. D'ailleurs, si c'est ça que tu lui reproches, tu peux t'adoucir, il a la même femme depuis six mois.

CLAUDINE. — Elle doit bien s'amuser.

VÉTHEUIL. — Elle l'adore.

CLAUDINE. — Ça doit lui coûter cher!

VÉTHEUIL. — Elle ne lui a jamais demandé un sou.

CLAUDINE. — Quelle bêtise! Il n'y a pas de femmes qui demandent un sou. Elle y était cette femme, quand tu y es allé?

VÉTHEUIL. — Non, du moins, je ne l'ai pas vue ; j'ai trouvé Francueil tout seul... il m'avait prié de venir pour me dire adieu, parce qu'il part.

CLAUDINE. — Bon voyage! Et lui, il l'aime, cette femme?

VÉTHEUIL. — Il en est fou.

CLAUDINE. — Il l'emmène?

VÉTHEUIL. — Oh! non! D'abord parce qu'elle est mariée et ensuite parce qu'il va trop loin. Il s'est fait construire un très joli bateau. Il veut faire du grand voyage ; il vient d'acheter une Comore qu'il a eue pour un morceau de pain.

CLAUDINE. — A l'hôtel des ventes?

VÉTHEUIL. — Non, dans l'océan Indien. Ma pauvre petite cocotte, les Comores c'est des îles... sans blague, un archipel entre la côte d'Afrique et Madagascar... Il a l'intention d'avoir une île dans les différentes mers pour faire escale, une Marquise, une Cyclade, une Touamotou.

CLAUDINE. — Qu'est-que tu me racontes?

VÉTHEUIL. — La vérité. Il va d'abord aller au Siam dans des conditions extraordinaires. Figure-toi qu'il a connu dans le temps une Irlandaise qui faisait partie d'un concert de dames hongroises et qui était la maîtresse d'un envoyé du roi de Siam. Parole, crois-tu que Bourget serait content? Et par le canal de cette Irlandaise il a obtenu de l'envoyé des lettres d'introduction auprès du souverain, de sorte qu'on viendra le chercher au débarçadère, et qu'on le transportera au palais à dos d'éléphant, avec cortège et musique militaires. Ah! il a de la chance... c'est un beau voyage!

CLAUDINE. — Il a de la chance... Tu trouves? Mais, tu peux partir aussi!

VÉTHEUIL. — Il n'est pas question de ça.

CLAUDINE. — Je ne te retiens pas, tu es libre.

VÉTHEUIL. — Je le sais bien que je suis libre.

CLAUDINE. — En tout cas, tu ne peux pas dire, je suppose, que je ne te laisse pas ta liberté.

VÉTHEUIL. — Tu me laisses une liberté... de fer... mais j'en suis ravi. Francueil m'a offert de partir avec lui, mais j'aime cent fois mieux rester près de toi, tu le sais bien.

CLAUDINE. — Et puis tu ne pourrais pas quitter Paris... toutes tes femmes.

VÉTHEUIL. — Est-ce que je fais attention aux femmes, puisque je t'adore.

CLAUDINE. — Tu as assez fait attention à Henriette Jamine, ce soir.

VÉTHEUIL. — Oh! pas du tout.

CLAUDINE. — Qu'est-ce qu'elle te disait donc de si intéressant?

VÉTHEUIL. — Est-ce que j'ai écouté seulement?... elle m'a raconté son engagement au Palais-Royal.

CLAUDINE. — Tiens, elle est donc engagée au Palais-Royal? Il faut croire que les levers de rideau manquent de bras ; mais ce n'est pas ça qui te faisait rire.

VÉTHEUIL. — Ai-je ri?

CLAUDINE. — Oui, tu as ri.

VÉTHEUIL. — Ah! c'est quand elle m'a raconté ses amours avec le prince de Styrie.

CLAUDINE. — Elle a donc été avec le prince de Styrie? Je n'en savais rien, moi. C'est étonnant, toutes les femmes te racontent leurs histoires, à toi... moi, je suis l'amie d'Henriette, je la connais depuis dix ans... elle ne me dit jamais rien. Tu la vois pendant cinq minutes, elle te dit tout.

VÉTHEUIL. — Ce n'est pas ma faute si les femmes...

CLAUDINE. — Avec ça... Tu t'inté-

resses à leurs aventures, tu les provoques aux confidences, tu prends des airs de confesseur, de psychologue, tu regardes dans leurs yeux, tu lis dans leur cœur, tu leur fais le grand jeu... Monsieur Prudence, va! Non, c'est vrai, ça me met en colère. Je sais bien que je ne devrais pas te dire ça... c'est bête, c'est maladroit, c'est autant de terrain que je perds, mais c'est plus fort que moi... Ah! suis-je bête, mon Dieu, suis-je bête!

VÉTHEUIL. — Ecoute, ma petite Claudine, tu es trop injuste. Comment, je viens ici, j'attends une heure dans la rue, par le froid, par la neige, pour avoir la joie profonde de passer quelques instants avec toi, et voilà comme tu me reçois! Car ce n'est pas très drôle d'attendre que l'autre soit parti, me cède la place... Ah! je laisse rudement ma dignité à la porte pour te prouver que je t'aime.

CLAUDINE. — Oh! toi, tu n'es pas jaloux!

VÉTHEUIL. — Non? mais si, je suis jaloux, seulement, je reste logique. Je ne te fais pas de scènes... inutiles... et je ne vais pas chercher surtout dans le passé; il n'est pas à moi le passé, il n'est même plus à toi.

CLAUDINE. — Mais Henriette Jamine, ce n'est pas le passé... c'est ce soir, ce soir... tout à l'heure. D'ailleurs, il n'y a pas que moi qui m'en sois aperçue; Ruyseux lui-même l'a remarqué, et pour qu'il le remarque, lui!

VÉTHEUIL. — Il ferait bien mieux de s'occuper de ses affaires.

CLAUDINE. — Comment l'entends-tu?

VÉTHEUIL. — Eh bien, oui, tu as été assez coquette, ce soir, avec Chérance, toi aussi.

CLAUDINE. — J'ai été coquette, moi?

VÉTHEUIL. — Certainement; je ne voulais pas te le dire parce que je trouve ça absurde, mais puisque c'est toi qui commences, je serais bien bête de me gêner. Il est vrai que toi, tout t'est permis.

CLAUDINE. — J'ai été aimable, j'étais chez moi.

VÉTHEUIL, *très haut.* — On peut aller loin avec cette raison-là. — On peut être aimable jusqu'au bout du moment qu'on est chez soi.

CLAUDINE, *à mi-voix.* — D'abord, ne parlez pas si haut... vous allez réveiller ma fille; c'est bête ce que vous dites là, et grossier... vous savez bien que je ne



VÉTHEUIL. — JE NE TE FAIS PAS DE SCÈNES...

suis pas une femme à... et puis, si j'ai été coquette, c'était parce que vous étiez trop aimable avec Jamine, c'était pour me venger.

VÉTHEUIL. — Mais moi, ça n'a pas d'importance, je ne la connais pas, cette Jamine... je la connais à peine du moins... je l'ai vue ce soir, je ne la reverrai peut-être plus jamais! Tandis que ce Chérance, tout le monde sait qu'il te fait la cour, qu'il est très amoureux de toi et qu'il n'a qu'un but, c'est de... parfaitement. Il ne t'a pas quittée des yeux, et cet imbécile de Ruyseux qui ne voit rien, qui laisse faire. J'avais envie de lui crier : Mais remuez-vous donc! vous êtes donc aveugle... vous êtes donc... je ne sais pas, moi.

CLAUDINE. — S'il n'était pas aveugle, mon cher, vous ne seriez pas là.

VÉTHEUIL. — Ce n'est pas à vous, ma chère, à me le faire observer. (*Un silence, après lequel Vétheuil dit doucement :*) Claudine!

CLAUDINE. — Quoi?

VÉTHEUIL. — Nous sommes très heureux, au fond, nous nous aimons, car tout ça c'est de l'amour et du meilleur. Tu sais parfaitement que je t'adore et que je me moque d'Henriette Jamine et de toutes les femmes... Nous n'avons que quelques heures à passer ensemble, quelques minutes, et nous nous disputons!

CLAUDINE. — Dame, à qui la faute?

VÉTHEUIL. — A moi. — Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Seulement, il faut être indulgente, il faut me prendre comme tu es... Allons, viens près de moi, faisons la paix.

CLAUDINE. — C'est vrai, tu vous dis tout de suite des choses blessantes toi ; un peu plus, tu m'aurais accusée d'être la maîtresse de Chérance.

VÉTHEUIL. — Mais non... j'ai dit seulement qu'il te faisait beaucoup la cour, ce qui est la vérité.

CLAUDINE. — Allons donc! il adore sa femme, il lui a fait cinq enfants et elle est encore enceinte.

VÉTHEUIL. — Elle est enceinte?... alors c'est de toi... mais qu'est-ce que ça prouve? Je ne peux pas empêcher les gens de te trouver jolie et de te désirer, et du moment que c'est moi que tu aimes, je n'en demande pas davantage. Allons, mon vieux Claude, ne boude pas ou alors tu serais au-dessous de tout. Il faut des petites scènes comme ça... C'est entendu... c'est la règle, mais maintenant c'est fini... au revoir, au revoir. Embrassons-nous.

Ils s'embrassent.

CLAUDINE. — Dieu, que j'ai faim! Je meurs de faim. Figure-toi que j'étais tellement occupée à te surveiller que je n'ai presque rien mangé ce soir.

VÉTHEUIL. — Tu vois comme tu es ridicule. Moi aussi d'ailleurs, j'étais tellement occupé à te surveiller que j'ai à peine touché au dîner.

CLAUDINE, *riant.* — Sommes-nous bêtes! Oui, mais c'est une bêtise qu'on peut réparer... je vais aller voir à la cuisine ce qui reste.

VÉTHEUIL. — Veux-tu que j'aille avec toi ?

CLAUDINE. — Non, non, ça serait trop long. Attends-moi, je reviens.

Elle disparaît.

VÉTHEUIL, *à la porte.* — Rapporte du pain surtout... du pain.

Resté seul, il débarrasse une petite table qu'il approche du feu, puis Claudine revient avec des provisions.

CLAUDINE. — Voilà tout ce que j'ai pu trouver... les domestiques n'ont pas touché à leur dîner, mais ils ont presque fini le nôtre.

VÉTHEUIL. — Ce qui prouve que la moitié de notre dîner était meilleure que le leur tout entier.

CLAUDINE. — Il ne reste plus que du filet froid et des cerises déguisées.

VÉTHEUIL, *sentencieux.* — Il reste toujours des cerises déguisées.

CLAUDINE. — Et puis il y a des truffes ; mais je crois que ça te fait mal.

VÉTHEUIL. — Oui, ça me fait mal, mais je me raisonne, j'en mange tout de même.

CLAUDINE. — Par exemple, il n'y a pas de pain... Je n'ai trouvé que ça.

Elle montre un tout petit croûton.

VÉTHEUIL. — C'est piteux! mais ça ne m'étonne pas, il n'y a jamais de pain.

CLAUDINE. — Je n'ai pas apporté de serviettes ni de nappe, qu'est-ce que nous allons mettre sur la table ?

VÉTHEUIL. — Nous mettrons nos coudes.

CLAUDINE. — Tu crois?

VÉTHEUIL. — J'en suis sûr. Et puis pose ça au hasard, le champagne sur la cheminée... pas de couvert surtout, pas de couvert! asseyons-nous tous deux sur ce pouf, nous serons plus près l'un de l'autre.

CLAUDINE. — Alors nous allons manger sur le pouf.

VÉTHEUIL. — Oh! que tu es gentille!... Tiens, tends ton verre, et au moment où le bouchon partira, tu diras : mirable, je vais le faire sauter tout bas. (*Il lui verse à boire.*) Eh bien ?

CLAUDINE. — Ah oui, c'est vrai! Dieu,



VÉTHEUIL. — RASSURE-TOI, MÈRE ADMIRABLE, JE VAIS LE FAIRE SAUTER TOUT BAS.

« Dieu, que je m'amuse avec ces étudiants! »

Il débouche la bouteille.

CLAUDINE. — Oh! non, ne le fais pas sauter... ça réveillerait Bébé.

VÉTHEUIL. — Rassure-toi, mère ad-

que je m'amuse avec ces étudiants! Tu avais faim ?

VÉTHEUIL. — Comme du tigre.

CLAUDINE. — C'est gentil de souper tous les deux auprès d'un bon feu, pendant qu'il fait froid dehors... Tu es bien ?

VÉTHEUIL. — Je suis divinement bien.

CLAUDINE. — Dire qu'il y a des gens qui couchent peut-être dans la rue par un temps pareil !

VÉTHEUIL. — Oui. Tout à l'heure, pendant que j'attendais, j'ai vu un pauvre diable de musicien qui marchait avec sa boîte à violon sous le bras... il avait l'air d'être le croque-mort de son propre enfant. Cet homme noir dans la neige, c'était sinistre.

CLAUDINE. — Pauvre homme ! Tu lui as donné quelque chose ?

VÉTHEUIL. — Non, il ne me demandait rien, je n'ai pas osé.

CLAUDINE. — C'est vrai, ça m'arrive aussi quelquefois... on n'ose pas, on est des riches honteux... mais on n'a pas le droit.

VÉTHEUIL. — Ah ! Claudine, tu es exquise ! Tu as le cœur le plus charmant que je connaisse.

CLAUDINE. — C'est vrai ?

VÉTHEUIL. — Oh oui ! tu dis des choses parfois qui m'émotionnent jusqu'aux larmes, presque.

CLAUDINE. — Alors, tu m'aimes ?

VÉTHEUIL. — Infiniment.

CLAUDINE. — Je ne te demande pas d'adverbe... Tu m'aimes ?

VÉTHEUIL. — Oui.

CLAUDINE. — Eh bien, pour la peine, je vais t'annoncer une bonne nouvelle.

VÉTHEUIL. — Dis vite.

CLAUDINE. — Ruyseux part demain en voyage. Il va à Naples ; il sera absent une semaine. Alors, si tu veux, et si Denise n'est pas malade, nous irons passer deux ou trois jours dans la forêt de Fontainebleau ; nous irons à Gray où nous sommes allés cet automne, dans la petite auberge si propre de la mère Piérard ; avec ce temps-là ça sera merveilleux. J'ai toujours rêvé de voir la forêt en plein hiver, et quand on se réveille le matin, on ouvre les rideaux, on voit les arbres tout noirs, les routes toutes blanches, le ciel d'un bleu si pâle et l'on a bien chaud dans son lit, et l'on se dit que de l'autre côté de la fenêtre, il fait bien froid... Voilà.

VÉTHEUIL. — Oui, c'est une excellente idée.

CLAUDINE. — Je vais écrire à une vieille amie que j'ai à Senlis, Mme de Liancourt, que je vais passer deux ou trois jours chez elle, tu comprends.

VÉTHEUIL. — Pour avoir un alibi.

CLAUDINE. — Mais oui... j'emmènerai Clara.

VÉTHEUIL. — Il n'y a pas de danger ?

CLAUDINE. — Avec Clara ? C'est une fille qui m'est absolument dévouée, je l'ai depuis si longtemps ; elle a vu naître Denise et puis je l'ai soignée quand elle a eu la fièvre typhoïde ; Clara, mais elle se jetterait dans le feu pour moi.

VÉTHEUIL. — Alors quel train prendrons-nous ?

CLAUDINE. — Attends, j'ai consulté l'indicateur tout à l'heure : il y a un train à dix heures cinquante-sept qui nous amène à Gray, juste pour déjeuner.

VÉTHEUIL. — Ce convoi me paraît fort indiqué ; mais dix heures cinquante-sept, c'est de bien bonne heure. Est-ce que tu seras prête ?

CLAUDINE. — Pour aller avec toi, je partirais à cinq heures du matin, s'il le fallait. Et toi ?

VÉTHEUIL. — Oh ! moi, je n'ai qu'à m'habiller ; j'ai ma valise toute prête.

CLAUDINE. — Ah ! oui, la fameuse valise... les chasseurs de Pont-à-Mousson... gros malin, va, je te vois encore, le jour où tu m'as dit ça, dans le hall, en bas ; c'était la première fois que tu venais à la maison ; je parie que tu ne te rappelles pas seulement quel jour c'était.

VÉTHEUIL. — Oh si !... c'était le sept juin, un jeudi.

CLAUDINE. — Et le jour où...

VÉTHEUIL. — Vingt et un septembre, un vendredi.

CLAUDINE. — Juin, juillet, août... décembre, janvier, cela fait déjà huit mois. C'est long, par le temps qui court, des gens qui s'aiment depuis huit mois.

VÉTHEUIL. — Et ça n'est pas fini.

CLAUDINE. — Ah ! si l'on m'avait dit ce jour-là quelle place tu prendrais dans ma vie, on m'aurait singulièrement étonnée, et pourtant tu me plaisais beaucoup. Oh ! ne prends pas cet air fat... Tu m'intri-



VÉTHEUIL. — PARCE QUE JE T'AIME,
PARCE QUE JE T'ADORE !

guais beaucoup ; oui, c'est ça, tu m'intriguais... j'avais de la curiosité.

VÉTHEUIL. — Ah ! voilà !

CLAUDINE. — Et puis tu cherchais à me troubler, tu faisais une jolie voix, de jolis yeux. Tenez, monsieur Vétheuil, vous n'êtes qu'une vieille cocotte.

Elle le prend par le nez qu'elle secoue rudement et tendrement.

VÉTHEUIL. — Tu me fais mal !

CLAUDINE. — Georges !... Vous me faites mal. Vous l'aimez votre femme ?

VÉTHEUIL. — Plus que tout...

CLAUDINE. — Alors il faut la laisser se coucher.

VÉTHEUIL. — Je ne demande que ça.

CLAUDINE. — Ah oui, mais non... il faut vous en aller, parce que demain on se lève de bonne heure.

VÉTHEUIL. — Quoi, tu vas me laisser partir ainsi ?

CLAUDINE. — Tu as bien dit ça... Non, sérieusement, va-t'en, il le faut.

VÉTHEUIL. — Le faut-il ?

CLAUDINE. — Oui, je suis éreintée, brisée, je n'en peux plus, respecte-moi ce soir : je t'en serai reconnaissante.

VÉTHEUIL. — Tu m'en seras amèrement reconnaissante.

CLAUDINE. — Non, je t'assure.

VÉTHEUIL. — Mais pourquoi ?

CLAUDINE. — Parce que D'abord Denise est souffrante ce soir... j'ai toujours peur que ce soit ma punition de t'aimer.

VÉTHEUIL. — C'est de l'enfantillage.

CLAUDINE. — Tu sais bien comme je suis superstitieuse quand il s'agit de ma fille.

VÉTHEUIL. — Voyons, Claudine, tu n'es pas gentille, il fait si froid dehors.

CLAUDINE. — Pourquoi insistes-tu ?

VÉTHEUIL, *l'embrassant.* — Parce que je t'aime, parce que je t'adore ! J'aurais voulu m'en aller autrement... emporter un peu de t...

CLAUDINE, *se dégageant.* — Ah ! ne dis pas ça !

VÉTHEUIL. — Pourquoi ?

CLAUDINE. — Pour rien (*Résolument.*) Non, pas ce soir.

VÉTHEUIL, *la regardant.* — Ah ! je comprends !

CLAUDINE. — Quoi ? Qu'est-ce que tu comprends ?

VÉTHEUIL. — Je comprends, et toi aussi tu comprends.

CLAUDINE. — Ecoute, Georges, c'est odieux ce que tu dis là. Eh bien ! oui, tout à l'heure, il est venu... Mais, je te jure que non. D'ailleurs il y a longtemps que je t'ai dit ce que j'avais à te dire là-dessus, tu dois être rassuré.

VÉTHEUIL. — Vous dites toutes la même chose.

CLAUDINE. — Parce que tous vous demandez la même chose. Mais moi je te le jure sur ma fille, je veux qu'elle meure à l'instant même si je t'ai menti, et tu vois que je suis bien calme pour te faire un pareil serment... Tu ne me crois pas ?

VÉTHEUIL. — Si .. Je te crois.

CLAUDINE. — Ne sois pas jaloux, va... c'est du luxe. Pauvre homme !

VÉTHEUIL. — Tu veux que je le plaigne ?

CLAUDINE. — Tu pourrais... Il n'est déjà pas si heureux chez lui avec une femme... une misérable qui le trompe, qui s'affiche.

VÉTHEUIL. — Pourquoi ne divorce-t-il pas ?

CLAUDINE. — Parce que cette femme et lui appartiennent à un monde où le divorce n'est pas admis. Tu sais bien que dans ce monde-là, quand une femme n'est pas heureuse, son confesseur lui conseille d'avoir une liaison plutôt que de divorcer. Alors qu'est-ce qu'ils peuvent conseiller à un homme ? Et puis pourquoi divorcerait-il ? Si c'est pour moi, il serait bien mal récompensé.

VÉTHEUIL. — Au moins, il ne serait trompé que d'un côté.

CLAUDINE. — Tu vois bien que tu n'en es pas jaloux.

VÉTHEUIL. — Non, au fond.

CLAUDINE. — Et tu l'aimes ?

VÉTHEUIL. — Beaucoup.

CLAUDINE. — Il t'adore.

Trois heures sonnent.

CLAUDINE. — Enfin, nous voilà tous

les deux, seuls, à trois heures du matin et quelqu'un entrerait... A qui ferait-on croire que nous, nous avons été deux amants bien sages?... personne ne voudrait croire à cette bonne action, car c'est une bonne action.

VÉTHEUIL. — Alors, j'en serai récompensé?

CLAUDINE. — Pas plus tard que demain... Et maintenant allez-vous-en, mais je veux que vous me disiez des choses gentilles avant de vous en aller... pourtant, si ça vous ennuie, ne vous forcez pas.

VÉTHEUIL. — Ah! Claudine, tu le sais bien que je t'adore, parce que tu es la plus jolie et la meilleure... Tu es vraiment ma maîtresse et je ne peux pas aimer une autre femme que toi. On se dispute quelquefois, mais ça n'a pas d'importance, et au fond nous nous entendons très bien, n'est-ce pas? Je sais bien ce qu'il y a parfois entre nous, c'est notre remords, c'est notre pitié pour lui... aussi quand tu es désagréable, il ne faut pas m'en vouloir : ça n'est pas sa faute... Tiens, Claudine, voilà comment je t'aime, avec dévotion.

Il s'agenouille devant elle.

CLAUDINE. — C'est bien, je suis contente. Et maintenant, va-t'en, ne fais pas de bruit, je vais sur le balcon te regarder t'en aller... pour te réchauffer le plus longtemps possible.

VÉTHEUIL. — Non, non, quelle imprudence... tu vas attraper froid, je ne veux pas.

CLAUDINE. — Si, si, je vais bien me couvrir.

VÉTHEUIL. — Je ne le veux pas... si tu fais ça, je me tue sous tes fenêtres.

CLAUDINE. — Alors je n'insiste pas. A demain matin... dix heures cinquante-sept... n'oublie pas.

VÉTHEUIL. — Dieu m'en garde! Au revoir, ma Maîtresse.

CLAUDINE. — Au revoir, mon Amant.

Restée seule, Claudine éteint la lampe dans le cabinet de toilette, puis va entr'ouvrir la porte de la chambre de Denise pour voir si sa fille dort.

Et c'est ainsi que finit le deuxième acte.





LE COMTE. — Bonjour, cher ami!

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail de Vétheuil. Grande table. Bibliothèque. Intérieur élégant et sérieux, mais sans somptuosité.

SCÈNE PREMIÈRE

VETHEUIL, DE SAMBRE

VÉTHEUIL. — Est-il bon votre cigare?

SAMBRÉ. — Excellent, cher ami, tout à fait comme je les aime... un peu poivré.

VÉTHEUIL. — Qu'est-ce que vous voulez boire? Il y a ici quarante liqueurs.

SAMBRÉ. — Dieu vous bénisse! je vais prendre du kummel avec de la glace pilée. Oui, voici venir l'été... C'est le temps de boire des alcools glacés. Savez-vous faire les cocktails ?

VÉTHEUIL. — Ma foi... non.

SAMBRÉ. — Seigneur! Il faut apprendre. J'ai un de mes amis, un garçon très riche et qui aime boire ; il est allé en Amérique exprès pour apprendre à faire des cocktails ; il a pris des leçons pendant un an avec le bar-keeper du Hoffmann-House à New-York, lui-même, a exercé et il a été bar-tender à la Nouvelle-Orléans, car vous savez que c'est dans la Louisiane que l'on fait les meilleurs cocktails.

VÉTHEUIL. — Non, je ne savais pas, mais je suis ravi de l'apprendre.

Un domestique entre.

LE DOMESTIQUE, *tendant une carte.* — C'est un monsieur qui désire parler à monsieur.

VÉTHEUIL. — Faites entrer.

SCÈNE II

VETHEUIL, DE SAMBRE
LE COMTE DE RUYSEUX.

LE COMTE. — Bonjour, cher ami, je ne vous dérange pas ?

VÉTHEUIL. — Mais pas le moins du monde. Je suis enchanté de vous voir. Permettez-moi de vous présenter mon ami Paul de Sambré... le comte de Ruyseux... (*Les deux hommes se saluent.*) Asseyez-vous donc.

LE COMTE. — Je ne vais pas rester longtemps ; je venais seulement vous demander pourquoi vous n'êtes pas venu hier ?

VÉTHEUIL. — Hier ?... où ça ?

LE COMTE. — Je m'en doutais bien, vous avez oublié que vous deviez dîner avec Claudine et moi et que nous devions aller ensuite aux Folies-Bergère pour les débuts de la princesse Soukhinitchi.

VÉTHEUIL. — C'est vrai, ça m'était complètement sorti de la tête... J'ai été tellement occupé hier... je mets en ordre en ce moment des affaires que j'ai négligées depuis dix ans, de sorte que je suis un peu bousculé. Alors vous m'avez attendu ?

LE COMTE. — Naturellement... et puis vous n'aviez pas prévenu, pas envoyé un mot, j'étais inquiet. Je craignais que vous ne fussiez malade.

VÉTHEUIL. — Je suis désolé, mais j'ai complètement oublié. Je vous demande mille pardons.

LE COMTE. — Mais de rien... l'important, c'est qu'il ne vous soit rien arrivé.

VÉTHEUIL. — Eh bien, vous êtes-vous amusés ? Comment est-elle, cette princesse Soukhinitchi ?

LE COMTE. — C'est une très jolie femme.

SAMBRÉ. — Est-ce une vraie princesse ?

LE COMTE. — Je crois bien... elle a épousé en justes noces le prince Soukhinitchi, elle-même est d'une grande famille, c'est une La Roche-Ferrières... j'ai joué avec elle quand elle était enfant... Oh ! je n'en suis pas plus fier pour ça. Elle a donc épousé ce prince Soukhinitchi, mais elle n'aimait pas du tout son mari : en général, elle n'aime pas les hommes.

VÉTHEUIL. — Tous les goûts sont dans la nature.

SAMBRÉ. — Et au besoin contre elle.

LE COMTE. — Alors, ils se sont séparés au bout d'un an de mariage, ils ont fait la fête chacun de leur côté. Elle s'est ruinée, et pour ennuyer sa famille qui ne voulait pas lui donner d'argent, elle a débuté aux Folies-Bergère.

VÉTHEUIL. — Il devait y avoir beaucoup de monde. Elle ne s'est pas trop fait siffler ?

LE COMTE. — Non, c'est-à-dire que dans les loges, les gens chics l'ont très bien accueillie, ils applaudissaient beaucoup. C'est surtout aux petites places qu'on protestait et qu'on avait l'air de comprendre que la princesse Soukhinitchi se galvaudait... Seulement, elle a chanté des choses qui ont calmé le peuple : c'est un genre qu'elle lance... Ça s'appelle : « Chansons vaches », je n'ai jamais rien entendu de plus ordurier.

SAMBRÉ. — Ça fera le tour des salons.

LE COMTE, *se levant.* — Sans aucun doute. Allons, je me sauve. (*A Vétheuil qui le reconduit.*) Passez donc place des Etats-Unis tout à l'heure, si vous avez un moment. Je ne sais pas ce qu'a Claudine, elle est triste, elle s'ennuie... Elle n'est pas commode... il n'y a que vous qui pouvez la distraire. Allez donc la voir, ce sera une bonne action.

VÉTHEUIL. — Certainement... je tâcherai... c'est que j'attends une dépêche. Je peux être obligé de partir d'un moment à l'autre pour des affaires de famille.

LE COMTE. — Tiens... où donc irez-vous ?

VÉTHEUIL. — Je ne sais pas.

LE COMTE. — Comment, vous ne savez pas où est votre famille ? Quel drôle de garçon vous faites ! On vous invite, vous oubliez de venir, vous êtes un type, vous savez.

VÉTHEUIL. — Mais non, je vous assure.

LE COMTE. — Allons, au revoir. (*A de Sambré.*) Monsieur, enchanté de vous avoir connu.

Poignées de main. Vétheuil le reconduit.



Le comte. — Ça s'appelle : « Chansons vaches ».

SCÈNE III

VETHEUIL, DE SAMBRE

SAMBRÉ. — Dites donc, c'est le comte de Ruyseux?

VÉTHEUIL. — Oui.

SAMBRÉ. — Mais alors, c'est le...

VÉTHEUIL. — Oui.

SAMBRÉ. — Il est très bien.

VÉTHEUIL. — Oui.

SAMBRÉ. — Très sympathique, surtout.

VÉTHEUIL. — Oui, très sympathique, si vous saviez quel homme charmant, quel être exquis... enfin!...

SAMBRÉ. — Dites-moi donc, est-ce vrai que vous êtes fâché avec votre amie?

VÉTHEUIL. — Comment savez-vous ça?

SAMBRÉ. — Mon cher, tout Paris le sait... tout Paris moins un.

VÉTHEUIL. — Tout Paris est trop bon de s'occuper ainsi de mes affaires. Ah! je comprends maintenant pourquoi vous êtes venu me voir ; vous êtes venu faire une étude, chercher des tuyaux sur la douleur. Eh bien, ça ne me fait rien du tout, je ne souffre pas. Je souffrirai peut-être demain, peut-être dans une heure, mais pour le moment, je me sens très bien... voilà, docteur, vous pouvez dire ça à tout Paris.

SAMBRÉ. — Je n'y manquerai pas.

VÉTHEUIL. — Je suis même heureux, oui heureux, car je suis libre!... voyez-vous, c'est ça qui me pesait le plus : l'esclavage. Ah! oui, c'est bon d'aller où bon vous semble, de ne pas être obligé de rendre compte de ses actions, heure par heure, minute par minute, de revoir ses amis, de vivre sa vie enfin.

SAMBRÉ. — Mon cher, vous ne m'intéressez pas. Tant pis pour vous si votre maîtresse vous absorbait à ce point-là.

VÉTHEUIL. — Vous n'avez jamais aimé, vous?

SAMBRÉ. — Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme, et elle était de chambre ; c'est-à-dire que lorsque j'avais treize ans, une bonne de ma mère exerça sur moi un singulier attrait ; c'était une nommée Césarine, une Bordelaise blonde ; mais à cet âge-là, notre moi est encore chancelant et brumeux et je me rends compte à présent que Césarine n'était qu'une entité.

VÉTHEUIL. — Evidemment.

SAMBRÉ. — Depuis, j'ai eu commerce, c'est le mot, avec diverses créatures, mais je ne les ai pas aimées.

VÉTHEUIL. — Je vous admire.

SAMBRÉ. — Mon cher, c'est bien simple, les Orientaux ont parfaitement compris la femme et l'ont mise à la place qu'il fallait... nous autres qui ne vivons pas dans des Orients, mais dans des Occidents, vous entendez bien qu'il ne s'agit pas de voiler nos femmes et de les enfermer entre quatre murs et autant d'eunuques, mais il convient d'enfermer moralement la moukère dans un harem, c'est-à-dire qu'il ne faut pas la laisser se balader dans le domaine de notre pensée, pas plus que dans les avenues de notre cœur ou les ruelles de nos occupations, vous avez bien compris?

VÉTHEUIL. — Oh! parfaitement ; mais si elle nous trompe, la moukère, comme vous dites, et c'est inévitable, car elle s'ennuira à crever dans votre harem moral.

SAMBRÉ. — Croyez-vous donc que j'aie le souci des contingences? Non, dans ces conditions, la femme ne vous trouble plus, et c'est là l'essentiel. Sa puissance sur vous se trouve étrangement réduite, et quand elle se donne, soit à vous, soit au voisin, vous attribuez à ce fait sa valeur réelle, absolue, et non une valeur factice, résultat de nos préjugés, de notre orgueil et de notre rêverie

VÉTHEUIL. — Mais quel avantage y a-t-il à connaître la valeur absolue?

SAMBRÉ. — Vous supprimez la galanterie, la cour, la jalousie, le libertinage, toutes choses qui prennent énormément de temps quand elles ne prennent pas la vie tout entière. Voyez-vous, l'homme qui, à vingt-cinq ans, est encore influencé par la femme, ne peut rien faire de sérieux et d'utile dans la vie. Vous avez quel âge? Je ne sais pas, moi... trente-quatre ans, et

qu'est-ce que vous avez fait? Vous avez perdu tout votre temps dans des alcôves, et vous vous êtes isolé sous la jupe-cloche d'une femme au milieu de l'océan du monde, comme le plongeur sous sa cloche de verre dont parle Jean-Paul... Eh bien! il y a des choses plus intéressantes à faire, et dans n'importe quelle science, des problèmes plus intéressants à résoudre.

VÉTHEUIL. — Vous vous trompez, l'amour est un art et une science.

SAMBRÉ. — Taisez-vous donc! Est-ce que ça n'est pas toujours la même chose? Toute aventure d'amour se ramène à l'adultère irréductible, et c'est de pauvres mathématiques que celles où l'on n'a à résoudre que des règles de trois.

VÉTHEUIL. — Oui, c'est très bien, ce que vous dites là, mais vous oubliez qu'on naît amant comme on naît musicien, peintre ou poète.

SAMBRÉ. — Il faut avoir le dédain d'aimer.

VÉTHEUIL. — Mais laissez-moi donc tranquille ; votre dédain n'est que dépit, et votre prétendue impuissance d'aimer n'est que l'impuissance d'être aimé. Quelle qualité avez-vous pour parler de ces choses, vous qui en êtes resté à la femme de chambre de Mme votre mère? Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pas souci des contingences. Mais il y a des femmes, je vous assure, auprès desquelles les contingences prennent une singulière importance et même, en ne considérant que la valeur absolue de ce qu'elles vous donnent, en se donnant corps et âme, je trouve que ça en vaut la peine.

SAMBRÉ. — Vous vous échauffez.

VÉTHEUIL. — Pas le moins du monde... seulement, il y a des sensations, des émotions...

SAMBRÉ, *ironique*. — Des ivresses!...

VÉTHEUIL. — Certainement, des ivresses dont vous ne vous doutez même pas.

SAMBRÉ. — Ah! oui. (*Il déclame.*) « Ange éternel des nuits heureuses, qui racontera ton silence! O baiser, mystérieux breuvage, que les lèvres se versent comme des coupes altérées! Ivresse des sens, ô volupté! Oui, comme Dieu, tu es immortelle (1) ! »

VÉTHEUIL. — Il est facile de bouffonner, et d'ailleurs ça, c'est de la littérature. Mais il y a des souvenirs qu'on n'évoque pas avec des mots : c'est comme des paysages de bonheur que l'on revoit dans le silence de soi-même, des paysages attendrissants avec de grandes lignes calmes ; un air que l'on entend, un parfum que l'on respire, et voilà que vous revivez avec leur intensité les heures de jadis, et que vous retrouvez l'âme que vous aviez à ces heures-là, c'est donc qu'elles valaient la peine d'être vécues. Ainsi, tenez... je me rappelle... mais non, vous ne comprendriez pas...

SAMBRÉ. — Je n'y tiens pas.

VÉTHEUIL. — Je vous plains.

SAMBRÉ. — Moi aussi, parce que vous aimez votre amie, et ça recommencera.

VÉTHEUIL. — Non, non, je pars ce soir... ainsi...

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE. — C'est une dame qui demande à parler à monsieur.

VÉTHEUIL. — Faites-la entrer.

SAMBRÉ. — Je me sauve, cher ami... et puisque vous partez ce soir, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir ; je passerai vous dire bonjour demain, vers ces heures-ci...

VÉTHEUIL. — Vous monterez d'inutiles escaliers.

De Sambré sort et sur la porte se trouve vis-à-vis de Jamine. Il s'efface pour la laisser passer.

SCÈNE IV

VETHEUIL, JAMINE.

VÉTHEUIL. — Bonjour, petite amie.

JAMINE. — Bonjour, monstre, vous en faites de belles... C'est gentil, chez vous.

---

(1) Alfred de Musset, *Confession d'un enfant du siècle.*



LE DOMESTIQUE. — C'EST UNE DAME
QUI DEMANDE A PARLER A MONSIEUR.

VÉTHEUIL. — C'est vrai, vous n'êtes jamais venue ici... Et à quoi dois-je le plaisir de votre visite?

JAMINE. — Vous ne devinez pas?

VÉTHEUIL. — Non.

JAMINE. — J'ai vu Claudine.

VÉTHEUIL. — Ah!

JAMINE. — Elle est triste.

VÉTHEUIL. — Je ne suis pas gai... mais à qui la faute, ce n'est pas à moi, assurément.

JAMINE. — Voyons, vous n'avez pas été très gentil avec elle.

VÉTHEUIL. — Elle vous a dit que je la battais?

JAMINE. — Non, mais vous la rendez très malheureuse.

VÉTHEUIL. — C'est elle qui se rend très malheureuse. Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit?

JAMINE. — Elle m'a dit qu'il y avait eu une scène terrible, que vous étiez parti furieux et que, depuis deux jours, vous n'aviez pas reparu.

VÉTHEUIL. — C'est vrai, il y a eu une scène terrible, mais stupide surtout, stupide.

JAMINE. — A propos de quoi?

VÉTHEUIL. — Vous ne devineriez jamais... je vous le donne en mille... à propos d'une promenade à cheval.

JAMINE. — Elle n'est pas jalouse de votre cheval, j'imagine?

VÉTHEUIL. — Non, mais quand je vais au Bois, le matin, il y a certaines allées qui me sont défendues, sous prétexte que je peux rencontrer des dames.

JAMINE. — A ce point là?

VÉTHEUIL. — Oui, c'est fou, je vous dis; alors, avant-hier matin, j'ai enfreint les ordres... on m'a vu aux Acacias... c'est une des allées qui me sont défendues...

JAMINE. — Je crois bien, les Acacias!

VÉTHEUIL. — J'arrive l'après-midi chez Claudine et je suis reçu comme si j'avais commis un crime d'amour, un véritable forfait... je ne sais pas, moi; comme si j'avais fait un enfant à Clara après l'avoir forcée d'abjurer sa religion.

JAMINE. — Vous exagérez.

VÉTHEUIL. — Non pas, je vous jure que c'est ainsi que ça a commencé... pour une chose aussi puérile, aussi bête.

JAMINE. — Elle vous aime... elle est comme toutes les femmes qui aiment vraiment, autoritaire et jalouse.

VÉTHEUIL. — Oui, mais il y a des limites.

JAMINE. — Si vous m'aviez vue, moi, avec Philippe que j'adorais pourtant... Je l'empêchais d'aller seul au restaurant, au théâtre, aux courses. Je l'avais fâché avec tous ses amis, et, pour un rien, je lui faisais des scènes pas ordinaires. Ah! je peux dire que je lui ai rendu la vie dure; mais c'est le seul homme que j'aie aimé vraiment... nous sommes toutes comme ça, quand nous sommes pincées.

VÉTHEUIL. — Oui, on dirait que vous vous vengez.

JAMINE. — Ah! oui, on se disputait et raide!... un jour, je me rappelle, il me taquinait à propos d'une femme, il était dans son tub, je lui ai flanqué un grand coup de cravache sur l'épaule.

VÉTHEUIL. — Vraiment? qu'est-ce qu'il a dit?

JAMINE. — Il est devenu blanc comme ça, j'ai cru qu'il allait me tuer, il m'a dit: « Fous le camp! »

VÉTHEUIL. — Et vous avez filé?

JAMINE. — Comme un pomme. Je vous assure que je ne faisais pas la maligne.

VÉTHEUIL. — Et après?

JAMINE, *très simplement*. — On s'est réconcilié... c'est l'amour.

VÉTHEUIL. — Oui, je sais bien... il y a des femmes qui aiment à être battues, mais je ne suis pas de ces hommes-là. Notre amour, Dieu merci, n'en est pas encore à la cravache, mais il donne des signes de détresse, comme on dit en termes de courses.

JAMINE. — Déjà! Combien y a-t-il de temps que vous vous connaissez?

VÉTHEUIL. — Il va y avoir un an bientôt.

JAMINE. — Un an... ça ne peut pas finir comme ça.

VÉTHEUIL. — Si, si, ce n'est pas possible... du moins, il faut que ça change.

JAMINE. — Puisque vous savez comment elle est, vous devriez être indulgent; vous

êtes le plus fort... il faut être très doux... il faut y mettre du vôtre...

VÉTHEUIL. — J'y mets aussi du mien... mais depuis quelque temps, ces scènes-là se renouvellent presque quotidiennement... A propos de tout, à propos de rien, elle est jalouse.

JAMINE. — Mais de quoi? de qui? Vous ne la trompez pas?

VÉTHEUIL. — Mais non, je ne la trompe pas, c'est pour ça que c'est absolument absurde, seulement elle est jalouse de tout... de vous... Tenez, une nuit, elle m'a fait une scène à propos de vous.

JAMINE, *digne*. — Elle a tort, parce que lorsqu'un homme est avec une amie, je n'y pense même pas... il me devient sacré. Ah! oui, je l'ai dit souvent : Claudine est maladroite, elle tire trop sur la corde, elle finira par casser.

VÉTHEUIL. — Oui, il y a des câbles qui cassent tout à coup... il y en a d'autres, au contraire, on prévoit qu'ils vont casser, en termes techniques on dit que le câble avertit. Eh bien, ce qui s'est passé avant-hier est un avertissement. (*Un silence.*) C'est elle qui vous a envoyée?

JAMINE. — Oui, elle m'a défendu de vous le dire, mais elle vous aime, elle vous adore, elle est malade, elle souffre. Voyez-vous, il ne faut pas être méchant.

VÉTHEUIL. — Je ne suis pas méchant.

JAMINE. — Vous n'en retrouverez pas souvent une pareille. Elle est si intelligente et si bonne.

VÉTHEUIL. — Je sais bien.

JAMINE. — Vous deviez dîner avec elle et Ruyseux hier soir, il paraît que vous n'êtes pas venu.

VÉTHEUIL. — J'avais complètement oublié. Oh! ma parole! Vous comprenez, sans ça j'aurais écrit un mot, c'était la moindre des choses.

JAMINE. — Elle a cru que vous aviez fait exprès de ne pas venir, d'autant plus qu'elle a su que vous aviez dîné hier avec Ravier et sa bande.

VÉTHEUIL. — Eh bien, et puis après?

JAMINE. — Il y avait là quelques femmes faciles, elle s'est imaginé que vous en aviez emmené une

VÉTHEUIL. — Ah! grand Dieu, non! De ce côté-là, vous pouvez la rassurer. Pourquoi, d'abord, aurais-je fait ça ?

JAMINE. — Pour vous distraire, pour vous étourdir.

VÉTHEUIL. — Oh! non... l'existence que Claudine me fait mener depuis quelque temps m'a assez étourdi... je ne suis plus moi... je ne me reconnais plus... Ce que je cherche, c'est le repos, le cher repos... à telles enseignes que je pars ce soir



JAMINE. — VOYEZ-VOUS, IL NE FAUT PAS ÊTRE MÉCHANT.

et que je vais m'enterrer en Bretagne, au bord de la mer... tout seul.

JAMINE. — Vous partez?... Mais je ne peux pas lui dire ça...

VÉTHEUIL. — Vous n'avez pas besoin de lui dire... d'abord je ne pars pas pour éternellement, mais pour quelques jours seulement... ça n'est pas une fuite.

JAMINE. — Vous allez partir sans la voir, sans lui dire adieu?

VÉTHEUIL. — Oui, il faut que je ne la revoie pas tout de suite. J'ai besoin de me reprendre, de voir clair en moi-même, il faut que je sois tout seul.

JAMINE. — Vous ne pouvez pas faire ça... vous allez lui faire du mal.

VÉTHEUIL. — Je lui écrirai, elle aura une lettre ce soir, une lettre très tendre, je vous assure, dans laquelle je lui expliquerai tout ça bien mieux que vous ne pourriez le faire ; seulement, vous, ne lui dites rien... Il faut me jurer que vous ne lui direz rien.

JAMINE. — Je vous le jure.

VÉTHEUIL. — Par exemple, je vous demanderai d'être là quand elle recevra cette lettre (je la ferai porter vers sept heures), pour bien lui dire dans quelles dispositions vous m'avez trouvé, et que je l'adore. Seulement, il faut que ça change, ça ne peut pas durer, il faut prendre un parti.

JAMINE. — Certainement, mais qu'est-ce que je vais lui dire tout de suite?... parce qu'elle m'attend.

VÉTHEUIL. — Dites-lui que vous ne m'avez pas trouvé.

JAMINE. — C'est ça, c'est ça ; allons, je vous laisse... écrivez-lui une bonne lettre. Au revoir.

VÉTHEUIL. — Au revoir. Je vous remercie d'être venue ; vous êtes une gentille amie.

JAMINE. — Non, mais je vous aime beaucoup tous les deux. Allons, au revoir, bon voyage, et revenez bien vite

---

SCÈNE V

VETHEUIL, UN DOMESTIQUE.

Vétheuil sonne un domestique.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur m'a sonné?

VÉTHEUIL. — Oui, je pars tout à l'heure, préparez-moi mes affaires.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur sera longtemps?

VÉTHEUIL. — Non... une ou deux semaines au plus... J'emporte seulement une valise, ma valise jaune... vous la mettrez sur le canapé, là, que je n'aie plus qu'à la prendre, avec mon manteau de voyage.

LE DOMESTIQUE. — Tout de suite?

VÉTHEUIL. — Oui, tout de suite.

Pantomime d'un homme qui réfléchit et veut écrire une lettre difficile à écrire. Cependant le domestique a apporté la valise et le manteau qu'il dépose sur le canapé. Puis, tandis que Vétheuil est en train d'écrire, doucement s'ouvre la porte et Claudine entre.

SCÈNE VI

VETHEUIL, CLAUDINE

VÉTHEUIL, *levant la tête au bruit et se levant.* — C'est vous?

CLAUDINE. — Oui, c'est moi (*Elle s'assied. Un silence. Elle tousse.*) Comme il y a de la fumée ici!

VÉTHEUIL. — Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre?

CLAUDINE. — Ce n'est pas la peine... vous ne m'attendiez pas?

VÉTHEUIL. — Non.

CLAUDINE. — Vous voyez que je ne suis pas très fière, et c'est moi qui viens à vous, puisque vous ne venez pas à moi. Seulement Jamine sort de chez moi, ou plutôt, à quoi bon mentir, je l'attendais en bas dans ma voiture. Elle m'a dit que vous partiez... C'est vrai?

VÉTHEUIL. — Oui.

CLAUDINE. — Alors si je n'étais pas venue, vous seriez parti sans me voir, sans me dire adieu. Qu'est-ce que je vous ai fait? On quitte ainsi une femme qui vous fait souffrir, qui vous trompe, qui a sur vous une mauvaise influence, mais vous n'avez pas à vous plaindre de moi.

VÉTHEUIL. — Je n'aurais été absent que quelques jours, et d'ailleurs j'étais en train de vous écrire.

CLAUDINE. — Pourquoi m'écrire? Pour que ce que vous avez à me dire soit plus définitif, plus irréparable... mais vous pouvez me parler et je peux tout entendre. Je ne vous ferai pas de scène, puisqu'il paraît que c'est ma spécialité, et que je vous rends la vie odieuse.

VÉTHEUIL. — On vous a mal répété, comme toujours, ce que j'ai pu dire, et si



VÉTHEUIL EST EN TRAIN D'ÉCRIRE,
DOUCEMENT S'OUVRE LA PORTE.

j'avais pris ce parti de vous écrire au lieu de vous voir, c'est que j'avais peur, non pas de vous, mais de moi.

CLAUDINE. — Vous aviez peur d'être trop faible, d'avoir de la pitié ; mais je n'ai pas besoin de pitié, je vous assure... encore une fois vous pouvez tout me dire.

VÉTHEUIL. — Eh bien, oui, expliquons-nous une bonne fois. Ecoutez, Claudine, je vous aime. (*Geste de Claudine.*) Oh ! n'en doutez pas ; oui, je t'aime et c'est pour ça que la vie que je mène n'est plus possible... Je t'aime à un tel point que je ne veux plus te partager même en affection, il faut que tu sois tout entière à moi comme je suis tout entier à toi.

CLAUDINE. — Est-ce que je ne suis pas tout entière à toi ?

VÉTHEUIL. — Non, il y a entre nous des choses... tu sais bien... ça m'ennuie, par exemple, d'attendre pour monter chez toi, la nuit, que ton... qu'un autre... enfin qu'il soit parti.

CLAUDINE. — Est-ce là tout ce que tu as à me reprocher ? Tu n'as pas attendu souvent en tout cas, et puis c'est un ami, et puis, tu le savais quand tu m'as prise, je ne t'ai pas menti.

VÉTHEUIL. — Sans doute, mais c'est toujours la même chose : dans les commencements, parbleu, je ne le connaissais pas... mais maintenant qu'il me tend la main tous les jours, que j'ai appris à l'apprécier, à l'estimer, maintenant qu'il a confiance en moi, ça me gêne de mentir et de le tromper.

CLAUDINE. — Alors qu'est-ce que je dirai, moi ? Il ne faut pas être plus royaliste que le roi, pourtant.

VÉTHEUIL. — C'est possible, mais il ne faut plus qu'il y ait ces mensonges dans notre amour... Il faut qu'il n'y ait plus rien entre nous, il faut que tu choisisses entre lui et moi.

CLAUDINE. — Mais comment ?

VÉTHEUIL. — C'est justement ce que je voulais te proposer. Viens avec moi tout à fait.

CLAUDINE. — Où ça ?

VÉTHEUIL. — N'importe où... où tu voudras... chez moi... autre part... peu importe.

CLAUDINE. — Tu me demandes de quitter Ruyseux ?

VÉTHEUIL. — Oui.

CLAUDINE. — Non... je n'ai pas le droit de faire ça. Tu me demandes d'abandonner un homme qui n'a jamais été que très bon pour moi, auquel je n'ai rien à reprocher... Tu me demandes de lui faire un chagrin peut-être mortel... c'est une vilaine action que je ne peux pas commettre... non, je ne peux pas.

VÉTHEUIL. — Alors, tu ne m'aimes pas ?

CLAUDINE — Ne dis donc pas de bêtises... je t'aime et je te défends d'en douter ; d'ailleurs, tu ne le sais que trop. Ecoute : si pour une chose grave, une chose d'honneur, il fallait que tu te battes demain, tu te battrais malgré mes supplications, malgré mes larmes et que je puisse en mourir. Eh bien, nous autres femmes, c'est la même chose... il y a des circonstances où nous ne devons pas reculer, ni même hésiter... nous ne nous battons pas, mais nous nous sacrifions. C'est pourquoi je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Mais songe donc, cet homme qui m'aime, qui adore sa fille... nous vois-tu l'abandonner toutes les deux... Qu'est-ce qu'il ferait le malheureux ? Ah non, c'est une lâcheté... Tu ne peux pas me conseiller une lâcheté.

VÉTHEUIL. — Comme tu l'aimes !... et tu le trompes, pourtant.

CLAUDINE.— Il ne le sait pas... Il ne souffre pas... Est-ce que ce n'est pas l'essentiel ? Et puis, il y a autre chose : il y a ma fille.

VÉTHEUIL. — C'est juste... Cette Denise... Je la...

CLAUDINE, *lui mettant la main sur la bouche.* — Tais-toi, tais-toi. Eh bien oui, il y a ma fille, il faut que je pense à son avenir, et si je m'en allais avec toi, s'il y avait ce scandale dans ma vie, plus tard au moment de la marier, on me rirait au nez et on dirait : Telle mère telle fille, bon chien chasse de race, est-ce que je sais ?

VÉTHEUIL. — Mais on ne peut pas te dire ça à toi : son père n'est pas ton mari.

CLAUDINE. — Oui, mais maintenant il faut autant d'hypocrisie dans le monde où je suis que dans le vrai, le vrai... que dans l'autre, si tu aimes mieux. Et puis il y a des questions matérielles dont il faut bien parler. Si je partais avec toi, est-ce que son père voudrait encore s'occuper d'elle?... C'est un galant homme, c'est entendu, c'est un brave homme, mais la bravhomie a des limites. D'un autre côté je ne veux pas que ma fille ait à se débrouiller toute seule comme je l'ai fait... je sais trop ce qu'il en coûte, par quelles souffrances on passe et quels dangers on court, et malheureusement, à présent plus que jamais, il faut que nos filles aient une dot.

VÉTHEUIL. — Qu'est ce que tu veux que je te réponde? Evidemment ce sont des raisons. Tu dis des choses qui entrent dans mon cœur et qui réveillent ma conscience... Pourtant, si tu m'aimais...

CLAUDINE. — Oui, je sais bien ce que tu vas me dire : la passion excuse tout, mais chez les brutes seulement. Tu me citeras des femmes qui ont tout quitté pour leur amant... Parbleu, on les connaît celles-là, mais on ne connaît pas les autres, celles dont le cœur a été brisé, meurtri pour suivre leur devoir et qui n'ont rien dit.

VÉTHEUIL. — A ce compte-là, ton premier devoir était de ne pas être ma maîtresse.

CLAUDINE. — ... Le devoir, c'est de ne pas faire du mal à ceux qui ont été bons pour nous.

VÉTHEUIL. — Mais moi, j'ai fait abnégation de tout pour toi!... Du jour où je t'ai connue, j'ai aliéné ma liberté... je suis venu demeurer près de toi, à deux minutes de ta maison, pour être à ta disposition. J'ai pris tes heures, j'ai réglé ma vie d'après la tienne, je n'ai plus revu mes amis, j'ai bousculé mes habitudes, je n'ai plus pensé à moi-même!

CLAUDINE. — Mais je le reconnais... seulement c'est toi que tu sacrifiais et non les autres. Comme c'est malin! Parbleu, si j'étais seule, est-ce que tu crois que je tiens au luxe, à l'argent, et tu sais ben que je te suivrais où tu voudrais et que je vivrais avec deux cents francs par mois au fond d'une province, pourvu que ce fût avec toi, car je t'ai dans mon cœur et dans ma chair, et je t'aime.

VÉTHEUIL. — C'est vrai.

CLAUDINE. — Oh! oui... mais encore une fois pas jusqu'à la lâcheté. Ce que tu me demandes est impossible, et si l'existence que tu mènes est odieuse, si je ne te rends pas heureux, tu as raison, il vaut mieux partir tout de suite, m'oublier, et quand tu reviendras, nous serons des amis... si je suis encore là.

VÉTHEUIL. — Non, Claudine, vois-tu, je ne pourrai pas t'oublier, et quant à être des amis, ce n'est pas raisonnable ce que tu dis là. Oui, tout à l'heure, je voulais partir. J'étais très fort avant de t'avoir vue, mais dès que tu es entrée ici, j'ai compris que je ne partirais pas. J'étais vaincu d'avance et tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi... j'ai besoin de ta voix, de ton odeur, de tes caresses...



CLAUDINE. — TU NE PEUX PAS ME CONSEILLER UNE LACHETÉ.

j'ai besoin d'avoir la tête sur ton épaule et de t'embrasser et de t'adorer et de te le dire. Oui, il faut que tout le reste nous soit bien égal. Eh bien, c'est vrai, puisque nous avons vécu ainsi jusqu'à présent, nous pouvons bien continuer sans faire de mal à personne... il s'agit de s'arranger... puisque nous savons où est le danger, nous l'éviterons. Mon Dieu, tu seras moins autoritaire, moins jalouse, et moi je serai plus patient, plus indulgent. Tu ne seras plus méchante comme avant-hier.

CLAUDINE. — C'est toi qui as été cruel... dire que tu as pu rester un jour sans me voir!

VÉTHEUIL. — Il fallait une explication... nous l'avons eue ; elle n'a servi à rien, oublions-la... on s'aime?

CLAUDINE. — Mais oui.

VÉTHEUIL. — Vois-tu, c'est l'essentiel.

CLAUDINE. — Est-ce que tu es si à plaindre que ça?

VÉTHEUIL. — Que ça, non.

CLAUDINE. — Est-ce que nous n'avons pas eu des heures charmantes, des souvenirs inoubliables?

VÉTHEUIL. — Mais si.

CLAUDINE. — Alors, embrasse-moi.

VÉTHEUIL. — Ah! Claudine! je te retrouve, laisse-moi te regarder.

CLAUDINE. — Non, non... il fait trop clair ici... j'ai tant pleuré, je ne dois pas être jolie... (*Elle va à la fenêtre, ferme les rideaux qu'elle attache avec son épingle à chapeau. Elle revient s'asseoir.*) Comme ça, c'est plus mystérieux et tu ne vois pas que j'ai les yeux rouges. Viens là, mon amour, tout près de moi, comme dans les premiers temps que nous nous aimions. Tu te rappelles, tu te mettais à mes pieds, ta grosse tête sur mes genoux, on regardait tomber la nuit, et on avait des âmes de crépuscule et de silence.

VÉTHEUIL. — Je t'adore, Claudine, je t'adore.

CLAUDINE. — Attends, qu'est-ce qu'il y a donc là-dessous qui me gêne?

VÉTHEUIL. — Ah oui, je sais, je vais l'ôter.

CLAUDINE. — Qu'est-ce que c'est?

VÉTHEUIL. — C'est ma valise!

Il enlève sa valise que le domestique avait mise sur le canapé et revient près de Claudine. Ils s'enlacent.

Et c'est ainsi que finit le troisième acte.





Au bord du lac Majeur.

ACTE QUATRIÈME

A Pallanza, au bord du lac Majeur, un jardin avec des massifs de magnolias. Une terrasse d'où l'on voit le lac et les montagnes dans une atmosphère très bleue, sous un ciel de lune et d'étoiles. — Au lever du rideau, Claudine et Vétheuil sont assis. Claudine est en déshabillé. Vétheuil en costume de voyage.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, VETHEUIL.

CLAUDINE. — A quelle heure as-tu dit qu'on vienne te chercher?

VÉTHEUIL. — A dix heures.

CLAUDINE. — Si tôt!

VÉTHEUIL. — Oui, il faut que je sois à la gare de Locarno pour le train de onze heures.

CLAUDINE. — Tes bagages?

VÉTHEUIL. — Le cocher doit passer à l'hôtel avant de venir.

CLAUDINE. — La voiture viendra te prendre en haut, à la maison?

VÉTHEUIL. — Non, j'ai dit au cocher de venir ici, en bas du jardin.

CLAUDINE. — Ah! mon Dieu!

Un silence. Puis on entend la voix d'un pêcheur sur le lac, il chante : *Vorrei morire!*

VÉTHEUIL. — Ecoute, c'est notre pêcheur. (*Essayant de sourire.*) Il sait que tu es là, il s'applique, il chante pour toi.

CLAUDINE. — Ah! oui, c'est pour moi qu'il chante... moi aussi, je voudrais mourir, tandis que la nuit est belle. Ah! vois-tu, quand je pense que demain, demain tu ne seras plus là, il me semble que je vais devenir folle. Ah! c'est affreux! Et puis, pourquoi t'en vas-tu si loin que je ne pourrai même pas t'écrire? Pourquoi t'es-tu fait engager dans cette mission pour explorer des pays dont on ne revient jamais?

VÉTHEUIL. — Non, mais dont on ne revient pas tout de suite et c'est ce que

j'ai voulu, et c'est ce que tu as voulu toi aussi, car nous en sommes convenus ensemble, il fallait que je parte, il le fallait. Est-ce vrai?

CLAUDINE. — Oui, c'est vrai, mais quand nous sommes convenus de ton départ, j'avais du courage, mais tu pars ce soir et je n'en ai plus.

VÉTHEUIL. — O ma chérie, mais moi, il faut que j'en aie. Et tu ne sais jusqu'à quel point il faut que j'en aie pour faire ce que je fais.

CLAUDINE. — Tu ne peux pas rester encore ce soir, rien que ce soir? Ah! si, je t'en prie...

VÉTHEUIL. — Hélas! ma chérie, tu sais bien que je suis resté près de toi aussi longtemps que je l'ai pu. En partant tout à l'heure, c'est tout à fait le dernier train que je prends, j'arriverai à Marseille juste pour rejoindre la mission, pour m'embarquer sur le bateau qui quittera Marseille après-demain matin ; ainsi, tu vois...

CLAUDINE. — Oh! non! je ne pourrai pas, c'est au-dessus de mes forces, reste, il faut que tu restes tout à fait.

VÉTHEUIL. — Voyons, Claudine, je t'en prie, ne dis pas cela, ne me brise pas le cœur davantage. Mais en supposant que je reste, est-ce que nous pourrions reprendre la vie de Paris, avec les mêmes obstacles entre nous deux et les mêmes scènes qui nous aigrissent et qui nous lassent, car demain, elles recommenceront ces scènes-là, et nous le savons bien, elles sont la conséquence des conditions dans lesquelles nous nous sommes rencontrés. Ah! parbleu! combien de fois avons-nous essayé d'être heureux malgré tout ; nous ne l'avons jamais pu... et nous ne le pourrions pas davantage, et nous finirions par nous détester, par nous trahir même.

CLAUDINE. — Oh! non, oh! non!

VÉTHEUIL. — Est-ce que cette vie-là est possible? Ah! non, c'est l'enfer, et puis ça serait vilain, après les quelques semaines que nous avons passées ici, seuls, si complètement seuls ; nous avons été trop heureux et nous ne pouvons plus concevoir autre chose ; nous avons eu un mois de bonheur que rien n'est venu troubler...

CLAUDINE. — Si ce n'est la pensée qu'il faudrait se séparer...

VÉTHEUIL. — Oui, mais cette pensée-là empêchait notre bonheur d'être insolent, d'être éclatant, et le teintait de mélancolie... C'était comme la brume qui, ce soir, enveloppe les montagnes, rend leurs contours moins durs, et fait de ces masses énormes des choses attendrissantes.

CLAUDINE. — Ah! comme tu analyses tes sensations, et comme tu es compliqué même dans le moment que tu es le plus sincère et le plus ému! Est-ce drôle d'être comme ça!

VÉTHEUIL. — Oui, c'est parce que je suis comme ça que je t'ai comprise le jour où tu m'as dit que tu ne pouvais pas abandonner ton ami, ni compromettre l'avenir de ta fille. Sans ça, j'aurais dit : Je veux! comme tant d'autres, et nous aurions semé des désastres autour de nous. En tout cas, nous avons été pendant un mois complètement l'un à l'autre, sans personne entre nous, seuls, au bord de ce lac où se cachent tant d'amours pareilles aux nôtres. Nous avons pu même, parfois, avoir l'illusion que nous étions libres, nous avons été des Amants, c'est ce que nous voulions : avoir un mois de bonheur absolu, nous l'avons eu, et maintenant, il faut payer.

CLAUDINE. — Alors, c'est fini... c'est fini?...

VÉTHEUIL. — Ecoute, Claudine, viens là, laisse-moi te parler, laisse-moi te dire...

CLAUDINE. — Quoi? Qu'est-ce que tu as à me dire? Encore des choses raison nables ; tu ne sens donc rien, toi?

VÉTHEUIL. — Oh! Claudine, c'est mal, ce que tu dis là... Si tu avais... mais je suis meurtri, moi aussi, j'ai le cœur en lambeaux, je monte un calvaire effroyable, seulement, il le faut! il le faut! il le faut!

CLAUDINE. — Je ne te reverrai jamais!...

VÉTHEUIL. — Mais si... je reviendrai, plus tard, et nous serons guéris.

CLAUDINE. — Tu crois?

VÉTHEUIL, *avec force*. — Oui, nous serons guéris ; nous ne nous quittons pas parce que je t'ai trompée ou que tu m'as

trompé, ou que nous sommes las l'un de l'autre, il n'y a pas entre nous les mensonges habituels ni les habituelles infamies qui enveniment les blessures d'amour et font les plaies inguérissables; nous nous quittons parce qu'il y a entre nous ta fille et ton ami, et que nous ne pouvons plus être heureux avec des obstacles si tendres ; et puis, nous nous disons adieu, c'est vrai, mais c'est dans un paysage merveilleux!

CLAUDINE. — C'est comme si tu disais à une femme qui va se noyer, qu'elle se noie dans une jolie rivière!

VÉTHEUIL. — Tu ne me comprends pas... dans un paysage apaisant, si tu aimes mieux... Plus tard, pas demain bien sûr, mais plus tard, quand tu penseras à cette terrasse de Pallanza, tu reverras en même temps le lac, les montagnes, toutes ces choses qui nous entourent et qui sont si douces, et quand tu songeras à notre séparation, ta douleur, malgré toi, participera du calme qui y préside.

CLAUDINE. —Jamais!... Il ne faut pas y compter!... Tu es gentil de me dire ça, mais moi, je sais bien que je vais souffrir longtemps et cruellement, toujours! D'abord, ce pays, je le déteste, je l'ai en horreur, je vais le fuir. Demain matin, je pars, moi aussi. Ah! si je pouvais m'en aller toute seule, autre part, n'importe où, mais je ne pourrai même pas souffrir à l'aise... on m'attend, on sera revenu, j'ai eu un mois de congé, c'est déjà bien joli.

VÉTHEUIL. — Voyons, Claudine, voyons!...

CLAUDINE. — Non, c'est vrai, je suis trop malheureuse. Parbleu, toi, tu vas voyager, tu vas voir des pays nouveaux, ça t'intéressera, tu vas vivre une tout autre vie, et tu m'oublieras!

VÉTHEUIL. — Non, je ne t'oublierai pas.

CLAUDINE. — Ecoute, je voudrais te demander une chose, tu ne vas pas te moquer de moi?...

VÉTHEUIL. — Pourquoi veux-tu que je me moque de toi?

CLAUDINE. — Tu vas trouver cela absurde...

VÉTHEUIL. — Mais rien n'est absurde...



CLAUDINE. — Tu crois?

CLAUDINE. — Eh bien, écoute : c'est très sérieux. Je voudrais que tous les soirs, à la même heure, nous regardions la même étoile, puisque je ne pourrai même pas t'écrire ; alors, tous les soirs, à dix heures, si tu veux, nous regarderons... je ne sais pas, moi... attends... la Grande Ourse... oui, c'est ça, la Grande Ourse, c'est la seule que je puisse reconnaître ; les autres, je m'y embrouille.

VÉTHEUIL. — C'est entendu, je te le promets.

CLAUDINE. — Et alors, quand tu seras là-bas, dans des pays impossibles, je penserai que tu es là à regarder le même coin du ciel en même temps que moi... ce n'est pas grand'chose, mais c'est toujours ça!

VÉTHEUIL. — Oui, mais quand je serai là-bas, dans des pays impossibles, comme tu dis, il fera jour pour moi quand il fera nuit pour toi, et puis nous ne verrons pas les mêmes étoiles.

CLAUDINE. — Pourquoi?

VÉTHEUIL. — Parce que de tous les points de la terre on ne voit pas la même partie du ciel ; la terre, n'est-ce pas... Enfin, ce serait trop long à t'expliquer...

CLAUDINE. — Tu es sûr? Alors, ça n'est pas juste, s'il ne nous reste même

pas ça. Ah! mon Dieu, comme je vais être seule! Tu aumais mieux fait de ne rien me dire.

VÉTHEUIL. — C'est vrai, j'aurais dû te laisser croire...

CLAUDINE. — Ecoute donc!...

On entend un bruit de grelots.

VÉTHEUIL. — Oui, c'est la voiture qui vient me chercher.

CLAUDINE. — Déjà! Ah! mon Dieu!

LE COCHER, *patois italien.* — Excellence, il est dix heures. J'ai pris les bagages de Son Excellence à l'hôtel ; la voiture est en bas.

CLAUDINE. — Ah! qu'il attende encore cinq minutes!

VÉTHEUIL. — Oui, oui, c'est bien... dans cinq minutes, je viens.

Le cocher s'en va, Vétheuil et Claudine restent silencieux quelques instants.

VÉTHEUIL. — Allons, il le faut!



LE COCHER. — EXCELLENCE, IL EST DIX HEURES UN QUART.

CLAUDINE. — Non, écoute, je n'ai pas la force, je ne peux pas, ne t'en va pas, je t'en supplie, je ferai ce que tu voudras, je le quitterai s'il le faut. Si je le quittais, est-ce que tu resterais?

VÉTHEUIL. — Ah oui, je resterais, mais le feras-tu?

CLAUDINE. — Oui, si tu veux.

VÉTHEUIL. — Ecoute, tu le feras? Tu en es bien sûre? Tu sais à quoi tu t'engages? C'est le père de ta fille, et tu sais que c'est sa vie que tu brises, qu'il n'a de foi qu'en toi? Il faut que je te dise toutes ces choses parce qu'après, ce serait irrémédiable, tu ne pourrais plus te reprendre, je te le défends.

CLAUDINE. — Si j'allais le trouver, si je lui avouais tout, il est si bon... il comprendrait peut-être. Veux-tu que je lui dise que nous nous aimons et qu'il ne faut pas nous séparer?...

VÉTHEUIL. — Ah! tu vois bien!... tu ne peux pas... Aller le trouver... c'est fou ce que tu dis là. Il n'y a pas d'homme qui comprenne ces choses-là. Non, tu vois bien qu'il faut que je parte.

LE COCHER. — Excellence, il est dix heures un quart. Nous avons juste le temps d'arriver à Locarno pour le train de onze heures, il y a de grandes montées.

VÉTHEUIL, *au cocher.* — C'est bien, je viens tout de suite.

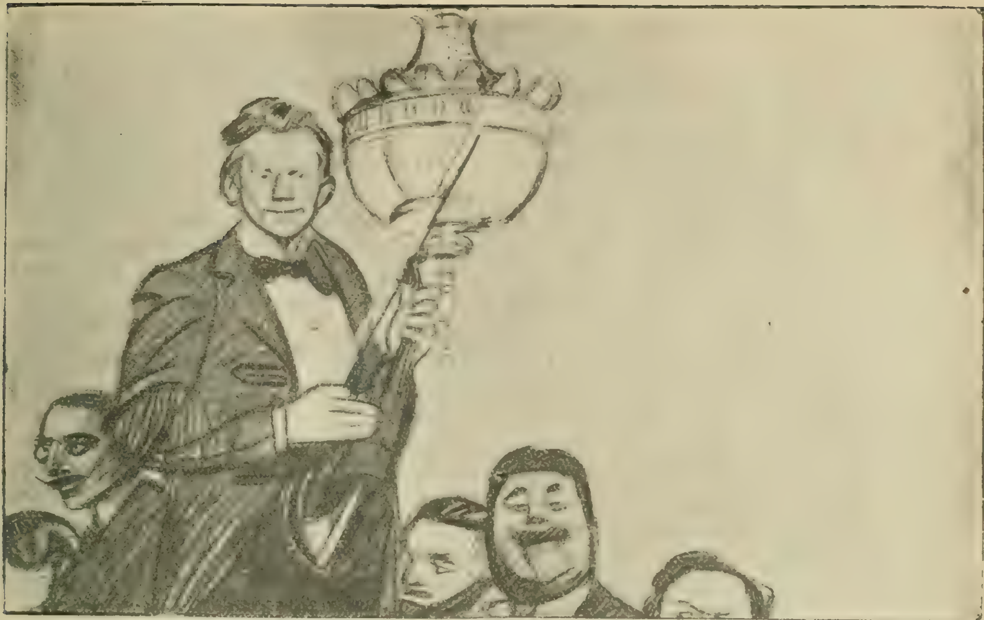
CLAUDINE. — Qu'est-ce qu'il dit?

VÉTHEUIL. — Qu'il est dix heures un quart et que nous avons juste le temps pour être à Locarno à onze heures.

CLAUDINE. — Eh bien, adieu! (*Très long baiser.*) Laisse-moi te regarder, Georges, Georges, il me semble que tu meurs. Va-t'en! va-t'en. Ne me dis plus rien!

Elle tombe sur un banc, la tête dans ses mains, et sanglote. On entend les grelots du cheval qui tintent. Le bruit s'éloigne.

Et c'est ainsi que finit le quatrième acte.



Les tziganes.

ACTE CINQUIÈME

Chez Henriette Jamine. Le hall de l'ancien hôtel Rozay, place des États-Unis, où Jamine, ce soir-là, pend la crémaillère. Fleurs, lumières, tziganes, souper par petites tables. A chaque table, trois ou quatre soupeurs. Au lever du rideau, tous les convives écoutent silencieusement Boldi, le chef des tziganes, qui verse un air dans l'oreille de Jamine.

SCÈNE PREMIÈRE

Claudine ROZAY, JAMINE, Mme GREGEOIS, Mme SORBIER, VETHEUIL, RUYSEUX, de SAMBRE, RAVIER, SCHLINDER, PRUNIER, etc.

Mme sorbier, *quand Boldi a fini.* — Dites donc, Schlinder, faites-moi le plaisir d'appeler Boldi, pour qu'il me joue cet air que j'aime tant, que nous avons entendu à Vienne cet automne, vous savez bien ?

schlinder. — Mais certainement, chère amie. (*Appelant.*) Boldi ! Voulez-vous venir près de madame et lui jouer le lied d'amour...

Boldi s'approche de la table où est Schlinder et verse dans l'oreille de Mme Sorbier l'air demandé, et quand il a fini :

prunier. — Ça a jeté un froid, cet air-là, vous ne trouvez pas ?

jamine. — Non, je le trouve très joli, moi.

prunier. — Allons donc ! il est triste, je n'aime pas la musique triste.

jamine. — Parbleu, vous voudriez toujours qu'on vous joue : *Allume! allume!*

prunier. — Certainement, au moins c'est dansant.

ravier. — C'est chahutant, même.

jamine. — Eh bien, moi, j'adore la musique mélancolique au contraire, celle qui fait rêver. Il y a certains airs que je voudrais que l'on me joue... pendant que l'on me dirait des choses très douces.

PRUNIER. — Pourquoi dis-tu ça en regardant Ravier?

RAVIER. — Allons, Prunier, voyons, ne vous fâchez pas, ne gâtez pas une si belle soirée.

PRUNIER. — Vous me mettez en colère avec toutes vos bêtises... comme si la musique avait une influence sur ces choses-là.

JAMINE. — Je suis sûre que Ravier me comprend.

RAVIER. — Ah! comme vous avez raison, madame, et quelle confidente, quelle entremetteuse que la musique! Il paraît que Massenet vient d'écrire une mélodie sur des vers de Verlaine ; elle est si troublante qu'elle a été interdite par la censure, on n'a laissé que les paroles.

PRUNIER. — Qu'est-ce que vous racontez là?

RAVIER. — La vérité.

Mme GRÉGEOIS, *à une autre table.* — Qu'est-ce qu'on attend?

DE SAMBRÉ. — On attend quelque chose de grand.

Mme GRÉGEOIS. — On dirait qu'il y a un moment de malaise et de gêne indescriptible.

DE SAMBRÉ. — Aux conversations étincelantes, aux joyeux éclats de rire a succédé le silence le plus pénible.

Mme SORBIER. — Qui portera le toast à la bonne maîtresse de la maison?

SCHLINDER. — Selon la coutume française, dans les familles à leur aise...

Mme SORBIER. — Mais Ravier est désigné pour cette besogne.

SCHLINDER. — Et qu'il ne nous dise pas qu'il n'a rien préparé ; toute la soirée, il était absorbé comme un homme qui a répété par cœur ce qu'il va improviser.

Mme SORBIER. — Tenez, qu'est-ce que je vous disais, le voilà qui se lève.

RAVIER, *debout sur sa chaise.* — Mesdames... messieurs. C'est sans la moindre émotion que je prends la parole...

DE SAMBRÉ. — Vous dites ça...

RAVIER. — Non, je vous assure que je ne suis pas le moins du monde ému.

SCHLINDER. — Il ment.

RAVIER. — Qu'est-ce que je risque? Je suis tellement sûr que, quoi que je dise, vous allez pousser des hurlements comme un tas d'invités que vous êtes ; alors, je serais bien bête de me fouler la matière grise pour trouver des formules nouvelles. Je vous propose donc de boire tout simplement à la santé de nos hôtes, et d'abord de Mme Henriette Jamine, notre ravissante amphitryonne, dont la beauté n'est plus à louer, et de boire aussi à la santé du patron, Ernest Prunier (*d'un ton méprisant*) qui est bien le plus grand marchand de ciments que je connaisse.

TOUS. — Bravo! bravo!

RAVIER. — Messieurs, l'exemple que nous offre ce couple n'est-il pas admirable? Et devant des existences si bien remplies, devant ce labeur incessant, devant une telle compréhension de la vie (*se tournant vers Jamine*), permettez-moi de boire, madame, au commerce (*se tournant vers Prunier*), monsieur, à l'industrie!

TOUS. — Bravo! bravo!

Brouhaha. Pendant qu'on enlève les petites tables, tous ces gens se réunissent par groupes. Dans un coin, Claudine Rozay et Ruyseux.

RUYSEUX. — Eh bien, chère amie, qu'est-ce que vous dites de tout ça?

CLAUDINE. — Il y a si longtemps que je n'ai entendu tant de bruit que je suis un peu abrutie. Tous ces gens-là, pour moi, ont l'air de fous, et leur gaieté ne m'amuse pas du tout ; d'ailleurs, il faut tout dire, ils n'ont pas dû me trouver bien drôle non plus.

RUYSEUX. — Allons donc! vous savez bien que vous êtes toujours la plus jolie.

CLAUDINE. — Oh! oh!

RUYSEUX. — Et la plus aimée.

CLAUDINE. — Ça, je le crois.

RUYSEUX. — Que voulez-vous? nous ne sommes plus mondains, nous ne sommes plus bien Parisiens.

CLAUDINE. — Dieu vous entende!

Dans un autre coin, Ravier, Jamine, Grégeois, etc., etc.

JAMINE, *à Ravier.* — C'était charmant, vous savez, votre petit discours.

PRUNIER. — Charmant! J'en ai été très touché!

RAVIER. — Je n'ai dit que la vérité.

Mme SORBIER. — Absolument! Le sou-



De Sambré. — On attend
quelque chose de grand.

per a été très gai... on s'est beaucoup amusé. D'ailleurs, vous avez arrangé cet hôtel avec un goût... C'est une très jolie crémaillère!...

JAMINE. — Et vous savez, ça ne fait que commencer, j'ai l'intention de donner quelques fêtes cet hiver.

Mme GRÉGEOIS. — Ce sera plus gai qu'avec l'ancienne propriétaire.

JAMINE. — Oui, oui, je n'ai pas l'intention de vivre à l'écart comme Claudine Rozay; je donnerai des redoutes, des dîners à têtes...

RAVIER. — C'est ça, des dîners à têtes, avec des robes à queue.

JAMINE. — Que vous êtes bête, Ravier! Enfin, ça va être tout à fait la grande vie, n'est-ce pas, Ernest?

PRUNIER. — Oui, il faudra faire venir les petites Anglaises, vous savez, les sisters Lewelyn.

JAMINE. — Mais non, on ne fera pas venir les petites Lewelyn; quand elles sont là, il n'y a pas moyen d'avoir les messieurs, et puis, c'est très mauvais pour vous de voir les petites Lewelyn; vous savez bien que ça vous congestionne. Non, non, on jouera ici la comédie, je ferai venir des artistes de la Comédie-Française. (*On rit.*) C'est bête ce que j'ai dit.

DE SAMBRÉ. — Non, c'est très gentil.

RAVIER. — Vous ne savez pas ce qu'il faut faire jouer ici? C'est une jolie petite revue.

JAMINE. — Qui la fera?

RAVIER. — Moi!

JAMINE. — Qui la jouera?

TOUS. — Nous!

RAVIER. — Vous accepteriez des rôles?

Mme GRÉGEOIS. — Accepter? Mais nous intriguerons pour en avoir.

JAMINE. — Et puis, j'ai des amis au théâtre : Raymonde Percy qui jouait dans *le Sept de Pique*.

Mme SORBIER. — Ah! oui, qu'est-ce qu'elle a donc fait dans *le Sept de Pique?*

JAMINE. — Mais elle a fait tomber la pièce.

DE SAMBRÉ. — Il n'y a plus à hésiter.

Mme SORBIER. — Qu'est-ce que je ferai, moi?

RAVIER. — L'Exposition de 1900, et vous, madame Grégeois, vous ferez la Commère.

JAMINE. — Eh bien, maintenant que tout est débarrassé, on peut danser.

Les tziganes jouent, des couples s'enlacent et tourbillonnent.

RAVIER, *à Jamine.* — Vous savez que je vous adore!

JAMINE. — Chut! chut! Vous me direz cela demain! Venez à cinq heures.

RAVIER. — Ici?

JAMINE. — Oui, ici.

RAVIER. — Crémaillère?

JAMINE. — Crémaillère!

RAVIER. — La route est belle?

JAMINE. — Elle n'est pas vilaine.

SCÈNE II

LES MÊMES, GAUDERIC.

GAUDERIC. — Je vous demande pardon, chère madame, de vous déranger, mais je vais m'en aller et, avant de partir, j'aurais bien voulu avoir quelques détails pour mon article, si vous voulez que je parle de votre soirée.

JAMINE. — Mais, certainement, monsieur; mais je ne sais pas ce qu'il faut vous dire. Voici M. Ravier qui vous donnera tous les renseignements nécessaires, bien mieux que moi-même, il a tellement l'habitude! N'est-ce pas, Ravier?

RAVIER. — Mais parfaitement.

JAMINE. — Alors, laissez-moi vous présenter. M. Ravier, M. Gauderic.

RAVIER. — Enchanté, monsieur.

GAUDERIC. — Mon nom ne vous dit sans doute rien, mais c'est moi qui signe dans le *Ruy Blas* « Will of the Wisp! »

RAVIER. — En effet, je connais « Will of the Wisp ».

JAMINE. — C'est un nom anglais, n'est-ce pas? Qu'est-ce que ça veut dire?

GAUDERIC, *avec grâce.* — Ça veut dire : Feu follet!

JAMINE, *le regardant et riant, à cause que Gauderic est laid et commun.* — Hi! hi! hi! Feu follet!

Elle s'en va, un gentleman la cueille au passage et l'entraîne dans le tourbillon.

RAVIER. — Monsieur, je suis à votre disposition.

GAUDERIC. — Mon Dieu, monsieur, vous savez comment on procède ordinairement : ce sont les maîtres de la maison qui envoient eux-mêmes une petite note sur leur soirée... On l'insère gratuitement ou non, mais, en tout cas, c'est toujours banal, sans originalité, sans couleur, ce n'est jamais que de la littérature de gens du monde. Au *Ruy Blas*, nous procédons autrement : j'aime à me rendre compte par moi-même, à vivre quelques instants dans le milieu dont je dois écrire, pour en saisir la nuance exacte ; je cherche par conséquent les indications un peu intimes et je ne recule pas devant la grosse indiscrétion. Ici, vous êtes de la maison, que faut-il dire?

RAVIER. — Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple. Vous n'avez qu'à dire qu'on pendait la crémaillère chez Henriette Jamine, dans le ravissant petit hôtel que vient de lui offrir M. Ernest Prunier.

GAUDERIC. — Ah! c'est Prunier qui a payé l'hôtel... Prunier, le marchand de ciments?

RAVIER. — Lui-même, les petits cadeaux cimentent l'amitié... Tenez, voilà un mot pour votre article.

GAUDERIC. — Est-ce que cet hôtel n'appartenait pas à Claudine Rozay avant d'être acheté par Mme Jamine?

RAVIER. — En effet.

GAUDERIC. — Et pourquoi Claudine Rozay a-t-elle vendu? Situation embarrassée? Revers de fortune?

RAVIER. — Oh! pas du tout! Elle a vendu, parce qu'elle en avait assez... parce qu'elle veut vivre à la campagne.

GAUDERIC. — Et y a-t-il des notabilités ici? Pourriez-vous me citer quelques noms?

RAVIER. — Dans quel ordre?

GAUDERIC. — Dans l'ordre que vous voudrez, ça m'est égal.

RAVIER. — Non, mais vous dites des notabilités... Alors, je vous demande dans quel ordre, dans quelle partie, si vous aimez mieux.

GAUDERIC. — Politique, finances, art.

RAVIER. — Il y a Schlinder!... (*Gauderic écrit sur ses manchettes.*) Ah! il vous



GAUDERIC. — ÇA VEUT DIRE : FEU FOLLET!

faut des manchettes pour écrire, comme à M. de Buffon.

GAUDERIC. — Oui, mais moi, ce sont des manchettes documentaires.

RAVIER. — Il y a Schlinder, l'ex-préfet de police, qui a été révoqué il y a deux ans ; il y a le comte de Ruyseux, le président des comités royalistes ; il y a Vétheuil qui revient d'Indo-Chine, où il était parti avec la mission Renaud... et puis d'autres seigneurs sans importance.

GAUDERIC. — Et les femmes? Pourriez-vous me donner quelques noms?

RAVIER. — Oh ! les femmes qui sont là ont horreur de la publicité... Elles ne tiennent pas du tout à ce que leur nom soit imprimé dans les feuilles.

GAUDERIC. — Pourtant. ce sont...

RAVIER. — Des femmes entretenues... mais une catégorie spéciale de femmes entretenues... elles sont dans une certaine situation, elles ont des enfants qu'elles prétendent élever aussi bien que dans les plus correctes familles. Elles mettent leur coquetterie à ce qu'on ne parle pas d'elles, c'est ce qui les différencie des cocottes.

GAUDERIC. — Et des duchesses. Je vous demandais ça, parce qu'on aime toujours ces petites réclames.

RAVIER. — Et c'est absurde ! A quoi ça sert-il ? Ça ne trompe personne... entre nous, nous savons bien à quoi nous en tenir quand nous lisons que la belle Mme Fromage a chanté comme un ange l'air des Bijoux de *Faust*, ou que M. le Pinson a fait jouer avec le plus grand succès un acte de sa façon.

GAUDERIC. — Je sais bien, mais c'est de leur snobisme que nous vivons !

RAVIER. — Il faut en rire.

GAUDERIC. — Il me reste à vous remercier, cher monsieur, de votre amabilité.

RAVIER. — Mais du tout, trop heureux. Dites-moi, vous ne m'oublierez pas dans votre petit compte rendu de la soirée... Je vais vous donner ma carte... C'est moi qui ai fait la revue que l'on a jouée dernièrement au cercle...

Ils sortent.

SCÈNE III

VETHEUIL, CLAUDINE.

CLAUDINE. — Tenez, ici, nous serons très bien pour causer... Alors, vous êtes de retour à Paris...

VÉTHEUIL. — Depuis la semaine dernière seulement.

CLAUDINE. — C'est vrai, vous avez été absent depuis dix-huit mois !... Et vous avez voyagé tout ce temps-là ?

VÉTHEUIL. — Oui, j'ai voyagé, j'ai exploré des pays terribles et merveilleux... J'ai eu chaud, j'ai eu froid, j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai fait douze cents lieues dans les déserts !

CLAUDINE. — Douze cents lieues !... Asseyez-vous donc... Et par quel hasard êtes-vous ici ?

VÉTHEUIL. — Mais ce n'est pas par un hasard. Oui, figurez-vous que, de retour à Paris, ma première pensée a été d'aller vous voir, mais je n'ai pas osé.

CLAUDINE. — Pourquoi ? Vous auriez pu... maintenant...

VÉTHEUIL. — Eh bien, oui, mais je n'ai pas osé. Je suis allé voir Jamine, j'ai appris qu'elle demeurait maintenant ici, qu'elle avait acheté votre hôtel. Vous pensez si ça m'a donné un coup. J'ai cru qu'il était arrivé un malheur. J'ai couru chez Jamine qui m'a bredouillé un tas de choses auxquelles je n'ai d'ailleurs rien compris, si ce n'est qu'elle pendait la crémaillère aujourd'hui, qu'il y avait une grande fête chez elle à laquelle vous étiez naturellement invitée, et que ce serait un excellent terrain pour vous rencontrer.

CLAUDINE. — Tiens ! tiens ! Elle ne m'avait rien dit de tout cela.

VÉTHEUIL. — Elle craignait peut-être que si vous étiez avertie vous ne vinssiez pas.

CLAUDINE. — Pourquoi ça ?

VÉTHEUIL. — Je ne sais pas.

CLAUDINE, *l'examinant*. — Vous avez un peu vieilli... Dites donc, il y a pas mal de cheveux blancs dans tout ça...

VÉTHEUIL. — C'est que j'ai souffert beaucoup et de toutes façons... C'est la suite des fatigues, des privations de toutes sortes... dont la plus douloureuse était de vous !

CLAUDINE. — C'est vrai ?

VÉTHEUIL. — Ah ! oui ! vous étiez bien entrée dans mon cœur... Ç'a été dur d'être séparé de vous...

CLAUDINE. — Alors, vous pensiez à moi ?

VÉTHEUIL. — Profondément ! Mais, vous, vous n'avez pas changé.

CLAUDINE. — Vous êtes trop aimable.

Si, j'ai changé, j'ai quelques cheveux blancs, moi aussi, seulement, je me teins un peu ; j'aime mieux vous le dire, sans ça vous croiriez que je n'ai pas eu de chagrin, et j'en ai eu, pourtant !

VÉTHEUIL. — Oh ! ma chère Claudine !

Un silence.

CLAUDINE. — Vous vous rappelez, il y a trois ans, c'est ici que vous êtes venu, c'est dans ce même coin que nous avons causé pour la première fois, et j'avais si peur de l'aventure... Hein ?... Comme tout ce que j'avais prédit est arrivé, pourtant ! Enfin ! nous l'avons bien voulu.

VÉTHEUIL. — Certainement, nous l'avons bien voulu, mais il y a eu autre chose qui nous a poussés l'un vers l'autre, et nous pourrions dire comme les enfants que l'on gronde : « Ce n'est pas ma faute. » La plupart du temps, ils ont raison, ce n'est pas leur faute s'ils sont nés malfaisants, gourmands, paresseux, et ce n'est pas la nôtre non plus, puisque nous étions nés amants... Amants ! Il y a des forces fatales qui accrochent les êtres l'un à l'autre, et la fatalité est la vieille loi du monde ; seulement, les moralistes ne peuvent pas le dire, parce qu'alors l'humanité s'effarerait.

CLAUDINE. — Oui, c'est comme lorsqu'il y a une épidémie dans une ville, les médecins cachent la vérité. Ah ! oui, nous sommes tous bien faibles, et insuffisamment armés pour la vie.

VÉTHEUIL. — Sans doute, on a beau n'être pas méchant et avoir même très précis et très exact le sentiment du devoir, la nature donne en même temps, à des êtres comme nous, de la sensualité et de la sensibilité, c'est-à-dire de quoi faire toutes les sottises imaginables ! Alors, c'est une lutte perpétuelle.

CLAUDINE. — Oui, mais enfin, nous en sommes sortis vainqueurs... (*Souriant.*) Vainqueurs à la façon des héros qui reviennent mutilés, avec les bras et les jambes en moins.

VÉTHEUIL, *souriant.* — Oui, mais il reste toujours la place où accrocher l'étoile des braves !

CLAUDINE. — Et puis, ça n'est pas vrai ! nous ne sommes pas mutilés, nous avons été aussi malheureux qu'on peut l'être, et maintenant, nous sommes guéris. Ah ! mon pauvre Georges, vous rappelez-vous nos adieux sur la terrasse de Pallanza, le ciel criblé d'étoiles, les montagnes enveloppées de brume, et notre ami le pêcheur qui chantait :

Vorrei morire !

VÉTHEUIL. — Il savait qu'on l'écoutait... Quel cabot !

CLAUDINE. — Et comme il chantait du



CLAUDINE. — DOUZE CENTS LIEUES !...

nez !... Je me le suis chanté bien souvent depuis, cet air délicieusement commun ; c'est vous qui aviez raison, ce soir-là, et tout ce que vous aviez prédit est arrivé... Oui, oui, cette nuit d'adieux était si douce et si belle que la douleur que j'ai ressentie, poignante d'abord, est devenue très calme. Mais ne croyez pas que ça s'est fait tout de suite... Pendant longtemps, j'ai eu des crises de larmes, je pleurais jour et nuit, puis une espèce de maladie noire... J'ai été très malade !

VÉTHEUIL. — Ah ! ma pauvre amie !

Mais alors, qu'est-ce qu'on disait autour de vous?

CLAUDINE. — Je donnais des raisons vagues, absurdes, ou je n'en donnais pas du tout, et on s'en contentait. On était toujours très bon, très affectueux. (*Silence.*) Oui, il ne s'est douté de rien.

VÉTHEUIL. — Ah! tant mieux, tant mieux!

CLAUDINE. — Mais croyez-vous que ma fille a tout compris, elle! Autant qu'elle pouvait comprendre, la pauvre petite. Elle a deviné, en tout cas, que c'était par vous que je souffrais, que c'était vous qui me faisiez pleurer, et, vous savez, le grand portrait que vous m'aviez donné, elle vous a crevé les yeux sur ce portrait-là!...

VÉTHEUIL. — Elle est très avancée pour son âge!

CLAUDINE. — Elle vous aurait crevé les yeux aussi bien à vous.

VÉTHEUIL. — C'est déjà une femme.

CLAUDINE. — Oh! vous, vous n'avez pas à vous plaindre.

VÉTHEUIL. — Ça, c'est vrai, je plaisantais.

CLAUDINE. — Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous voilà revenu à Paris? Vous allez être très fêté, très demandé ; pensez donc, un explorateur! Ces demoiselles vont vouloir toutes savoir comment on fait l'amour au désert...

VÉTHEUIL. — Ah! non, je ne vais plus faire la fête ; d'abord, lorsqu'on a vécu comme j'ai vécu dix-huit mois, la vie de Paris n'est plus possible. Je regardais tous ces gens-là, tout à l'heure, j'entendais leurs discours, ils sont odieux, grotesques en tout cas; hommes et femmes, ce sont des pantins ridicules ; ça n'existe pas, surtout à côté des gens avec lesquels j'ai fait cette expédition. Ah! des hommes ceux-là, des caractères et des énergies admirables ; et quand on les a connus, on veut leur ressembler. Non, je vais m'en aller bien loin, je vais faire de la colonisation.

CLAUDINE. — Vous avez raison, mais ça ne sera pas gai là-bas tout seul.

VÉTHEUIL, *un peu gêné*. — Je ne serai pas seul, je vais me marier; j'épouse la sœur d'un de mes camarades d'expédition.

CLAUDINE. — Comment? Et vous êtes revenu depuis huit jours à peine. Dites donc, ça s'est décidé bien vite ce mariage-là.

VÉTHEUIL. — Je la connais depuis plus d'un mois : en rentrant en France, nous l'avons prise en route à Saïgon, et nous sommes revenus sur le même bateau

CLAUDINE. — Elle est jolie votre fiancée?

VÉTHEUIL. — Elle est moins jolie que vous.

CLAUDINE. — Ne dites donc pas ça ; dans quelques semaines, vous la trouverez jolie entre toutes les femmes. D'ailleurs, vous devez avoir son portrait sur vous.

VÉTHEUIL, *sans aplomb*. — Non, je ne l'ai pas.

CLAUDINE. — Alors, montrez-le-moi. (*Il lui montre une photographie.*) Vous avez raison, elle n'est pas jolie, mais elle a l'air énergique et doux à la fois... Vous voyez, moi, je ne lui crève pas les yeux à ce portrait, et si jamais je rencontre l'original, je l'embrasserai de tout mon cœur.

VÉTHEUIL. — Ah! que vous êtes gentille!

CLAUDINE. — Est-ce drôle tout de même la vie! Quand je pense que pendant des mois, je n'ai fait que pleurer et penser à vous. Si je voyais dans la rue quelqu'un qui vous ressemblait, tout mon sang affluait au cœur, je devenais pâle, obligée de me retenir à n'importe quoi pour ne pas tomber là, et vous voilà, vous m'annoncez que vous allez vous marier et je suis si maîtresse de moi, et si contente même, oui, contente, que c'est sans arrière-pensée, véritablement comme une amie que je vous tends les mains et que je vous félicite.

VÉTHEUIL. — Quelle femme adorable vous êtes toujours!

CLAUDINE. — Mais oui! Et puis, que voulez-vous! on est guéri!...

VÉTHEUIL. — Oui, et c'était inévitable, parce que, nous pouvons le dire, nous nous sommes quittés d'une façon loyale. Il y a eu une blessure terrible, c'est vrai, et profonde, un arrachement épouvantable, mais, comme disent les chirurgiens,



VÉTHEUIL. — JE NE SERAI PAS SEUL, JE VAIS ME MARIER.

la plaie était belle. Il n'y avait pas à craindre de gangrène, c'est-à-dire de rancune, de vengeance, de rage, tout ce bas cortège des vilaines séparations.

CLAUDINE. — C'était véritablement un devoir qui nous a séparés, et c'est une forte consolation... je crois bien que c'est la seule. (*Un temps.*) Eh bien, moi aussi, je vous annonce mon mariage.

VÉTHEUIL. — Vraiment?

CLAUDINE. — Oui : figurez-vous qu'il s'est passé une foule d'événements pendant votre absence.

VÉTHEUIL. — Je pense bien.

CLAUDINE. — La comtesse de Ruyseux est partie, il y a quelques semaines, avec un officier.

VÉTHEUIL. — Non?

CLAUDINE. — Absolument! Alors Ruyseux s'est considéré comme libre ; il divorce, et il m'a demandé si je voulais être sa femme. J'ai refusé d'abord, j'ai beaucoup hésité, finalement j'ai accepté. Nous allons à la campagne, dans nos terres, loin des villes, loin du bruit ; nous ne reviendrons sans doute à Paris que lorsque Denise aura dix-huit ans.

VÉTHEUIL. — En somme, c'est une jolie pièce : ça finit par deux mariages.

CLAUDINE. — Oui, mais serons-nous heureux?

VÉTHEUIL. — Ça, c'est une autre pièce. Pourtant, puisque nous allons vivre au milieu des prairies et des forêts, dans la nature reposante et bonne conseillère, oui, nous serons heureux. Ah! si nous restions ici, dans cette ville pleine de troubles et de suggestions, nous qui sommes des êtres de passion, avant que toute flamme s'éteigne en nous, nous aurions peut-être le désir d'une aventure. Vers quarante ans, vous aimeriez un trop jeune homme qui vous ferait souffrir et qui vous briserait définitivement le cœur...

CLAUDINE. — Ah! taisez-vous, ne dites pas ça!

VÉTHEUIL. — Moi, vers cinquante ans, j'aimerais une beaucoup trop jeune personne qui se moquerait de moi, et qui me ferait voir du pays.

CLAUDINE. — Nous en avons vu assez!

VÉTHEUIL. — Oui, et puis, quand on a vécu, quand on a observé, on arrive à la vraie philosophie, et l'on se dit qu'au fond de tout ça, le bonheur, ou du moins ce qui en approche le plus, c'est encore de...

En ce moment, et sans lui laisser finir la phrase, une farandole échevelée entre dans le petit salon et, dans sa folie, entraîne Claudine et Vétheuil.

Et c'est ainsi que finit le cinquième acte.



LA DOULOUREUSE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville,
le 12 février 1897.

PERSONNAGES

	MM.
PHILIPPE LAUBERTHIE	CALMETTES.
ANDRÉ FREVILLE	MAYER.
CRESSON	MANGIN.
LUBIN	TORIN.
YORICK LAMBERT	GILDÈS.
COLAS	NUMA.
STANY DES TREMBLES	DAUVILLIERS.
GASTON ARDAN	CHAUTARD.
FLOCK	FLEURY.
SUREAU	RAMBERT.
BLADRU (DU GERS)	LEUBAS.
CORMIER	CUEILLE.
FLAVEL	GRANDJEAN.
	Mmes
HÉLÈNE ARDAN	RÉJANE.
GOTTE DES TREMBLES	L. YAHNE.
MADAME LEFORMAH	HENRIOT.
MADAME SUREAU	SOREL.
MADAME FLOCK	SUZANNE AVRIL.
MADAME BLADRU (DU GERS)	CLAUDIA.
MADAME DE PAILLY	M. LAURENT.
UNE GOUVERNANTE	NETZA.
LES SŒURS CLARISSON	GRANCEY. FAURY. J. LAURENT. FÉDY. KERHOAS.



UNE DAME. — TACHEZ DE M'AVOIR UN CONSOMMÉ.

ACTE PREMIER

Chez Gaston Ardan, en son hôtel de l'avenue de Wagram. Installation riche, mais sans tradition. Fête de season et de grande semaine : c'est en effet dans les premiers jours de juin, la veille de la grande course de haies, à Auteuil.

Des petites filles en jupe courte, avec de longs cheveux blonds, des chaussettes mauves, sont disséminées parmi les invités. Ce sont les petites Clarisson. Chacune d'elles est très entourée.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme FLOCK, UN GIGOLO, CRESSON, LUBIN, LAMBERT, FLOCK, invités, invitées.

Au lever du rideau, la bousculade au buffet ; on entend les phrases ordinaires.

UN MONSIEUR. — Voulez-vous un verre de champagne ?

UNE DAME. — Tâchez de m'avoir un consommé.

UN JEUNE HOMME. — Restez là. Je vais vous apporter du café glacé.

UNE DAME. — Une simple tasse de chocolat avec de la brioche

Mme FLOCK, *à un gigolo.* — Quand arrive cette heure-ci, on a l'estomac dans les talons, vous ne trouvez pas ?

LE GIGOLO. — C'est qu'il est deux heures du matin.

Mme FLOCK. — Heureusement qu'ici c'est une maison où l'on mange bien. Avez-vous déjà dîné ici?

LE GIGOLO. — Non, jamais... je connais à peine les Ardan.

Mme FLOCK. — Eh bien, Mme Ardan s'entend très bien à donner à dîner, on voit qu'elle s'en occupe... C'est une cuisine élégante et loyale en même temps.

LE GIGOLO, *sans conviction.* — Ce que vous me dites là me fait le plus grand plaisir.

Mme FLOCK. — Et même quand ils donnent des soirées, le buffet est très soigné... rien n'est laissé au hasard; ces choux grillés sont exquis. Vous êtes trop jeune... mais vous verrez plus tard, vous apprécierez les maisons où il y a un bon buffet... elles sont rares.. Donnez-moi donc encore un chou grillé, voulez-vous?

LE GIGOLO, *lui mettant brutalement l'assiette pleine de choux grillés dans la main.* — Tenez, puisque vous les aimez, finissez-les donc!

ARDAN, *s'approchant d'un groupe formé de Cresson, Lubin, Flock, Yorick Lambert.* — Eh bien! qu'est-ce que vous faites? Vous ne prenez rien?

CRESSON. — Il n'y a pas moyen de se faire servir... ils n'ont donc pas dîné tous ces gens-là?

ARDAN. — Si vous avez soif, j'ai fait établir un bar dans la véranda!... C'est Colas qui a eu cette idée-là.

FLOCK, *léger accent lourd.* — Vraiment, un bar? C'est original.

ARDAN. — Il faut que vous voyez ça : il y a des garçons en veste blanche, des verres de toutes les couleurs, de grosses bouteilles de champagne et des piles de bœuf salé; c'est arrangé avec beaucoup de goût.

LUBIN. — Qui va demain à Auteuil?

FLOCK. — Qu'y a-t-il demain à Auteuil?

LUBIN. — Il y a la grande course de haies, monsieur Stock.

FLOCK, *rectifiant.* — Je m'appelle Flock, Flock.

LUBIN. — Oh! pardon!

FLOCK. — Moi, je ne vais qu'au Grand Prix de Paris.

YORICK LAMBERT. — On ne va plus au Grand Prix de Paris, monsieur Cloque.

FLOCK, *rectifiant.* — Flock! Flock!

YORICK LAMBERT. — Ah! pardon... Moi, j'y vais parce que c'est mon métier : il faut que je voie tout; mais vous, un homme chic, un homme dans la commission, vous ne pouvez pas vous commettre dans ces endroits-là.

CRESSON. — Déjà, avant-hier, au grand steeple, c'était très purée, on ne va plus qu'à la course de haies et le jour des mails, monsieur Troch.

FLOCK, *rectifiant.* — Flock! Flock!

CRESSON. — Oh! pardon!

FLOCK. — Eh bien, je vais toujours au Grand Prix... ça me manquerait. J'y allais quand j'étais petit, avec mon père, sur la pelouse, parce qu'en ce temps-là tout le monde ne se payait pas le pesage comme maintenant... Oui, je me rappelle, nous y allions par le chemin de fer ou les bateaux, et c'était du délire quand c'était un cheval français qui gagnait. Est-ce un francais qui gagnera cette année?

LUBIN. — Ça, monsieur Tock...

YORICK LAMBERT et CRESSON. — Flock! Flock!

LUBIN. — Oh! pardon... Ça, monsieur Flock, je m'en fiche comme d'une frontière : il n'y a pas de cheval anglais ni de cheval français, il y a le cheval galette.

FLOCK. — C'est égal, vous avec beau dire... ça fait toujours plaisir.

YORICK LAMBERT. — Vous avez raison, mon cher monsieur Lévy.

FLOCK, *rectifiant.* — Flock! Flock!

YORICK LAMBERT. — C'est ce que je disais... vous avez raison, mon cher monsieur Flock, ces jeunes gens sont cyniques, et le vrai patriotisme s'attache aux moindres choses : il se manifeste aussi bien sur un champ de course qu'au café-concert et si c'est une écurie française qui gagne dimanche prochain, quelle joie pour vous de télégraphier la bonne nouvelle aux vieux parents que vous avez laissés là-bas!

FLOCK. — Là-bas? Où donc?



YORICK LAMBERT. — IL Y EN A CINQ ?

YORICK LAMBERT, *avec un terrible sourire de côté.* — A Berlin.

ARDAN, *venant au secours de Flock.* — Venez-vous voir le bar ?

FLOCK. — Volontiers, volontiers.

Flock et Ardan s'éloignent.

CRESSON. — Il n'aime pas ces plaisanteries-là.

LUBIN. — En attendant, a-t-on un tuyau pour demain ?

CRESSON. — Je vais te dire le gagnant : C'est Memento.

LUBIN. — Le cheval de Gaston ?

CRESSON. — Oui, je sais bien ; ils l'ont tiré avant-hier, mais c'était pour avoir la grosse cote demain. Rappelle-toi ce que je dis, c'est Memento qui arrive demain, en valsant, dans un fauteuil...

YORICK LAMBERT, *avec un terrible sourire.* — Dans un panier à salade.

COLAS, *survenant avec une assiette, une coupe de champagne et une petite Clarisson.* — Tiens, sale gosse, prends ça. (*Il lui colle un petit four dans la bouche.*) Tu as soif maintenant ? Avale ça. (*Il lui tend une coupe de champagne.*) Est-elle assez gentille, hein ? Celle-ci, c'est Ida... c'est la plus jeune ; elle fait de l'aquarelle... pas mal, ma foi.

YORICK LAMBERT. — Il y en a cinq ?

COLAS. — Oui, il y en a cinq : Ida, Nelly, Eva, Mary et Lola, et elles ont chacune leur spécialité.

YORICK LAMBERT. — Comment l'entendez-vous ?

COLAS. — Pas comme vous le croyez... Nelly fait le saut périlleux, Eva joue du banjo, Mary imite la bicyclette et Lola est mariée.

YORICK LAMBERT. — Vous avez l'air très au courant... Sont-elles vraiment sœurs ?

COLAS. — Non, mais je les aime comme des sœurs. Vous ne comprenez pas ça, parce que ça vous trouble, vous, les pantalons, les dessous, les chaussettes mauves, vous êtes de jeunes très vieux messieurs.

CRESSON. — Moi, cette môme-là ne me trouble pas du tout. Regardez-moi ça, il n'y a rien là dedans.

Il désigne, en y mettant les deux mains d'ailleurs, le corsage de la Clarisson.

IDA CLARISSON, *léger accent.* — Si vous n'aimez pas mes nichons, on peut faire monter de la bière.

On rit.

COLAS. — Moi, elles m'amusent : c'est leur façon de se balader dans la vie qui m'intéresse ; je les regarde comme de jeunes animaux élégants et drôles... Je me penche sur leur âme.

YORICK LAMBERT. — Vous appelez une âme, une âme.

COLAS. — Décidément, vous ne pouvez pas me comprendre.

LUBIN. — Mais si, mais si, moi je te comprends très bien, tu as raison, elles sont exquises. Vous ne savez pas ce qu'on devrait faire? On devrait leur offrir un banquet. Je vois très bien ça chez Cubat... Douze francs par tête, comme à la Comédie-Française... pour qu'il n'y ait que des gens chic.

CRESSON. — Qui est celle qui cause avec ce gros monsieur?

COLAS. — C'est Lola, celle qui vient de se marier.

CRESSON. — Et le monsieur, qui est-ce?

YORICK LAMBERT. — Vous voulez rire?

CRESSON. — Si je voulais rire, je rirais.

YORICK LAMBERT. — C'est Bladru, le député du Gers, celui qui a proposé l'impôt sur le parvenu... un ministre de demain.

CRESSON. — Il a une bonne tête d'Auvergnat... Mais, regardez-le donc : croyez-vous qu'il lui fait du plat à la sister? Eh bien! mon vieux, si la droite te voyait!...

LUBIN. — Accompagnons-le!

Ils chantent en sourdine un air anglais.

CRESSON, *se dirigeant vers Bladru.* — Pardon, monsieur, si j'interromps des épanchements de famille, mais je ne peux résister à mon vif désir de vous féliciter...

BLADRU, *interloqué.* — Mais, monsieur, vraiment... à quel propos? je n'ai pas l'honneur...

CRESSON. — Vous avez cinq filles charmantes... Ce sont des créatures d'exception, des êtres de rêve. Ah! elles sont vraiment excitantes, et, avec ça, bonnes musiciennes... vous devez être fier...

BLADRU. — Vous devez vous tromper, monsieur... vous confondez. Je suis M. Bladru, Bladru, du Gers.

CRESSON. — Quelle gaffe! Je vous demande pardon, monsieur, je suis désolé, je vous prenais pour M. Clarisson, vous avez tellement l'air d'un Anglais...

Lubin et Colas dansent la gigue ; Bladu, mécontent, s'éloigne.

LUBIN. — Acrais! Acrais! v'là l'patron!...

Ils s'arrêtent de danser et vont causer plus loin. Ardan cueille Bladru et l'emmène.

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme FLOCK,
Mme DE PAILLY, Mme BLADRU.

Mme FLOCK, *arrivant du buffet avec une jeune femme, Mme de Pailly.* — Tenez, voilà justement Mme Bladru, nous sommes sauvées. Chère madame, je vous cherchais... permettez-moi de vous présenter mon amie, Mme de Pailly, qui a une petite requête à vous adresser, et vous m'obligeriez fort en l'écoutant favorablement.

Mme BLADRU. — Mais, chère madame, soyez persuadée que je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais je n'ai pas une grande influence.

Mme FLOCK. — Vous en avez une

énorme, au contraire... Vous êtes Mme Bladru, la femme d'un leader redoutable et qui vous craint.

Mme BLADRU. — Pas tant qu'on le croit. Je ne pèse pas beaucoup dans les déterminations de M. Bladru.

Mme FLOCK. — Oh! je ne dis pas que vous pourriez nous faire avoir la guerre, ou même une simple charge de cavalerie sur la place de l'Opéra ; mais enfin, un homme politique ne peut pas s'occuper de tout... il y a des petits détails... les rubans, par exemple... Eh bien! il est évident que les rubans, ça regarde plutôt les femmes.

Mme BLADRU. — Vous avez une façon de dire les choses...

Mme FLOCK. — Allons... je vous laisse.

Elle s'éloigne.

Mme DE PAILLY. — Mon Dieu, madame ce que vient de dire si gentiment Mme Flock me met à l'aise pour vous expliquer l'objet de ma démarche : il s'agit, en effet, d'un ruban pour le 14 Juillet prochain...

Mme BLADRU. — Rouge... violet... vert?

Mme DE PAILLY. — Nous sommes plus modestes : violet.

Mme BLADRU. — Pour qui, pour vous?

Mme DE PAILLY. — Oh! non... quelle horreur! (*Se rattrapant.*) C'est-à-dire, je n'y ai aucun droit... C'est pour un brave homme qui meurt d'envie d'avoir les palmes.

Mme BLADRU. — A-t-il des titres?

Mme DE PAILLY. — Aucun... c'est le mari de ma manucure ; seulement, sa femme y tient beaucoup ; ça le poserait auprès de sa clientèle, vous comprenez.

Mme BLADRU. — Et pour le 14 Juillet?... il n'y a pas de temps à perdre, c'est dans six semaines à peine. A-t-il fait sa demande?

Mme DE PAILLY. — Je ne crois pas.

Mme BLADRU. — Il n'y a pas de temps à perdre encore une fois; il faut qu'il la fasse.

Mme DE PAILLY. — Lui-même?

Mme BLADRU. — Sans doute... Est-ce qu'il ne sait pas écrire?

Mme DE PAILLY. — Oh! si! seulement, C'est pour l'orthographe, pour la tournure.

Mme BLADRU. — Il y a un modèle pour



Mme BLADRU. — A-T-IL DES TITRES?

ces sortes de lettres... donnez-moi votre adresse, je vous l'enverrai.

Mme DE PAILLY. — Vous êtes tout à fait aimable.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE ARDAN, GOTTE DES TREMBLES, puis PHILIPPE.

HÉLÈNE, *au groupe Lubin, Cresson, Colas.* — Qu'est-ce que vous faites là, paresseux? Vous savez qu'on va commencer le cotillon, et il y a un tas de jeunes filles qui ne dansent pas.

COLAS. — Mais, nous non plus.

GOTTE. — Ces jeunes gens sont bien mal élevés.

HÉLÈNE. — Voyons, Lubin, je vais vous présenter une jeune fille ravissante.

LUBIN. — Je ne peux pas danser.

HÉLÈNE. — Pourquoi?

LUBIN. — J'ai pas d'gants.

HÉLÈNE. — Vous n'avez pas de gants?

LUBIN. — Non, mais j'ai dîné.

HÉLÈNE, *le toisant.* — Ça se voit.

PHILIPPE, *venant saluer Mme Ardan.* — Bonjour, madame, votre santé est bonne?

HÉLÈNE. — Bonjour, vous. Vous arrivez seulement, c'est très mal.

PHILIPPE. — Mais il y a déjà longtemps que je suis ici... je n'ai pas pu vous présenter mes hommages... vous êtes très entourée.

HÉLÈNE. — Ne m'en parlez pas... il faut que je sois partout.

PHILIPPE. — Vous vous multipliez.



YORICK LAMBERT. — MAIS, MONSIEUR, VOUS EN ÊTES UN AUTRE.

YORICK LAMBERT. — Et puis, Mme Ardan est une excellente maîtresse de maison, elle sait recevoir ; elle a un mot aimable pour chacun.

HÉLÈNE. — Ça n'est pas comme vous, mon cher maître.

GOTTE. — C'est bien fait ; vous êtes trop méchant, aussi.

HÉLÈNE, *à Philippe.* — Vous savez que tout le monde me fait des compliments sur mon buste ; les oreilles ont dû vous tinter.

GOTTE. — Oui, c'est un concert de louanges... et bien méritées, d'ailleurs.

PHILIPPE, *gêné.* — Je vous en prie...

HÉLÈNE. — Oui, oui, je sais ; vous êtes très modeste, trop modeste, même... vous n'aimez pas les compliments.

PHILIPPE. — Je les adore, mais pas devant le monde.

YORICK LAMBERT. — Comme l'éléphant.

HÉLÈNE. — Dieu, que vous êtes bête! Vous vous connaissez?

PHILIPPE. — Je n'ai pas le plaisir...

YORICK LAMBERT. — Je n'ai pas l'honneur...

HÉLÈNE, *présentant.* — M. Philippe Lauberty, M. Yorick Lambert.

PHILIPPE. — Je vous connaissais, monsieur, de nom et de réputation. Vous avez beaucoup de talent.

YORICK LAMBERT, *lui serrant la main.* — Mais, monsieur, vous en êtes un autre.

HÉLÈNE, *à Yorick Lambert.* — A propos, comment va votre charmante femme?

YORICK LAMBERT. — Elle va bien... enfin, elle va aussi bien que...

GOTTE. — Oui, oui, je sais... Mme Lambert est dans une position intéressante.

HÉLÈNE. — Et c'est pour bientôt? Oh! vous avez encore le temps, je crois?

YORICK LAMBERT. — C'est une affaire d'heures : elle commençait à ressentir les douleurs quand je suis parti...

GOTTE. — Et si le bébé arrivait pendant que vous êtes ici?

HÉLÈNE. — On sait où vous êtes... on viendrait vous chercher, je pense.

YORICK LAMBERT. — Non. J'ai défendu qu'on vînt me chercher... je trouve qu'un homme ne doit pas être là... D'abord, c'est horrible de penser qu'on est la cause qu'une créature souffre de la sorte, et puis ça ne sert à rien. J'estime que dans un accouchement le mari joint à l'odieux du bourreau le ridicule du second témoin.

HÉLÈNE. — C'est un point de vue... A propos, j'ai reçu votre livre avec une très flatteuse dédicace.

YORICK LAMBERT. — Vous l'avez lu?

HÉLÈNE. — Oui, c'est charmant... charmant, enfin, c'est plutôt effrayant : les hommes, les femmes, les enfants, ce sont des monstres, d'après vous.

YORICK LAMBERT. — D'après vous est dur.

HÉLÈNE. — Ah! vous ne flattez pas l'humanité.

GOTTE. — Tu me le prêteras. Comment ça s'appelle ?

HÉLÈNE. — *Méthode pour être optimiste.*

GOTTE. — Tiens, voilà Stany, il ne nous voit pas... il est bien trop occupé à regarder Mme Sureau. Tant pis, je vais le déranger. (*Elle appelle.*) Stany, Stany ! (*A Lambert.*) C'est mon mari, monsieur, c'est pour ça que je me permets cette familiarité. Je vous dis ça, parce que vous êtes si mauvaise langue... vous vous imagineriez...

YORICK LAMBERT. — Je ne m'imaginerais rien du tout.

STANY. — Que me voulez-vous, chère amie ?

GOTTE. — Je voulais vous dire de ne pas oublier que nous soupons à la table d'Hélène, avec M. Lauberty... à moins que vous ne préfériez souper à la table où sera Mme Sureau.

STANY. — Mais pas du tout, ma petite Gotte, je ne préfère rien au plaisir d'être avec vous.

GOTTE. — C'est vrai ?

STANY. — Vous le savez bien.

GOTTE. — Alors je vous permets de flirter.

STANY. — Avec qui ?

GOTTE. — Avec Hélène.

Elle se sauve en riant.

SCÈNE IV

HELENE, STANY.

STANY. — Vous avez entendu ?

HÉLÈNE. — Quoi donc ?

STANY. — Ma femme me donne la permission de vous faire la cour... c'est drôle !...

HÉLÈNE. — Je ne trouve pas.

STANY. — Si, étant donnés les sentiments que j'ai pour vous, c'est drôle, c'est très drôle... car je vous aime, c'est une affaire entendue... Vous ne voulez pas que je vous aime ?...

HÉLÈNE. — Je veux que vous m'aimiez bien, que vous ayez une bonne affection pour moi.

STANY. — Vous demandez l'impossible : vous inspirez l'amour, rien que l'amour; si vous saviez comme vous êtes gentille ce soir !

HÉLÈNE. — Mon cher, gentille n'est pas assez... et ce soir est de trop !

STANY. — Vous êtes adorable et je vous adore. Prenez-le comme vous voudrez.

HÉLÈNE. — Je ne le prends pas.

STANY. — Vous me traitez comme un jeune homme sans importance.

HÉLÈNE. — Vous ne croyez pas si bien dire : vous ne serez jamais qu'un gigolo, et même, si vous mourez à quatre-vingts ans, c'est une âme de vieux gigolo que vous rendrez à Dieu ; mais je vous traite surtout comme le mari de ma meilleure et de ma seule amie. Je commence par vous dire que rien, mais rien ne m'attire vers vous ; mais je serais folle, vous entendez, folle de vous, que cette amitié qui existe entre votre femme et moi m'empêcherait de me l'avouer à moi-même.

STANY. — Vous êtes le contraire de bien des femmes.

HÉLÈNE. — Tant pis pour bien des femmes ! Mais, vous-même, vous n'êtes pas honteux de me poursuivre ainsi et de me dire les choses que vous me dites, à moi, l'amie de cette gentille Gotte ?

STANY. — Mais c'est justement parce que vous êtes l'amie de ma femme que je vous aime : on est toujours fourré les uns chez les autres, on se voit tout le temps ! Croyez-vous que l'on soit impunément exposé à votre charme, à votre séduction, à votre tentation ? Vous êtes entrée dans ma vie, vous en faites partie ; je ne suis pas amoureux de vous *quoique*, mais *parce que* vous êtes l'amie de ma femme. C'est comme on s'étonne que les femmes aient toujours pour amant l'ami du mari ou le mari de l'amie : ce n'est pas raffinement ni perversité de leur part... elles ne font qu'obéir à la plus impérieuse logique.

HÉLÈNE. — Souffrez pourtant que je n'y obéisse pas et, je vous en prie, ne revenons jamais sur ce sujet. Encore une

fois, je n'ai à vous offrir qu'une solide amitié, de loyales poignées de main et la permission de m'embrasser sur les joues à ma fête et à la nouvelle année.

STANY. — Vous en aimez un autre.

HÉLÈNE. — Parce que je ne vous aime pas, j'en aime un autre, naturellement. Mon pauvre Stany, vous êtes stupide!

STANY. — Vous n'aimez pas votre mari, c'est certain. Enfin, c'est dommage que vous ne vouliez pas; c'eût été commode... parce que, voyez-vous, pour un homme marié et tenu à certaines précautions, il lui faut une femme mariée, tenue aux mêmes précautions par conséquent... Vous me renverrez à ces demoiselles... Oui, je sais bien, ces demoiselles; mais ça n'est pas ça... elles peuvent bavarder, d'abord. Et puis, un homme marié n'a pas de prestige... par ce fait qu'on est marié, il y a un côté amant de cœur auquel il faut renoncer.

HÉLÈNE. — Même en y mettant le prix?

STANY. — Surtout en y mettant le prix. Et puis les heures ne sont pas les mêmes, et quand on est chez soi, la nuit, bien tranquille auprès de sa femme, il faut bien s'imaginer que votre maîtresse ne se condamne pas à rester toute seule.

HÉLÈNE. — Quand ça ne serait que parce qu'elle a peur!

STANY. — Justement. Alors il n'y a pas d'illusion possible... Non, je vous le répète, avec vous, c'était très bien : vous aviez intérêt à ne pas parler...



HÉLÈNE. — PUISQUE VOUS CHERCHEZ UNE FEMME MARIÉE, PRENEZ DONC LA VÔTRE.

HÉLÈNE. — Tu parles!

STANY. — On se voit très souvent, chose inestimable pour les rendez-vous, enfin c'était le rêve. Et puis, vous savez, je suis sérieux, moi ; ce n'est pas une aventure que je vous propose, un caprice.

HÉLÈNE. — Non, non, j'ai bien compris, c'est une infamie durable, un adultère de raison.

STANY. — C'est ça!

HÉLÈNE, *se levant.* — Je vous remercie

d'avoir pensé à moi ; mais voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Puisque vous cherchez une femme mariée, prenez donc la vôtre.

STANY. — Croyez-vous?

HÉLÈNE. — Je vous assure, vous n'en trouverez pas de plus jolie et qui vous aime mieux, car elle vous aime celle-là, et ce serait vilain, oui, vilain de la tromper.

STANY, *avec chaleur.* — Vous avez raison... Présentez-moi donc à Mme Sureau.

HÉLÈNE. — Si vous voulez ; vous pouvez lui dire des choses raides à celle-là ; elle aime la plaisanterie dry, extra-dry.

SCÈNE V

Mme SUREAU, Mme FLOCK
HELENE, STANY.

Mme SUREAU *descend en scène.* — Je trouve que cette petite fête est très réussie.

Mme FLOCK, *la suivant.* — C'est une très bonne idée d'avoir fait venir les petites Clarisson!

Mme SUREAU. — C'est un intermède très gracieux, très amusant et qui vous repose un peu de l'éternelle comédie de salon.

Mme FLOCK. — Et puis ça permet aux jeunes filles qui ne peuvent pas aller aux Folies-Bergère...

Mme SUREAU. — Evidemment il y avait une lacune à combler...

Mme FLOCK. — Elle est comblée.

Mme SUREAU. — Voilà!

HÉLÈNE, *à Mme Sureau, présentant Stany.* — Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. des Trembles, un homme très aimable... Mme Sureau!...

STANY. — Il y a bien longtemps, madame, que je vous connais et que je désirais vous être présenté..... Nous avons passé une saison sur la même plage, il y a cinq ans, à Cabourg, vous n'étiez pas mariée; moi non plus, d'ailleurs.

Mme SUREAU. — Ah! attendez donc, monsieur, en effet, je me rappelle... C'est vous qui nagiez si bien et qui vous en alliez si loin, si loin!... On eût dit que vous partiez pour l'Angleterre. J'avais toujours envie de vous demander si vous emportiez assez d'argent.

STANY. — C'est moi-même, madame.

Ils s'éloignent.

HÉLÈNE, *à Mme Flock.* — Et vous, chère madame, avez-vous un danseur pour le cotillon?

Mme FLOCK. — Ma foi non, ces plaisirs ne sont plus de mon âge, je laisse la place aux jeunes filles.

HÉLÈNE. — Mais pas du tout ; il n'y a jamais trop de jolies femmes... vous allez danser.

Mme FLOCK. — Croyez-vous?

HÉLÈNE. — J'en suis sûre. Mais d'abord vous allez prendre des forces. Avez-vous pris quelque chose, au moins?

Mme FLOCK, *minaudant.* — Non, tout à l'heure, il y avait trop de monde au buffet, alors je n'ai pas osé, et maintenant qu'il n'y a plus personne, j'ose encore moins.

HÉLÈNE. — Mais il ne faut pas être timide comme ça... Attendez donc. (*A un gigolo qui passe.*) Tenez, mon petit Flavel, offrez donc votre bras, voulez-vous, à Mme Flock, pour la conduire au buffet...

FLAVEL. — Mais volontiers!

SCÈNE VI

LUBIN, ARDAN, CORMIER,
CRESSON.

LUBIN. — Tiens! voici Cormier, le plus joli divorcé de l'année, qui cause avec Ardan, il fait semblant de ne pas me voir... Attends, mon vieux, tu n'y coupes pas. (*Il s'avance vers Cormier et le salue avec affectation.*) Bonjour, mon cher monsieur du Cormier... vous prenez une glace, à ce que je vois... framboise et café, j'imagine?

CORMIER, *pas rassuré du tout.* — Non, non... fraise et café.

LUBIN. — Ah! ah! fraise... Je vous fais mille excuses.

CORMIER. — Il n'y a pas de quoi...

Il descend avec Ardan, Lubin le poursuit.

LUBIN. — Je ne vous avais pas vu depuis tous ces événements, mais ça vous réussit à merveille, le divorce... Vous avez une mine superbe!..... nous disions justement que vous étiez le plus joli divorcé de l'année.

CORMIER. — Ne plaisantez pas, allez, ça bouleverse une existence, ces machines-là!

LUBIN. — Voyons, mon cher monsieur Cormier, vous savez bien que toutes les sympathies sont allées vers vous, et d'ailleurs vous avez obtenu ce que vous vouliez : le divorce a été prononcé en votre faveur, avec des attendus auxquels vous ne vous attendiez même pas.

CORMIER. — Sans doute, sans doute.

LUBIN. — Et comme vous aviez eu la précaution de faire pincer votre femme en flagrant délit, tous les hommes de cœur vous ont donné raison. C'est quelque chose d'avoir pour soi les honnêtes gens! Sans compter qu'à l'audience les personnes qui étaient là ont su que votre femme vous trompait à la journée. Eh bien! ça se répète ces choses-là, ça fait la traînée de poudre : tout le monde le sait à présent. Vous avez le beau rôle, croyez-moi.

CORMIER. — Sans doute, sans doute... Vous êtes bien gentil de me dire ça!

LUBIN. — Mais pas du tout... restez donc couvert... Et à part ça, vous êtes content des affaires?

CORMIER. — Oui, assez content.

LUBIN. — Allons, tant mieux, car tout le monde se plaint... il es vrai que, dans la confection, ça suit toujours son petit courant... Il faut bien qu'on s'habille, pas vrai? Au revoir, mon cher monsieur Cormier ; enchanté de vous avoir serré la main. (*Criant.*) Accolade! Un pantalon 15 60, un gilet 8 80, un veston 33 francs!

CRESSON. — C'est tout!... Ardan est furieux, mon cher!

ARDAN, *revenant près d'eux.* — Tu vas trop loin, Lubin, tu vas trop loin! Il y a des plaisanteries qu'on ne fait pas.

LUBIN. — Ah! voyons, tu nous as invités parce que nous sommes rigolos...

CRESSON. — Pour amuser la société...

LUBIN. — Faudrait s'entendre!

ARDAN. — Oui, mais voilà deux hommes, Bladru et Cormier, qui sont très mécontents... ils ne reviendront plus jamais, et je peux avoir besoin d'eux.

CRESSON. — Tiens! veux-tu que je te dise? tu n'es jamais content! On se met en quatre pour te faire plaisir... Viens, Lubin, allons au bar... viens prendre un verre, mon vieux, ça vaudra mieux...

Ils sortent.

SCÈNE VII

HELENE, ARDAN.

HÉLÈNE, *à Ardan.* — Tu sais ce qui se passe là-haut?

ARDAN. — Comment veux-tu que je le sache ?



HELÈNE. — N'Y RESTE PAS, AU MOINS!

HÉLÈNE. — Ils se sont enfermés au fumoir avec les petites Clarisson... Ça n'est pas convenable... on entend les petites crier.

ARDAN. — Qui les a emmenées là?

HÉLÈNE. — Ce sont ces messieurs, tes parents, tes amis...

ARDAN. — C'est bien, j'y vais.

HÉLÈNE. — N'y reste pas, au moins!

ARDAN. — Mais non, mais non! Je descends tout de suite.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, ANDRÉ.

PHILIPPE. — Tenez, nous serons peut-être tranquilles ici... Asseyons-nous et causons... il y a bien longtemps que ça ne nous est arrivé.

ANDRÉ. — Ne m'en parlez pas... c'est idiot... on ne voit pas ses amis, par paresse, par veulerie. Et puis on a des occupations différentes, on est séparé par la vie... bêtement. Enfin!... Il y a longtemps que vous connaissez les Ardan?

PHILIPPE. — Pas très longtemps, pourquoi?

ANDRÉ. — Parce que vous paraissez être très bien avec eux... Il est vrai qu'ici on entre, on sort, on ne sait même pas qui l'on coudoie : c'est une maison où l'on passe.

PHILIPPE. — Vous êtes dur.

ANDRÉ. — Non... Ils vous amusent ces gens-là?

PHILIPPE. — Quelles gens?... les Ardan?

ANDRÉ. — Les Ardan et les autres... tous ces gens-là.

PHILIPPE. — Ils ne m'ennuient pas.

ANDRÉ. — Moi, ils me dégoûtent, c'est bien simple. J'ai ce milieu-là en horreur, je le trouve effrayant; il n'y a pas à dire, ce sont les seigneurs d'aujourd'hui, la chevalerie industrielle et la noblesse alimentaire : Ardan la Fécule, Ratinel le Caoutchouc, Godefroy des Bouillons, et le Cacao et la Bougie, et aïe donc! C'est comme tous ces financiers, tous ces barons de la galette, réfléchissez bien, ce sont les barons féodaux et moyenageux ; seulement, au lieu d'être embusqués dans des bourgs et de ravager les pays d'alentour, ils sont embusqués dans des cabinets d'affaires, et c'est de là qu'ils lancent par le télégraphe et le téléphone les ordres d'achat ou de vente qui ruineront des milliers de pauvres gens, ou même feront s'égorger des peuples. Ce sont des bandits!

PHILIPPE. — Pas tous, vous exagérez... Croyez-vous que les Ardan...?

ANDRÉ. — Les Ardan? D'où sortez-vous? Ils sont pires que les autres. Voyons, connaissez-vous rien de plus monstrueux que cette famille Ardan, cette dynastie? Le père et l'oncle ont fait une fortune scandaleuse dans la fécule et les terrains... Encore eux, ayant commencé sans le sou, ils ont eu du moins le mérite d'avoir inventé cette flibusterie spéciale qu'on appelle les grosses affaires; mais les fils, ils n'ont même pas eu ce mérite-là; ils n'ont qu'à faire la noce, et au lieu de la faire joliment, d'y mettre de la fantaisie et de l'aigrette, ils la font comme des palefreniers. Les fils de Ratinel ont loué une chambre à l'année au Pavillon d'Armenonville, parce que, lorsqu'ils reviennent des courses ou des Acacias, à l'heure de l'apéritif, ils prennent parfois de telles guignes qu'on est obligé de les monter.

PHILIPPE. — Etes-vous sûr?

ANDRÉ. — C'est la verité. Ils ne pourraient pas descendre décemment dans Paris, tellement ils ont le nez sale!

PHILIPPE. — Mais les femmes?

ANDRÉ. — Leurs femmes? Elles ne valent pas mieux! Je les regardais flirter tout à l'heure, elles sont à battre. Physiologiquement, elles sont pour rien, elles sont à qui veut les prendre ; on a la sensation très nette que le monsieur qui leur a été présenté ce soir les aura demain, dans son rez-de-chaussée, pour une tasse de thé, car elles ne sont pas sévères, elles viennent plutôt vous manger dans la bouche.

PHILIPPE. — Elles sont ce que ces hommes-là les ont faites.

ANDRÉ. — Elles se sont bien faites toutes seules.

PHILIPPE. — Pourquoi donc êtes-vous rosse comme ça, André, puisque vous n'êtes pas littérateur? Vous n'avez pas d'excuse.

ANDRÉ. — Si, j'en ai une... je suis amoureux.

PHILIPPE. — Alors, l'amour ne vous rend vraiment pas indulgent; moi, il me rend charitable, heureux, et me fait voir l'humanité en mauve.

ANDRÉ. — Et moi en fauve!

PHILIPPE. — Il y parait. Restez donc tranquille, vous vous promenez comme un lion en cage. Asseyez-vous un instant.

ANDRÉ, *s'assied.* — Oui, je suis amoureux et j'ai pour maîtresse une femme dans ce monde-là. Comprenez-vous, maintenant?

PHILIPPE. — Je commence à comprendre; c'est cette femme dont vous m'avez parlé, il y a un an à peu près, à cette époque-ci?

ANDRÉ. — Oui, c'est la même... c'est la même. Seulement, je suis dans la lune de fiel. Elle m'a fait passer par des chemins où il y avait quelques pierres, je vous en réponds. Elle m'a donné tant d'émotions, causé tant de tourments, que ça m'a détraqué l'estomac; moi qui étais gai, sociable, moi qui suis un tendre au fond, j'ai pris le monde en grippe, je suis devenu haineux; je hais les gigolos, les officiers, les artistes, les habits rouges, Ardan, vous, est-ce que je sais?... tous ceux qui peuvent la troubler et me la prendre; alors j'ai des visions... n'est-ce pas, des désirs de l'étrangler... Et puis, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, mon petit Philippe, vous ne m'écoutez même pas, vous pensez à autre chose.

PHILIPPE. — Je vous entends très bien : vous êtes dans la lune de fiel, vous avez l'estomac détraqué, vous voulez étrangler votre maîtresse... au fond vous êtes un tendre.

ANDRÉ. — Vous avez tort de rire, je ne vous souhaite pas de passer par où j'ai passé.

PHILIPPE. — Je ne ris pas, je vous plains; vous paraissiez si heureux il y a un an!

ANDRÉ. — Ah! oui! elle était exquise, adorable, elle venait tous les jours, je la sentais à moi; et puis, elle est venue moins souvent, en donnant des prétextes : sa voiture, les visites, les essayages, la jalousie du mari dont elles jouent toutes si merveilleusement... enfin, elle n'est plus venue du tout, sans même prendre la peine de donner des prétextes; alors j'ai connu les heures d'attente dans le petit rez-de-chaussée passionnément arrangé pour elle, et où tout ne vous parle que d'elle; j'ai connu les heures de fièvre et d'angoisse; chaque roulement de voiture dans le silence de la rue vous donne un coup, là... tenez, cet après-midi encore j'y étais, j'ai compté cent deux voitures, et la rue n'est pas passante! J'ai aussi une maladie de cœur. Ah! je suis fadé! Oui, mon cher, voilà où j'en suis. Parfois, je me demande ce que j'ai fait.

PHILIPPE. — Ce que vous avez fait, je n'en sais rien, mais vous avez fait quelque chose.

ANDRÉ. — Moi, à elle, à cette femme-là?

PHILIPPE. — A cette femme-là ou à une autre. Quand vous avez aimé cette maîtresse par qui vous souffrez aujourd'hui, vous aviez une amie que vous avez trompée, qui a souffert par vous et dont vous ne vous êtes pas inquiété. C'est ça que vous payez maintenant, car en sentiments comme en chimie, il y a un principe que je crois vrai : c'est que rien ne se crée, rien ne se perd. De sorte que lorsque nous avons failli, il arrive toujours un moment où, sous forme de souffrances, de ruine, de maladie, de remords... et de mort même, nous payons l'addition.

ANDRÉ. — La Douloureuse.

PHILIPPE. — Oui, la Douloureuse, c'est le mot exact dans la plupart des cas.

ANDRÉ. — J'entends bien. Pourtant quand je faisais mon volontariat à Com-

piègne dans les dragons, un jour que je venais seller mon cheval, il m'a envoyé un grand coup de pied, parce que cinq minutes avant que j'arrive, un garde d'écurie avait distribué au pauvre animal d'immérités coups de fourche. Ce fait est fréquent dans les régiments.

PHILIPPE. — Où voulez-vous en venir?

ANDRÉ. — A ceci : c'est qu'à chaque instant, dans la vie, nous recevons le coup



ANDRE. -- LA DOULOUREUSE.

de pied qui revenait de droit au garde d'écurie, ce qui prouve que Celui qui préside aux récompenses et aux châtiments n'a guère plus de discernement qu'un cheval, ce qui n'est pas suffisant pour un justicier.

PHILIPPE. — Je ne vous ai pas parlé de justice ni de justicier, ni de Providence, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. C'est seulement une question d'équilibre dans la société, et quand, en dehors même de l'atavisme, on paie pour les autres, c'est justement parce qu'on fait partie du corps social.

ANDRÉ. — Enfin, il y a des gens qui ne paient jamais, ni pour eux, ni pour les autres. Regardez cette fripouille d'Ardan : il a des chevaux, des maîtresses... la mienne probablement; il a fait à la Bourse des coups de coquin. Tout le monde lui tend la main, tout lui réussit.

PHILIPPE. — Croyez-vous qu'Ardan soit si heureux que ça? Quand il marche, les mains dans les poches, le cou enfoncé dans ses épaules de coltineur, le regard oblique, croyez-vous qu'il ne sente pas le mépris qui pèse sur lui?

ANDRÉ. — Allons donc! Est-ce que ces gens-là ont une conscience?

PHILIPPE. — Oui, c'est possible; mais, à défaut de conscience, ils ont le trac. Si Ardan a fait des opérations blâmables, en supposant qu'il ne soit jamais pincé, comptez-vous pour rien les transes par

lesquelles il a dû passer... par exemple, le soir où Ratinel fut arrêté?

ANDRÉ. — C'est vrai, je l'ai vu ce soir-là dans sa loge à l'Opéra, il avait l'air d'un bœuf qu'on mène à l'abattoir. Enfin vous avez raison, la Douloureuse, j'y penserai.

PHILIPPE. — Pensez-y!

ANDRÉ. — Travaillez-vous en ce moment?

PHILIPPE. — Non, pas beaucoup, mais je vais m'y remettre.

ANDRÉ. — Il est très joli votre buste de Mme Ardan, vous avez gardé votre personnalité, et cependant vous avez pris un peu la manière de ces jolis artistes du dix-huitième qui nous ont laissé des bustes si élégants, des femmes avec des nez un peu en l'air, des grands yeux malins et doux et des cous sveltes!

PHILIPPE. — Des cous qui s'amincissaient, il semble, pour la guillotine, afin que le couteau ayant moins à couper, cela durât moins longtemps.

ANDRÉ. — Oui, et c'est bien cette manière-là qui convenait pour cette charmante femme, pour rendre son expression si fine et si vibrante.

PHILIPPE. — Mme Ardan trouve grâce devant vous, à ce que je vois?

ANDRÉ. — C'est la seule, entre nous, qui vaille quelque chose. Elle est très bonne et elle a un cœur passionné. Ce n'est ni un monstre ni une poupée, c'est une femme; ça doit être une maîtresse incomparable. Vous n'êtes pas amoureux d'elle?... Voyons, rien qu'un peu. Le contraire serait invraisemblable, ayant travaillé auprès d'elle... pour elle.

PHILIPPE. — Vous me connaissez, je ne suis pas très hardi, et d'ailleurs Mme Ardan est une très honnête femme.

ANDRÉ. — Oh! certainement, très honnête, quoi qu'on ait dit, dans le temps (*voyant Philippe angoissé*), mais ce sont des infamies. Certainement, elle n'aime pas son mari, j'espère même qu'elle le méprise, mais elle adore son fils; c'est une excellente mère!



ANDRÉ. — VOICI YORICK LAMBERT, CETTE AME DOUCE.

PHILIPPE. — Et que pensez-vous de son amie, Mme des Trembles?

ANDRÉ. — Gotte? Ah! Gotte! je ne sais pas, très mystérieuse, Gotte; elle a une mère terrible, et il paraît qu'elle lui ressemble. C'est cette femme, vous savez, qui a quitté son mari pour suivre un aventurier, un Czikos... l'histoire a fait beaucoup de bruit dans le temps. C'est toujours ennuyeux d'avoir une mère comme celle-là.

PHILIPPE. — Ça ne veut rien dire; l'hérédité n'est pas une loi absolue.

ANDRÉ. — Evidemment, et puis, comme il est dit dans *Bouvard et Pécuchet*, toujours un instinct se dédouble en deux parties, une bonne et une mauvaise; on détruira la seconde en cultivant la première et par cette méthode un enfant audacieux, loin d'être un bandit, deviendra un général! Or, Gotte a été élevée avec Mme Ardan comme une sœur et, grâce à cette éducation, la fille d'une gourgandine peut être une créature de sacrifice et de dévouement. (*Un silence.*) Est-ce que votre atelier est toujours là-bas boulevard Montparnasse?

PHILIPPE. — Boulevard Montparnasse, oui.

ANDRÉ. — Alors, Mme Ardan a posé ici, chez elle?

PHILIPPE. — Non, elle posait à l'atelier.

ANDRÉ. — C'est bien loin de l'avenue de Wagram. Elle était exacte aux séances?

PHILIPPE. — Très exacte ; elle n'en a jamais manqué une.

ANDRÉ. — Oui... Enfin, c'est la seule personne dont je vous permets d'être amoureux ; mais, puisqu'il n'en est rien, je vous en félicite. Et surtout, ne devenez pas mondain, il ne faut pas que les artistes vivent avec les bourgeois.

PHILIPPE. — N'ayez pas peur ; je trouve que ça ne vaut rien aux uns ni aux autres : les bourgeois ne deviennent pas artistes, en revanche les artistes deviennent bourgeois.

ANDRÉ. — Pour la raison que c'est toujours ce qui est le plus facile à attraper qu'on attrape.

PHILIPPE. — Alors on acquiert l'amour de l'argent, des situations, des honneurs, on fait des concessions, on est perdu!

ANDRÉ. — Voici Yorick Lambert, cette âme douce.

SCÈNE IX

PHILIPPE, ANDRÉ, LAMBERT.

ANDRÉ. — Quoi de neuf?

YORICK LAMBERT. — La fête bat son plein. Je viens de là-haut, ils font une vie de patachons. Ils se sont enfermés avec les gosses dans le fumoir et le manager, le mari de Lola, n'est pas content... il fait un raffut extraordinaire.

ANDRÉ. — A cause de sa femme?

PHILIPPE. — Sa femme n'y est pas, je suppose?

YORICK LAMBERT. — Si, elle y est ; mais ça lui est égal, sa femme, c'est à cause de la plus jeune, celle qui n'a pas encore quatorze ans... il dit que celle-là au moins, il fallait la laisser... J'ai une migraine!...

ANDRÉ. — Allez-vous-en.

YORICK LAMBERT. — Il faut que je reste jusqu'à la fin!

PHILIPPE. — Vous prenez des notes...

YORICK LAMBERT. — Maintenant, ils me connaissent, ils ne me disent plus rien.

PHILIPPE. — Ils se méfient.

ANDRÉ. — Vous êtes un phonographe dans lequel on ne parle plus.

YORICK LAMBERT. — Oui, seulement je les devine... Et puis, il y a la gueule qui parle pour eux. Ah! ils sont vraiment poires... Tout à l'heure, il y a un M. Bouchinot, un sinistre passementier, qui m'a dit qu'il ne connaissait que des artistes. Je lui ai répondu : « Vous avez de la veine ; moi qui les fréquente, si j'en connais deux ou trois, mais alors des artistes, des vrais, c'est beaucoup. »

ANDRÉ. — Qu'est-ce qu'il a dit?

YORICK LAMBERT. — Rien... il n'a pas compris. (*Apercevant Ardan.*) Tiens, voilà le patron!

ARDAN. — Je ne suis pas indiscret de me mêler à votre conversation ?

YORICK LAMBERT. — Pas du tout, nous allions en changer.

ARDAN. — Eh bien ! qu'est-ce qu'on fait ?

ANDRÉ. — On danse toujours le cotillon.

ARDAN. — Je voudrais bien qu'on soupe, moi... Est-ce que ça ne va pas être fini bientôt ?

YORICK LAMBERT. — Je crois que ça se tire, on en est aux figures inconvenantes qu'on garde pour la fin. (*Petit silence.*) Avez-vous des nouvelles de Ratinel ?

ARDAN. — Non, aucune... l'instruction suit son cours.

YORICK LAMBERT. — C'est vraiment l'instruction laïque et obligatoire : ils l'ont assez réclamée, les opportunistes ; c'est bien juste qu'ils en profitent.

ARDAN. — Ça n'est pas malin ce que vous dites là.

ANDRÉ. — Depuis combien de temps est-il à l'ombre, ce pauvre Ratinel ?

YORICK LAMBERT, *gaiement*. — Il y a aujourd'hui quinze jours.

ARDAN. — C'est vrai... quinze jours déjà !... Comme le temps passe !

ANDRÉ. — Pour vous, oui, mais pas pour lui.

YORICK LAMBERT. — « Comme le temps passe » est admirable ; c'est encore ce qui s'est dit de mieux sur l'arrestation de ce pauvre Ratinel. « Comme le temps passe » me dépasse. Je n'ai jamais rien entendu de plus indifférent et de plus inconscient à la fois ! Vous avez le pli de l'existence, vous.

ARDAN. — Comme vous le défendez !

YORICK LAMBERT. — Je ne le défends pas, Ratinel n'était pas mon ami. J'ai toujours trouvé qu'il avait une de ces têtes qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'une banque ; mais enfin il est par terre, n'est-ce pas ? et je trouve qu'on a eu tort de le lâcher. Vous le premier, car vous avez fait des affaires ensemble ?

ARDAN. — Autrefois... oui... il y a longtemps... nous avons fait partie d'un conseil d'administration... mais j'ai donné ma démission.

YORICK LAMBERT, *avec un terrible sourire de côté*. — D'ailleurs, il va faire des révélations, Ratinel, et il y en aura tellement de compromis, et des beaux, des gros, qu'on sera forcé de l'acquitter. Ils n'oseront pas le condamner... ils n'oseront pas.

ANDRÉ. — C'est ce que disait le duc de Guise : un quart d'heure après, il était assassiné.

ARDAN. — Des révélations ! Allons donc ! on croit toujours que ces gens-là ont des tas de choses à dire... ils ne savent rien du tout.

ANDRÉ. — Alors, vous croyez qu'il sera condamné ?

ARDAN. — Il le faut.

ANDRÉ. — Mais, si on le condamne, il faut condamner tout le monde !... enfin tous ceux qui...

ARDAN. — Mais absolument.

YORICK LAMBERT. — Parce qu'il n'est pas juste que le seul Ratinel pourrisse sur la paille humide, pendant que ses petits camarades fument d'énormes cigares, au soleil de la liberté.

ARDAN. — C'est mon avis.

YORICK LAMBERT. — Eh bien ! c'est impossible, parce qu'ils sont trop... on n'arrête déjà pas tous les souteneurs, parce qu'il n'y a pas de place dans les prisons ; si l'on arrête les gens d'affaires, ce sera pis encore, parce que les affaires maintenant, ce n'est pas seulement l'argent des autres, c'est le nom, l'honneur et la vie même des autres. Est-ce vrai ?

ARDAN. — Pourtant, je vous assure que...

YORICK LAMBERT. — Voyons, mon cher Ardan, nous ne faisons pas de sentiment, et il y a des vérités qu'on peut se dire... entre honnêtes gens. Eh bien, si l'on allait au fond des choses, il n'y a pas un homme à Paris, j'entends de ceux qui s'occupent de certaines affaires, il n'y en a pas un qui ne soit écrouable.

ARDAN. — Vous allez un peu loin ; d'abord qu'entendez-vous par de certaines affaires ?



YORICK LAMBERT. — IL N'Y EN A PAS UN QUI NE SOIT ÉCROUABLE.

YORICK LAMBERT. — Dame, des affaires incertaines. Vous verrez que les journaux chic seront bientôt forcés d'ajouter dans les renseignements mondains, entre les mariages et les enterrements, la rubrique : Prisons. « Nous apprenons l'arrestation de M. Gaston Ardan... »

ARDAN. — Très joli !

YORICK LAMBERT. — Vous n'aimez pas qu'on vous fasse ces blagues-là.

SCÈNE X

ARDAN, PHILIPPE, ANDRE, YORICK LAMBERT, HELENE.

HÉLÈNE. — Je ne sais pas ce qu'on vient de dire, mais ça a jeté un froid... Je suis sûre que c'est encore Yorick Lambert qui a dit une férocerie.

YORICK LAMBERT. — Moi, pas du tout, nous parlions politique.

ARDAN. — Est-ce qu'il va durer encore longtemps, ton cotillon ?

HÉLÈNE. — Non, mon ami, ça va être fini, et tout de suite après on apporte les petites tables pour souper... Tu ferais bien même d'aller voir si tout s'arrange comme tu le veux.

ARDAN. — Tu as raison... j'y vais.

HÉLÈNE. — Et puis, par la même occasion, si tu passes par le bar, tu verras ce que font Cresson et Lubin.

ARDAN. — Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé, ces artistes-là ?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas, mais je crois que Cresson est complètement gris et Lubin n'en vaut guère mieux... justement, le voici.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUBIN, très rouge.

ARDAN. — Il paraît que vous en faites de belles.

LUBIN. — Cresson est ivre mort, mon cher... il a bu quinze cocktails au vin de coca, et il est en train de boire un mint-julep pour se remettre... Il a fourré les pailles dans son nez et il tire... il tire... alors ça dégouline sur son plastron... il est dégoûtant... charmante soirée... beaucoup d'entrain !

ARDAN. — Tu trouves ça drôle, toi ?

LUBIN. — Ça n'a rien de dramatique.

ARDAN. — C'est égal, puisque tu sais comment il est, tu aurais dû le surveiller.

LUBIN. — Le surveiller, moi? C'est pas ma sœur! Eh bien, tu en as du venin!

ARDAN. — Ça finit toujours comme ça avec vous.

LUBIN. — C'est ta faute.

ARDAN. — C'est ma faute?

LUBIN. — Bien sûr, tu as demandé un bar anglais, tu as voulu le genre bar, eh bien! tu l'as... de quoi te plains-tu?... Et puis ce n'est pas tout ça... écoute donc, écoute...

ARDAN. — Quoi encore?

LUBIN. — C'est quelque chose que je ne peux pas te dire devant tout le monde.

ARDAN. — Voyons! qu'y a-t-il?

LUBIN. — Il y a que... Prudent est là.

ARDAN. — Prudent?

LUBIN. — Oui, Prudent, le commissaire aux délégations judiciaires. Il te demande.

ARDAN. — Tu es sûr? On ne sait jamais avec toi.

LUBIN. — Non, vrai, je ne suis pas soûl... je ne te ferais pas une fumisterie pareille.

ARDAN. — Voyons, à cette heure-ci, on ne vient pas chez les gens.

LUBIN. — Tu sais quelle heure il est..., cinq heures du matin, mon vieux; nous sommes au mois de juin, le soleil est levé. Non, sérieusement je ne blague pas, c'est Prudent, je te jure. Heureusement que j'étais dans le vestibule quand il est entré... je l'ai reconnu et je l'ai fait tout de suite monter dans ton cabinet à cause des gens, pour que ça ne fasse pas de chichi.

ARDAN. — Tu as bien fait... merci.

LUBIN. — Je suis un ami, moi, je suis un frère. Je lui ai dit que j'allais te prévenir.

ARDAN. — Allons-y... Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, Prudent? Elle est bonne... très drôle...

Ils sortent.

SCÈNE XII

HELENE, PHILIPPE

HÉLÈNE. — Enfin, je te vois, je peux te parler, je n'y tenais plus. Ah! c'est effrayant d'être au milieu de cette foule, d'être si près l'un de l'autre et de ne pas même pouvoir se prendre la main... Tu m'aimes?

PHILIPPE. — Oui, je t'aime.

HÉLÈNE. — Tu n'as pas l'air de m'aimer.

PHILIPPE. — Mais si... mais si... je t'aime plus que tu ne le crois, plus que je ne le crois moi-même. Seulement, je te le dis mal ici, parce que, n'est-ce pas? on se sent entouré, épié... il y a des choses qu'on ne dit bien à sa maîtresse que seuls et dans l'ombre... moi, je t'ai expliqué... c'est une chose que j'ai... je ne peux pas écrire un bleu passionné dans un bureau de poste et je ne peux pas faire une déclaration au milieu d'un bal.

HÉLÈNE. — Parce que tu es un homme. Tiens, il y a la grosse Mme Bladru, Mme Bladru du Gers, qui nous regarde en ce moment... je crois même que tu lui plais beaucoup... si tu la veux, je te la donne; seulement, je te préviens, tous ses amants deviennent phtisiques, ils s'en vont tous de sa poitrine. (*Mme Bladru passe dans le fond.*) Tu vois, elle me fait des petits signes d'amitié. Oui, madame, c'est mon amoureux. Bonjour, madame. J'ai l'air de causer de choses indifférentes et ça ne m'empêche pas de te dire des choses très intimes, de te dire que je suis folle de toi, que toutes mes pensées vont vers toi et que demain... demain je serai tout entière à toi... Qu'est-ce que tu as? Ça n'est pas gentil, ce que je te dis?

PHILIPPE. — Si... mais...

HÉLÈNE. — Mais quoi?

PHILIPPE. — Ça m'ennuie quand je te vois si bonne... comédienne... alors, je me dis...

HÉLÈNE. — Tu te dis des bêtises, parce que tu n'es qu'une bête, quoique tu aies beaucoup de talent, à moins que tu

n'aies que du génie! Quelle brute, je t'adore!

PHILIPPE. — Moi aussi, je t'adore.

HÉLÈNE. — Je n'en sais rien.

PHILIPPE. — Mais si, puisque je suis très bête, et je sens que je pourrais souffrir beaucoup par toi.

HÉLÈNE. — C'est vrai, mon amour? All right, c'est ce qu'il faut; mais sois tranquille, je ne te ferai pas souffrir, quand ce ne serait que par égoïsme, car j'ai trop besoin de toi dans ma vie et de sentir que ta pensée m'enveloppe à chaque instant.

PHILIPPE. — Oui, aimons-nous simplement et profondément, sans mensonges, sans taquineries, sans jalousies... il n'y a que les amants vulgaires qui aient besoin de ces stimulants, comme les mauvais chevaux ont besoin d'éperons et de cravache.

HÉLÈNE. — Enfin, demain, on se verra... on se verra bien, chez toi, chez nous...

PHILIPPE. — A quelle heure?

HÉLÈNE. — Je serai libre de bonne heure... Gaston part ce matin pour Londres, je crois, mais il ne veut pas qu'on le sache. Il est toujours si mystérieux pour ses affaires. Enfin, je viendrai tout de suite après le déjeuner, à moins qu'il ne parte pas... Attends-moi toujours jusqu'à quatre heures!... Ah! si nous pouvions être librement l'un à l'autre, j'ai toujours peur que tu te lasses.

PHILIPPE. — Je t'aime.

HÉLÈNE. — Tu ne m'as même pas dit si j'étais jolie... si j'avais une belle robe... Est-ce que je te plais?

PHILIPPE. — Infiniment.

HÉLÈNE. — Mais attention! on nous observe. (*Elle parle plus haut avec affectation.*) J'aime beaucoup cette heure dans un bal, quand les fleurs sont fanées et les femmes fatiguées. La vie brûle, les odeurs s'exaspèrent, et il plane une sensation vague de décomposition, comme dans tous les endroits où la vie est trop intense.

Elle se dirige vers la fenêtre.

PHILIPPE. — Oui, c'est cette sensation-là que j'ai éprouvée dans les villes voluptueuses, sous le soleil. Je pensais à la mort. Qu'est-ce que vous regardez?

HÉLÈNE, *ouvrant la fenêtre*. — Il fait jour déjà... C'est joli, l'avenue... De quelle couleur est-ce?... mauve?...

PHILIPPE. — Lilas plutôt.

HÉLÈNE. — Vous avez raison, c'est lilas. Il y a des gens qui vont travailler déjà, qui sont déjà levés quand nous ne sommes pas encore couchés. C'est drôle. Tenez, regardez celui-là qui passe. Pauvre homme! Il nous a vus, allons-nous-en!



HÉLÈNE. — JE CROIS MÊME QUE TU LUI PLAIS BEAUCOUP...

Que doivent-ils penser lorsqu'ils voient des fenêtres éclairées à cette heure-ci, et qu'à l'une de ces fenêtres ils aperçoivent une femme décolletée et semée de diamants!

PHILIPPE. — Ils pensent qu'il y a un bal dans la maison.

HÉLÈNE, *gravement*. — Ils pensent peut-être à d'autres choses... et c'est forcé... Je comprends que l'homme de tout à l'heure soit anarchiste... pourtant il riait en nous regardant; il avait une bonne figure. En tout cas, il aurait plus de raisons de nous en vouloir que Yorick Lambert.

PHILIPPE. — Lambert est un anarchiste littéraire et mondain; il dit : « Crève donc, société! » mais à la nou-

velle année il dépose des marmites pleines de marrons glacés dans les maisons où il a dîné.

SCÈNE XIII

Mme SUREAU, Mme FLOCK, COLAS, FLOCK, SUREAU, FLAVEL.

COLAS. — Tenez, ici nous serons très heureux.

Mme SUREAU. — Oui, oui, nous serons très bien.

COLAS. — Alors, si vous voulez bien, vous allez garder cette place pendant que j'irai chercher une table avec monsieur; attendez-nous, nous revenons dans un instant.

Il sort avec Flavel.

Mme FLOCK. — Il est charmant ce M. Colas!

FLOCK. — Charmant!

SCÈNE XIV

PHILIPPE, HELENE, GOTTE.

HÉLÈNE. — Ah! mon Dieu!... on va souper et je ne m'occupe pas de mes invités... Gaston va encore crier après moi.

GOTTE, *survenant : elle est très émue.* — Dis donc, ma chérie, ton mari te demande.

HÉLÈNE. — Il est furieux?

GOTTE. — Non... il est malade.

HÉLÈNE. — Je sais ce que c'est; il a encore une crise au foie; mais il ne veut pas être raisonnable; il veut manger et boire ce qui lui plaît... Mais comme tu es pâle, toi, ma chérie!... tu n'as rien?

GOTTE. — Je suis pâle, moi? non, non, je n'ai rien, ça doit être la fatigue.

HÉLÈNE. — Oui, sans doute, un peu de fatigue. Repose-toi... Ah! n'oubliez pas que vous soupez à la grande table, avec



HÉLÈNE. — JE T'ADORE!...

Stany et Philippe.... Dépêchez-vous, pour qu'on ne vous chipe pas vos places... A tout à l'heure... (*A Philippe.*) Au revoir, vous... Je t'adore!...

Elle sort en courant.

SCÈNE XV

PHILIPPE, GOTTE.

GOTTE. — Vous savez ce qui se passe, là-haut?

PHILIPPE. — Quoi donc?

GOTTE. — Ah! mon ami... c'est effrayant!... Ardan... Ardan...

PHILIPPE. — Oui... eh bien?

GOTTE. — On est venu pour l'arrêter... ce commissaire, vous savez bien?...

PHILIPPE. — Oui, oui... après?

GOTTE. — Il a pris des papiers dans

son cabinet... il a fouillé tous les tiroirs. Alors Ardan a demandé la permission de passer une minute dans sa chambre et il s'est tiré deux coups de revolver.

PHILIPPE. — Il s'est blessé! où?...

GOTTE. — Il s'est tué... On n'a rien entendu ici?

PHILIPPE. — Comment voulez-vous? avec tout ce bruit!

GOTTE. — C'est vrai, au fait... tant mieux! C'est Lubin qui m'a raconté tout ça; il m'a priée de prévenir Hélène, mais je n'ai pas eu le courage de lui annoncer ce malheur.

PHILIPPE. — Je comprends ça, mais il faut pourtant qu'il y ait quelqu'un auprès d'elle, dans un moment pareil, la pauvre femme!... allez-y... allez-y, je vous en supplie, ma petite Marguerite... vous êtes son amie, vous savez comme elle vous aime; il faut que vous soyez auprès d'elle... Et dites-lui bien que je pense à elle et que, quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi.

GOTTE. — Je le lui dirai! *(Elle s'en va.)*

Philippe reste immobile et absorbé.

SCÈNE XVI

PHILIPPE, YORICK LAMBERT.

YORICK LAMBERT. — Eh bien! vous savez la nouvelle?

PHILIPPE. — Oui... c'est terrible, n'est-ce pas?

YORICK LAMBERT. — Quel drame, là-haut! et pas long... Et il y a des gens qui prétendent que notre époque est banale; ils ne savent vraiment pas la regarder; c'est-à-dire qu'elle est bouffonne et tragique.

PHILIPPE. — Comme toutes les époques.

YORICK LAMBERT. — Comme la vie... Ça vous a surpris?

PHILIPPE. — Oui... Comment vouliez-vous que je me doute? Pas vous?

YORICK LAMBERT. — Moi, j'avais le tuyau depuis ce matin... C'est pour ça que je restais... je n'aurais pas voulu rater ça... vous comprenez...

PHILIPPE. — Oh! très bien.

YORICK LAMBERT. — Seulement je n'aurais pas cru qu'il se flanquerait un pruneau... Vous soupez?

PHILIPPE. — Oh! non, je m'en vais!

YORICK LAMBERT. — Moi aussi. Pauvre diable! J'ai une migraine.

Ils sortent.

SCÈNE XVII

SUREAU, FLOCK, Mme SUREAU, Mme FLOCK, puis COLAS et FLAVEL.

COLAS, *apportant une table avec Flavel.* — Voici une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

Mme FLOCK. — Il n'y a pas de quoi boire... je meurs de soif.

COLAS. — Attendez... il faut faire son service soi-même! *(A Flavel.)* Jeune homme, allez donc chercher à boire.... *(Flavel va chercher à boire.)* Comment va-t-on se placer?

Mme SUREAU, *s'asseyant.* — Sympathiquement... et puis il ne faut pas faire de cérémonies.

COLAS, *debout.* — Je propose que nous nous appelions par nos petits noms pour donner un caractère d'intimité à la fête... Comment vous appelez-vous, madame Flock?... Vous devez vous appeler Esther?...

Mme FLOCK. — Oh! moi, monsieur, j'ai un nom à coucher à la porte.

COLAS. — Dites-moi la porte, au moins.

Mme FLOCK. — Je m'appelle Modeste.

COLAS. — Modeste? Tiens! ce n'est pas un nom juif.

Mme FLOCK *s'assied.* — En effet... et vous, comment vous appelez-vous?

COLAS *s'assied.* — Oh! moi, j'ai un nom honteux!

Mme SUREAU. — Un nom à coucher à la porte?



COLAS. — Ils ont commencé.

COLAS. — Au contraire, je m'appelle Alphonse.

Mme SUREAU. — Vous aimez le théâtre de Dumas?

COLAS, *sèchement*. — Non!

Mme SUREAU. — Ah! voici la boisson!

Flavel revient avec une bouteille de champagne.

Mme FLOCK. — Vite, débouchez!

FLAVEL, *il débouche la bouteille*. — Vous savez ce qu'on dit?...

COLAS. — Non, mais nous allons le savoir dans une minute.

FLAVEL. — Il paraît qu'Ardan s'est suicidé...

Mme SUREAU. — Vous en avez de gaies, mon cher Bazouge.

FLAVEL. — Non, non, c'est très sérieux... On est venu perquisitionner chez lui et, quand il a vu qu'on vidait ses tiroirs, il a passé dans sa chambre et on a entendu... (*le bouchon saute*) une détonation.

COLAS. — Bien réglé!

Mme FLOCK, *tendant son verre*. — Versez vite, vite, Raoul... Ça va couler.

FLAVEL. — Oui, il s'est collé deux balles dans la tête!....

SUREAU. — Dites donc, ça n'est peut-être pas très convenable, ce que nous faisons là?

Mme FLOCK. — Sureau a raison... ça n'est pas très convenable!

Mme SUREAU. — Ecoutez, on ne nous a rien dit, officiellement... on est censé ne pas savoir...

Mme FLOCK. — Et puis il n'est peut-être que blessé.

Mme SUREAU. — Du moment qu'on ne nous a rien dit...

Mme FLOCK. — D'ailleurs où aller

maintenant?... Rien n'est ouvert à cette heure-ci... c'est qu'on crève de faim...

SUREAU. — C'est bien embarrassant!

Mme FLOCK. — Voyons, soupe-t-on, oui ou non?

Mme SUREAU. — Qu'est-ce qu'on fait aux autres tables?

COLAS, *se levant pour regarder.* — Ils ont commencé.

FLAVEL. — Eh bien alors, il n'y a plus à hésiter.

Mme FLOCK. — Allons! allons! moi, je meurs... d'autant plus que ça n'empêchera rien!

Mme SUREAU. — C'est égal, c'est bien malheureux.

Mme FLOCK. — Surtout pour cette pauvre Mme Ardan.

SUREAU. — Ce n'est pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre.

Mme FLOCK, *la bouche pleine.* — C'est ceux qui restent... Passez-moi donc le rosbif, Alphonse, voulez-vous?

COLAS. — Volontiers... Charmante soirée!

FLAVEL. — Beaucoup d'entrain.

Pendant ces dernières répliques le rideau tombe lentement.





Une terrasse a la française d'ou l'on aperçoit la vallée de la Seine.

ACTE DEUXIÈME

Chez des Trembles : une propriété en Seine-et-Marne, dans les environs de Fontainebleau. — Une terrasse à la française d'où l'on aperçoit la vallée de la Seine. — Très douce soirée du commencement de juin.

Après le diner, l'habituelle conversation. — Le café, les liqueurs, cigares, etc., flambeaux de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

Thérèse SUREAU, STANY, Mme LEFORMAH, GOTTE DES TREMBLES, André FREVILLE, SUREAU.

Mme SUREAU, *sur un banc, dans un coin de la terrasse.* — Vous vous asseyez ?

STANY. — Oui, je suis éreinté. Ce matin, avant que vous arriviez, je suis allé à bicyclette... j'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

Mme SUREAU. — C'est trop.

STANY. — Et vous, faites-vous de la bicyclette, maintenant ?

Mme SUREAU. — Oui, mais je pédale mollement, et puis je n'aime pas les montées : quand je vois que ça va monter, je pleure... je vous assure, c'est idiot. Et vous ?

STANY. — Moi, je ne pleure pas.

Mme SUREAU. — Je pense bien ! Mais ça ne vous agace pas, les montées ?

STANY. — Non, une légère pente n'est pas pour me déplaire.

Mme SUREAU. — Une légère pente.

Elle rit.

STANY. — Quelle douce soirée !

Mme SUREAU. — Oui, on s'est formé par couples sympathiques... André cause avec votre femme... mon mari tient la tête à Mme Leformah, Mme Ardan s'est enfuie sous les arbres avec Philippe... il est très sympathique, Philippe

STANY. — Oui, c'est un garçon charmant... Et puis, du talent !

Mme SUREAU. — C'est quelqu'un.

STANY. — Il n'est pas maladroit.

Mme SUREAU. — Il connaît son affaire. Il demeure chez vous ?

STANY. — Oui, nous l'avons invité à venir passer l'été chez nous : c'est ma femme qui a arrangé tout ça, pour qu'ils puissent se voir avec Hélène Ardan... Je fais un joli métier... Il est vrai qu'ils vont se marier.

Mme SUREAU. — Et puis, quand même... Est-ce que vous avez de ces préjugés-là ?

STANY. — Ma foi non. Vous savez que je suis de plus en plus amoureux de vous.

Mme SUREAU. — Je l'espère bien.

STANY. — Pourquoi l'espérez-vous ?

Mme SUREAU. — Parce que ça m'amuse.

STANY. — Ça vous amuse seulement.

Mme SUREAU. — Ça vaut mieux que si ça m'ennuyait.

STANY. — Certainement, mais enfin, moi, c'est très sérieux. L'amour que j'ai pour vous est très profond, et vous dites que ça vous amuse, ça n'est pas assez. Depuis plus d'un an que nous flirtons, vous devez juger dans quel état d'âme je suis.

Mme SUREAU. — Je l'ai deviné votre état d'âme... il était assez visible.

STANY. — C'est votre faute.

Mme SUREAU. — Et puis, on n'est pas des zouaves !

STANY. — Il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir.

Mme SUREAU. — Vous êtes d'une impatience !... Et puis ça n'est pas vrai, je ne suis pas du tout votre type. Vous n'aimez que les femmes très maigres.

STANY. — Vous n'êtes pas grosse.

Mme SUREAU. — Non, je ne suis pas grosse, mais je suis ronde... c'est ça, ronde.

STANY. — Croyez-moi, c'est bien préférable.

Mme SUREAU. — Je suis une femme à fossettes.

STANY. — Au bout des fossettes la culbute.

Mme SUREAU. — Voulez-vous vous taire.

STANY. — Enfin, je voulais vous dire que ça ne peut pas durer. Ecoutez, Thérèse, je vous donne tout...

Mme SUREAU. — Quoi, tout ? Vous êtes étonnant.

Mme STANY. — Je vous donne mon cerveau, mon cœur, ma tranquillité et vous, vous ne me donnez rien.

Mme SUREAU. — Je vous ai donné de mon odeur. Vous-même m'avez dit que vous vous en inondiez chaque soir avant de vous coucher et que vous aviez ainsi l'illusion de dormir avec moi. N'est-ce rien que cela ?

STANY. — Oui, mais vous comprenez bien que je désire davantage.

Mme SUREAU. — Vous êtes injuste, mon cher. (*Elle fouille dans son corsage.*) Je voulais vous donner cette fleur qui a passé toute la journée avec moi, dans moi, mais vous ne le méritez pas.

STANY. — Ah ! si, je vous en prie, donnez-la-moi.

Mme SUREAU *tire une fleur de son corsage et la tend à Stany.* — La voilà !

STANY. — Vous m'aimez donc un peu ?

Mme SUREAU. — Ce n'est pas à moi à vous le dire, consultez le langage des fleurs.

STANY. — Ecoutez, Thérèse, je vous adore, mais je veux vous le dire autre part que dans le monde, toujours devant des gens... je suis paralysé. Vous allez partir bientôt à la mer, dites-moi que vous viendrez un jour, une heure.

Mme SUREAU. — Ça, mon cher, jamais. Pour qui donc me prenez-vous ? (*Elle se lève.*) J'ai pu plaisanter avec vous, mais je vous l'ai déjà dit, si vous voulez que nous restions bons amis, ne me faites jamais de propositions semblables.

STANY *se lève.* — Vous êtes fâchée ? Je vous ai déplu ?

Mme SUREAU. — Non, je vous pardonne,

mais revenons près de la société, nous sommes restés trop longtemps ensemble.

Elle revient près du groupe.

Mme LEFORMAH. — Vous avez fini de fumer votre cigarette?

ANDRÉ. — Et de tailler votre bavette?

Mme SUREAU. — Ah! oui, je disais à M. des Trembles que je trouve ce pays merveilleux. Vous vous plaisez beaucoup ici, madame?

GOTTE. — Oui, le pays est joli, et puis, nous adorons la campagne.

Mme LEFORMAH. — Et vous savez, c'est la vraie campagne, à une heure et demie de Paris.

Mme SUREAU. — C'est charmant.

GOTTE. — C'est surtout très commode... nos amis peuvent de temps en temps nous faire le plaisir de venir dîner avec nous et repartir le soir même.

Mme SUREAU. — Vous êtes mille fois aimable. Et vous, madame, c'est la première fois, je crois, que vous venez de ces côtés-ci?

Mme LEFORMAH. — Oui, les autres années, ma fille Hélène allait dans le Limousin où ce pauvre Ardan avait de grandes propriétés et M. Leformah et moi, nous passions une moitié de l'été au Tréport et l'autre à Chatou ; mais après le drame terrible qui est arrivé, nous avons éprouvé le besoin de nous réunir, de nous resserrer... et nous sommes venus avec Hélène nous installer auprès de son amie... Ma fille et Gotte s'aiment beaucoup... elles ont été élevées pour ainsi dire ensemble.

Mme SUREAU. — Oui, oui, je sais... En effet, c'est plus gai pour Mme Ardan.

Mme LEFORMAH. — Et puis, en deuil comme nous le sommes, nous n'aurions pas pu recevoir... tandis que chez les des Trembles qui n'ont pas les mêmes raisons, il y a toujours un peu de monde. C'est une distraction pour ma pauvre petite.

Mme SUREAU. — Vous n'habitez pas loin d'ici?

Mme LEFORMAH. — Pas très loin, c'est à un quart d'heure en voiture.

Mme SUREAU. — Il y a longtemps que vous êtes ici?

GOTTE. — Depuis le 10 mai, nous quittons toujours Paris de très bonne heure. Et vous, madame, que ferez-vous cet été?

Mme SUREAU. — Nous partons à la fin du mois... nous allons à Deauville, nous y resterons jusqu'après la grande quinzaine, et puis nous irons à Baden-Baden jusqu'au 15 septembre.

ANDRÉ. — Vous êtes des gens très chic.

STANY. — Et vous, André, que faites-vous cet été? Est-ce que vous n'allez pas chez votre frère, aux Tilleuls?

ANDRÉ. — Oh! non, pas cette année, mon frère divorce.

Mme LEFORMAH. — Vraiment?

ANDRÉ. — Oui... ça dérange même mes projets... j'avais la douce habitude de me terrer trois mois aux Tilleuls...

GOTTE. — Ça vous calmait.

ANDRÉ. — Parfaitement... ça me remettait un peu d'aplomb et j'en ai besoin quand arrive le mois de juin... Alors j'allais faire une villégiature familiale, une portugaise fraternelle... mais cette année, il faut y renoncer.

STANY. — Faites-la chez nous, André, votre portugaise.

ANDRÉ. — Vous êtes trop aimable.

Mme SUREAU. — Venez avec nous à Baden-Baden.

ANDRÉ. — Je vous remercie. Je resterai probablement à Neuilly-Neuilly.

SCÈNE II

LES MÊMES, PHILIPPE, HELENE.

STANY. — Tiens, vous voilà, vous? D'où sortez-vous donc?

HÉLÈNE. — Nous venons de nous promener, dans le parc, autour de la pelouse ; il fait un clair de lune merveilleux.

Mme LEFORMAH. — Hélène, tu aurais dû mettre quelque chose sur tes épaules, mon enfant... Tu n'as pas eu froid?



STANY. — TIENS, VOUS VOILA, VOUS ? D'OU SORTEZ-VOUS DONC ?

HÉLÈNE. — Mais non, mère chérie, je t'assure.

SUREAU. — Dites-moi, des Trembles, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

DES TREMBLES. — Oh ! vous avez le temps... le train est à dix heures dix-neuf.

GOTTE. — A quelle heure as-tu dit qu'on attelle ?

DES TREMBLES. — A dix heures moins le quart... nous vous accompagnerons.

SUREAU. — Ne vous donnez donc pas cette peine.

DES TREMBLES. — Comment donc !

GOTTE. — Mais y aura-t-il assez de places ?

DES TREMBLES. — Oui, oui, j'ai fait atteler le break.

Pendant toute cette conversation, la domestique a desservi ; puis la conversation reprend générale.

Mme LEFORMAH. — Hélène, tu savais que le frère de M. Fréville divorçait ?

HÉLÈNE. — Non, c'est la première nouvelle. Ah ! il divorce ? Combien y a-t-il de temps qu'il était marié ?

ANDRÉ. — Trois ans.

HÉLÈNE. — Votre frère avait fait, je crois, un mariage d'amour.

ANDRÉ. — Absolument ; il n'en admettait pas d'autres. Vous voyez comment se terminent ces unions-là ?

STANY. — Et c'est logique : les mariages d'amour sont les seuls qui ne puissent pas durer, car ils supposent des âmes d'amants, et être amants, n'est-ce pas avoir le désir continuel de sensations, de troubles, de mystère et d'inconnu, d'inconnu ?

HÉLÈNE. — Alors, selon vous, on ne peut pas rester amants dans le mariage ?

STANY. — Il faut croire que c'est diffi-

elle, puisque des gens qui s'entendent à merveille tant qu'ils ne sont pas mariés ne peuvent plus se sentir dès qu'ils le deviennent... et réciproquement.

ANDRÉ. — Il y a dans ce mot mariage un étrange pouvoir dissolvant.

STANY. — Ce n'est pas seulement dans le mot, c'est dans l'institution ; en somme, c'est une chose monstrueuse et contre la nature même ; vous vous engagez à ne pas changer quand tout autour de vous et surtout en vous se modifie, évolue sans cesse.

HÉLÈNE. — Faites attention, Stany, votre femme est là.

STANY. — Ma femme ! Elle pense comme moi.

HÉLÈNE. — C'est vrai, Gotte ?

GOTTE. — Mais oui... je commence.

Mme LEFORMAH. — C'est nouveau alors, mon enfant... tant pis, tant pis.

GOTTE. — Ou tant mieux, tant mieux.

HÉLÈNE. — Et vous, Philippe, qu'en pensez-vous ?

PHILIPPE. — Je pense que le mariage serait une association noble et durable, si l'homme et la femme y apportaient des droits et des devoirs égaux.

ANDRÉ. — Oui, c'est possible... et puis sur ces questions-là, on ne peut rien dire ; enfin, voilà mon frère qui s'est marié malgré nos parents presque, qui adorait sa femme ; d'ailleurs il l'a épousée, elle n'avait pas un sou, elle lui devait tout... ça n'empêche pas qu'il l'a trompée.

HÉLÈNE. — Ah ! c'est lui qui la trompait ?

ANDRÉ. — Mais oui, c'est lui. Il la trompait, il la trompait, c'est-à-dire que de temps en temps il revoyait une ancienne camarade, mais ce n'est pas une trahison, une ancienne camarade.

HÉLÈNE. — Non. Qu'est-ce que c'est alors ?

Mme SUREAU. — C'est de la fidélité pour l'ancienne camarade.

ANDRÉ. — C'est un pèlerinage, on ne divorce pas pour ça.

HÉLÈNE. — Pourtant, si votre belle-sœur avait eu un pèlerinage de son côté, votre frère l'eût trouvée mauvaise.

ANDRÉ. — Naturellement, ça n'est pas la même chose.

HÉLÈNE. — Mais si, c'est absolument la même chose ! Alors la femme ne souffre pas, elle ? Elle n'est pas jalouse, elle n'en a pas le droit.

ANDRÉ. — Je comprends qu'une femme soit jalouse, si son mari a une liaison sérieuse et suivie au dehors, mais elle doit pardonner des distractions convenablement espacées.

HÉLÈNE. — Les hommes sont bien tous les mêmes. Et c'est vous, André, qui dites ça ! vous qui devez comprendre la jalousie pourtant, car vous êtes jaloux comme on ne l'est pas, vous battez le record d'Othello.

ANDRÉ. — Je vous en prie, ne prenez donc pas toujours Othello comme le type du jaloux odieux ; en somme, mettons le mouchoir (*il fazzoletto*) de côté, je crois qu'il avait de très sérieuses raisons d'être jaloux, Othello !

HÉLÈNE, *d'un air potinier*. — Vous savez quelque chose sur Desdemona ?

ANDRÉ. — Non, je ne sais rien ; mais enfin ce n'était pas un lis, cette jeune femme, pour s'être appuyé ce nègre ; elle avait des goûts dépravés. Moi, j'ai connu ça à l'Exposition de 1889 ; j'avais une petite amie qui a été la maîtresse de tout un village soudanais. C'est la femme pour exotiques, c'est un numéro terrible.

HÉLÈNE. — Ne croyez pas vous en tirer par une anecdote. Pour revenir à ce que nous disions, selon vous, une femme n'a pas le droit d'être jalouse ; bien plus, un monsieur s'absente pendant six mois, douze mois, il prend des distractions comme vous dites, c'est admis... La femme qui récalcitrerait serait ridicule ; elle n'a pas non plus le droit d'avoir des sens, elle n'a que le devoir d'attendre toute seule, bien seule, ce mari qui ne peut pas attendre, lui. On vous répond : ça n'est pas la même chose. C'est idiot tout simplement, et c'est révoltant.

GOTTE. — Hélène, calme-toi, ma chérie.

Mme LEFORMAH. — Si ma fille est sur ce chapitre, nous n'avons pas fini.

HÉLÈNE. — Non, c'est vrai, ça m'exaspère. Voyons, Thérèse, venez à mon secours, dites que j'ai raison.

Mme SUREAU. — Moi, je ne peux rien dire, il paraît que je n'ai pas de tempérament ; ou, si j'en ai, je n'en sais absolument rien. Et pourtant, je crois que dans les devoirs conjugaux l'homme est comme le clown du cirque, quand il joue à se battre avec Chocolat. « Quand je dis : Commencez, vous commencez ; quand je dis : Finissez, c'est fini », et naturellement Chocolat a toujours reçu une demi-douzaine de coups de poing avant d'en avoir allongé un seul. C'est comme ça que j'ai eu deux enfants, ça n'est pas un sport.

ANDRÉ. — Alors vous êtes Chocolat ?

HÉLÈNE. — En dit-elle, cette Thérèse, elle est impayable !

Mme SUREAU. — Aussi, je ne sais pas ce que c'est que d'être jalouse et Gustave peut doner des coups de canif dans le contrat, je le lui permets.

SUREAU. — C'est bon à savoir.

Mme SUREAU. — D'autant plus qu'on n'a pas toujours son canif.

SUREAU. — Il y a encore ça.

HÉLÈNE. — Eh bien, moi, je serais très jalouse ; et quand son mari la trompe, je trouve qu'une femme doit divorcer ou le lui rendre.

Mme LEFORMAH. — Elle est bien avancée.

HÉLÈNE. — Elle se venge.

Mme LEFORMAH. — Triste vengeance.

Mme SUREAU. — Triste... ça dépend.

Mme LEFORMAH. — Si tu savais comme ça m'est désagréable de t'entendre parler comme ça.

HÉLÈNE. — Mais, ma bonne mère, je parle comme ça, parce que c'est ce que je pense. Il est temps de proclamer que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme.

Mme LEFORMAH. — Elle n'a pas les mêmes conséquences.

HÉLÈNE. — Oui, oui, à cause de l'enfant, nous la connaissons.

Mme LEFORMAH. — Mais certainement, à cause de l'enfant.

HÉLÈNE. — Mais l'enfant, c'est l'exception, c'est l'accident !

Mme SUREAU. — Alors on ne sortirait plus de chez soi.



HELÈNE. — VOUS SAVEZ QUELQUE CHOSE SUR DESDEMONA ?

PHILIPPE. — Et puis, en supposant qu'une femme mariée, j'admets le seul cas où elle se venge, apporte un enfant dans son ménage, le mari infidèle peut aussi, à ce compte-là, en avoir semé un dans un ménage parallèle et dont le père sera un autre mari, et dans ce cas-là, l'équilibre reste parfait dans une bougeoisie assoiffée d'idéal.

ANDRÉ. — Et l'on n'a plus qu'à modifier la formule pour les naissances : Le père et l'amant se portent bien.

HÉLÈNE. — Maman est écrasée !

PHILIPPE. — Maintenant, si le mari infidèle a fait à une pauvre fille un de ces enfants qu'il est convenu d'appeler naturels, n'est-il pas très juste que pour avoir jeté de par le monde un malheureux qui peut-être manquera de tout et mènera une existence misérable, il soit condamné à élever confortablement, familialement, un enfant qui ne sera pas de lui ? et dans ce

cas-là l'équilibre est établi, non plus seulement dans la bourgeoisie, mais dans la société tout entière.

HÉLÈNE. — Eh bien, mère, qu'est-ce que tu as à répondre à cela? Enfin, c'est la logique, c'est la raison et la justice mêmes.

Mme LEFORMAH. — C'est possible, mais c'est avec cette logique-là qu'il n'y a plus de respect, plus de famille, plus rien ; que tous les ménages que nous connaissons se détraquent et que le nombre des divorces augmente tous les jours.

Mme SUREAU. — On n'entend parler que de malheurs.

Mme LEFORMAH. — De mon temps, il y avait moins de scandales. D'ailleurs, il faut tout dire, nous avons été élevées autrement. Quand je me suis mariée, j'étais une



HÉLÈNE. — PARBLEU, LE DIVORCE N'ÉTAIT PAS ENCORE RÉTABLI.

vraie jeune fille, aussi pure et aussi ignorante qu'on peut l'être...

HÉLÈNE. — Tu l'es encore.

Mme LEFORMAH. — Et j'étais toute disposée à aimer mon mari, et je l'ai aimé et j'ai été très heureuse et je crois que je l'ai rendu très heureux.

GOTTE. — Je ne sais pas pourquoi, Hélène, ta mère me fait toujours penser à une gravure dans l'*Illustration* de 1859 où l'on voit des dames à crinoline qui se précipitent avec de gros bouquets au-devant des soldats.

HÉLÈNE. — Oui, et ça s'appelle : Retour des troupes d'Italie.

Mme LEFORMAH. — Je sais bien que je suis ridicule.

HÉLÈNE. — Tu n'es pas ridicule, tu es second Empire et touchante.

Mme LEFORMAH. — Second Empire tant que vous voudrez ; mais je suis d'une époque où l'on se sacrifiait encore pour ses enfants, où on ne les abandonnait pas, où on ne divorçait pas pour un oui, pour un non.

HÉLÈNE. — Parbleu, le divorce n'était pas encore rétabli.

Mme LEFORMAH. — Ça n'était pas un mal.

HÉLÈNE. — Mais ne dis donc pas ça, et quand une femme n'était pas heureuse avec son mari, quand elle était trompée ou battue, qu'est-ce qu'elle faisait?

Mme LEFORMAH. — Elle se résignait, elle élevait ses enfants.

PHILIPPE. — Mais la résignation est une vertu chrétienne, madame, et qui suppose de la religion.

Mme LEFORMAH. — Oui, eh bien?

PHILIPPE. — Eh bien, vos filles n'ont pas de religion : vous ne leur en avez pas donné.

Mme LEFORMAH. — Mais je vous demande mille fois pardon, monsieur, j'ai tenu à ce que ma fille eût une éducation parfaite.

HÉLÈNE. — Mais toi, tu ne les accomplissais pas tes devoirs religieux ; papa t'en a joliment détournée ; à peine mariée, tu les as négligés tes devoirs religieux et ton piano, c'est toi-même qui nous l'as dit.

Mme LEFORMAH. — Où veux-tu en venir?

HÉLÈNE. — Attends, tu vas voir :

alors, de quelle efficacité voulais-tu que fussent les principes que tu me donnais, lorsque je voyais que toi tu t'en dispensais absolument, et que viens-tu nous parler de religion? Est-ce que je n'ai pas été élevée avec les immortels principes de 1877 : Le cléricalisme voilà l'ennemi? Quand j'étais petite, je me rappelle, père ne voyait que par Gambetta ; il en est revenu depuis, mais il n'aimait pas les prêtres.

Mme LEFORMAH. — On n'a jamais parlé de ces choses-là devant toi.

HÉLÈNE. — Non, mais il y a les sourires, les plaisanteries, les sous-entendus que les enfants entendent fort bien! Il y a l'atmosphère, est-ce que je sais, moi! Et nous sommes quelques-unes qui avons été élevées comme ça. Alors, quand il survient dans nos ménages une catastrophe, un coup de Trafalgar sentimental, tu ne voudrais pas qu'on se réfugie dans la religion. Alors, quoi? Qu'est-ce que tu offres? Tu es collée, maman.

Mme LEFORMAH. — Je ne suis pas collée, je suis peinée.

HÉLÈNE. — Il ne faut pas être peinée, ma bonne mère, mais joyeuse, au contraire ; vous avez été esclaves et résignées, vos filles seront heureuses et libres.

STANY. — C'est ce que disaient ceux qui ont fait la grande Révolution, en pensant à leurs fils.

SUREAU. — S'ils pouvaient les voir, leurs fils!

HÉLÈNE. — Mais songe donc, de ton temps, quand vous n'aviez pas le divorce, que serais-tu devenue si tu n'avais pas aimé ton mari, si tu n'avais pas pu l'aimer?

Mme LEFORMAH. — Quand une jeune fille arrive au mariage, innocente comme je l'étais, elle est toute disposée à aimer son mari et elle l'aime, à moins qu'il ne soit indigne d'être aimé ; que ce soit, je ne sais pas, moi, un voleur ou un assassin, et encore on avait la séparation.

HÉLÈNE. — Oui, je sais bien, on a prévu le cas de l'homme voleur ou assassin, ou faux monnayeur, c'est admirable. Mais on n'a pas prévu le cas d'un homme qui vous déplairait. On ne peut pourtant pas rester avec un monsieur qui vous déplaît.

Mme LEFORMAH. — S'il vous déplaît tant que ça, il ne faut pas l'épouser.

HÉLÈNE. — Il ne faut pas l'épouser! Est-ce qu'on le sait d'avance? Un homme peut être passable comme ça dans le monde, en habit et en jaquette, et à certains moments être brutal, effrayant.

Mme SUREAU, *doucement*. — Ou grotesque.

SUREAU. — Merci.

HÉLÈNE. — Alors on serait lié toute la vie avec cet être-là? Ça ne résiste pas à l'analyse.

Mme LEFORMAH. — Que veux-tu que je te dise, ma chère enfant? Comment savoir d'avance, comment s'éclairer? On ne peut pourtant pas... Non, je ne peux pas vous suivre sur ce terrain-là.

HÉLÈNE. — Ne te dérange pas, on y va sans toi.

ANDRÉ. — C'est pour ça, madame, que le divorce est une chose admirable, car il permet à une femme mariée d'essayer loyalement une douzaine d'amants jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son type.

SUREAU. — Ça n'est pas drôle pour le type.

Mme SUREAU. — Moi, je trouve au contraire que c'est très flatteur.

ANDRÉ. — Taisez-vous, vous, madame Chocolat.

Mme SUREAU. — Cette pauvre Mme Leformah ne sait plus où elle en est.

Mme LEFORMAH. — Le fait est que vous m'épouvantez avec vos théories.

HÉLÈNE. — Nous marchons avec notre temps.

ANDRÉ. — Si vous ne marchiez qu'avec votre temps!

Mme LEFORMAH. — Au fond, je suis très inquiète, et je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve avec ces idées-là, c'est effrayant!

PHILIPPE. — Mais non, madame ; ça vous paraît effrayant parce que ce sont des choses qu'on n'a pas l'habitude de dire, mais réfléchissez-y, c'est très raisonnable et surtout très humain. Seulement vous avez été habituée à considérer comme pa-

roles d'Evangile tout ce qui est dans les codes civils ou mondains; mais il faut bien vous dire que, à côté de la loi des hommes, il y a la loi humaine qui est celle des hommes et des femmes et qui doit tenir compte de leurs instincts et de leurs aspirations. Oh! ça ne se fera pas tout de suite, mais il est bon qu'on en parle de temps en temps et que quelques-uns vivent en se conformant à cette loi-là.

STANY, *à Hélène.* — Je ne vous dis pas adieu, je vous retrouverai en revenant, vous m'attendez.

HÉLÈNE. — C'est entendu.

GOTTE, *à Stany pendant les aurevoirs.* — Quelle idée avez-vous eue de dire que nous les reconduirions, c'est ridicule, c'est une manie dans votre famille de reconduire les invités.

STANY, *piqué.* — Mais si cela ne vous



GOTTE. — CETTE INVENTION D'ALLER RECONDUIRE LES GENS...

plaît pas, chère amie, vous n'avez qu'à ne pas venir.

GOTTE. — Maintenant que vous l'avez dit, que vous l'avez décidé, ce n'est pas possible, ça serait impoli. Vous avez toujours des idées comme ça. C'est sans doute pour rester un peu plus longtemps auprès de Mme Sureau.

STANY. — Pourquoi pas? Elle est très amusante.

GOTTE. — Ça n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on dit tout ce qui vous passe par la tête. Alors, nous allons lais-

Mme LEFORMAH. — Parlez-moi comme ça, je comprendrai.

HÉLÈNE. — Mais c'est ce que je t'ai dit... sous une autre forme, voilà tout.

SUREAU, *à Stany.* — Dites-moi, cher ami, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

STANY. — Non, non, il est même temps de partir. Allons, allons!

Mme SUREAU, *à Mme Leformah.* — Au revoir, madame, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance ; j'espère avoir le plaisir de vous revoir cet hiver à Paris.

ser Mme Leformah toute seule, comme c'est poli.

STANY. — Mais non, Mme Leformah reste avec sa fille et Philippe.

GOTTE. — Vous savez bien qu'ils vont la plaquer pour aller s'embrasser sous les arbres.

STANY. — Allons, quand vous aurez fini de ronchonner ; venez-vous, oui ou non ? Allez mettre votre chapeau, vous avez juste le temps. (*Il s'en va.*)

GOTTE, *le suivant.* — Cette invention d'aller reconduire les gens : ça se fait au Vésinet !

Elle sort.

SCÈNE III

Mme LEFORMAH, HELENE, PHILIPPE.

Mme LEFORMAH. — Il va falloir songer à partir aussi, Hélène.

HÉLÈNE. — Mais non... nous attendons qu'ils soient revenus... tu as bien entendu ce qu'a dit Stany.

Mme LEFORMAH. — Non, je n'ai rien entendu. C'est que j'ai dit à Gaétan d'être à dix heures à la petite porte.

HÉLÈNE. — Eh bien ! Gaétan attendra... il n'en mourra pas...

Mme LEFORMAH. — Oh ! certainement. Est-ce que vous restez ici ?

HÉLÈNE. — Oh ! oui, mère... Il fait si doux, si bon.

Mme LEFORMAH. — Vous feriez peut-être mieux de rentrer.

HÉLÈNE. — Tu voudrais que nous nous enfermions par un temps pareil... C'est un meurtre.

Mme LEFORMAH. — Eh bien, moi, je vais rentrer... je trouve qu'il fait un peu frais.

HÉLÈNE. — C'est ça, ma bonne mère, rentre, nous te rejoindrons tout à l'heure.

Ils la laissent s'éloigner.

SCÈNE IV

HELENE, PHILIPPE.

PHILIPPE. — Votre mère a raison... la soirée est fraîche... attendez, il ne faut pas que j'attrape froid.

Il enfile un paletot d'été.

HÉLÈNE. — Oh ! vous avez dit ça comme un tout petit garçon... (*l'imitant*) il ne faut pas que j'attrape froid.

PHILIPPE. — J'ai été aussi ridicule que ça ?

HÉLÈNE. — Mais oui... tu m'aimes ?

PHILIPPE. — Je t'adore. Quelle brave et digne femme que cette Mme Leformah !

HÉLÈNE. — Mère, oui, c'est une créature d'exception... elle n'est pas très avancée pour son âge, elle a des naïvetés incroyables.

PHILIPPE. — Mais ça vaut mieux que si elle s'était rendue fameuse par mille aventures galantes.

HÉLÈNE. — Evidemment.

PHILIPPE. — Et je ne la trouve pas si ridicule... l'honnêteté de sa vie désarme l'ironie.

HÉLÈNE. — Par exemple, nos façons de parler et de penser surtout la renversent.

PHILIPPE. — J'ai peut-être tort de parler comme ça devant elle : elle doit me croire un être sans morale, sans principes.

HÉLÈNE. — Oh non, elle n'est pas bête, elle est loin d'être bête et elle fait très bien la différence entre ta conviction, ta sincérité et la blague de Stany ou le scepticisme d'André. Et d'ailleurs tu fais bien de dire ces choses-là... il faut les dire. Tant pis ou plutôt tant mieux si tu ne penses pas comme les autres, si tu penses humainement. C'est pour ça que je t'ai aimé, vois-tu, parce que tu n'es pas égoïste, parce que tu es juste et que tu as de l'indulgence et de la pitié.

PHILIPPE. — Disons le mot, je suis parfait.

HÉLÈNE. — Tu n'es pas parfait ; mais tu es meilleur que les autres. Regarde An-

dré, comme il est méchant, comme il est amer.

PHILIPPE. — Ce n'est pas sa faute, il n'est pas heureux... il est tombé sur une femme terrible qui le fait souffrir.

HÉLÈNE. — C'est toujours cette Mme Be·lett ?

PHILIPPE. — Toujours.

HÉLÈNE. — Comment, ça dure encore ? En effet, le pauvre garçon, je le plains ; mais ce n'est pas une raison pour rosser sur toutes les femmes.

PHILIPPE. — Il dit beaucoup de bien de toi.

HÉLÈNE. — A toi... mais on sent qu'il en veut au genre humain et il ne cherche qu'à dire des mots blessants.

PHILIPPE. — Il ne digère pas bien... Et puis je ne le juge pas. Qui sait si je ne serais pas plus amer et plus aigri dans des circonstances semblables ?

HÉLÈNE. — Oh non... pas toi.

PHILIPPE. — Mais tu n'en sais rien... c'est ce que je me dis toujours : nous ne pouvons pas le juger... parbleu, tout nous réussit à nous, nous sommes insolemment heureux et notre avenir est d'amour et de joie.

HÉLÈNE. — C'est vrai... oui, j'ai foi dans l'avenir et je suis sûre que je t'aimerai très bien ; c'est bête de dire à quelqu'un qu'on l'aime bien, ce n'est pas bête de lui dire qu'on l'aimera très bien... tu comprends, il y a une nuance.

PHILIPPE. — Je la saisis parfaitement.

HÉLÈNE. — J'en suis persuadée. Tu n'as pas froid ?

PHILIPPE. — Non.

HÉLÈNE. — Comme ça a été vite pourtant... on dirait qu'il y a eu un Dieu pour nous; en tout cas, la vie nous a été complice... je t'ai rencontré, nous nous sommes aimés, et cinq mois après, j'étais veuve !

PHILIPPE. — C'est admirable !

HÉLÈNE. — Il y aura bientôt un an de ça, et ça me paraît loin... si loin !... Je me demande parfois si c'est bien vrai que j'ai été Mme Ardan, la femme de Gaston Ardan, et si ce n'était pas cette robe noire... je ne le croirais pas... j'ai peur que ça t'ennuie de me voir toujours en noir.

PHILIPPE. — Je connais une romance dont le refrain est : « Ne pleure pas, le



PHILIPPE. — C'EST PAR CE REFRAIN QUE JE TE RÉPONDRAI.

noir te va si bien ! » C'est par ce refrain que je te répondrai.

HÉLÈNE, *avec élan.* — Ah ! mon amour, pour une blonde comme moi, un grand deuil sans chagrin, c'est le rêve ! Et puis, je la quitterai bientôt cette triste livrée qui me rattache encore au passé et nous nous marierons... Ça ne t'effraie pas le mariage ?

PHILIPPE. — Avec toi, je l'envisage avec bonheur.

HÉLÈNE. — Et moi avec passion... quoique André prétende qu'il y ait dans ce mot un étrange pouvoir dissolvant. Ah ! ils m'ont fait du mal tout à l'heure avec leur conversation. Si c'était vrai pourtant qu'il n'y ait pas d'amour possible dans le mariage ?... Ah ! vois-tu, j'aimerais mieux que nous restions amants. Et d'ailleurs nous serons amants, n'est-ce pas ? Le mariage, pour moi, n'est qu'un mot, une formule, pas même, une formalité... je n'y tiens pas, et je serais très fière de rester ta maîtresse; mais il faut l'accomplir, cette formalité : ma mère n'admet pas l'union libre.., c'est sur ce terrain-là qu'elle ne me suivrait pas... et puis c'est aussi pour mon fils, ce pauvre petit bonhomme... il

faut que sa maman ait une situation régulière... je te parais bourgeoise, hein?

PHILIPPE. — Pas du tout... Tu es vraiment celle que j'attendais et dont j'avais besoin... Oui, j'avais besoin de toi... j'aime ton cerveau et ton cœur et si tu n'étais pas ma maîtresse, je voudrais être ton ami. Ah! vois-tu, l'essentiel pour l'homme, c'est de rencontrer dans sa vie l'étrangère vêtue de rêve qui lui ressemble comme une sœur ; alors, avec celle-là, on peut se marier, il n'y a pas de danger. Et puis nous garderons jalousement notre bonheur, nous l'emmènerons loin des villes, nous vivrons beaucoup à la campagne et surtout nous ne mettrons pas de gens entre nous, pas d'ami ni d'amie intime... et puis je travaillerai pour toi, je tâcherai à devenir quelqu'un, et dans ces conditions, je crois que nous serons heureux, Hélène.

HÉLÈNE, *gravement*. — Je le crois aussi, Philippe... d'ailleurs, je le répète, je t'aimerai très bien. J'imagine que ce qui tue l'amour dans le mariage, c'est le perpétuel tête-à-tête, le perpétuel côte-à-côte... Je saurai te laisser seul avec toi-même ; je comprendrai que tu as besoin de te distraire, de voyager... tu n'auras pas besoin de me le demander, je le devinerai et je te dirai : Va-t'en!

PHILIPPE. — Et alors, je te répondrai : Mais je suis très bien ici, et je reste.

HÉLÈNE. — C'est bien là-dessus que je compte... mais même si tu t'en allais, je ne t'en voudrais pas, car tu me reviendrais plus aimant... certainement, je souffrirais, il faut bien payer son bonheur... on ne peut pourtant pas exiger une félicité absolue, sans ça la Providence aurait le droit de vous envoyer coucher.

PHILIPPE. — On irait.

HÉLÈNE. — Bien sûr... Et puis, tu ne partirais pas toujours tout seul... quelquefois tu m'emmènerais... nous irions ensemble à Venise.

PHILIPPE. — Tu y es allée déjà à Venise.

HÉLÈNE. — Avec mon mari, oui, mais ça ne compte pas ; c'est comme si je n'y étais pas allée. Je suis arrivée le soir à l'hôtel, je me suis fait servir à dîner dans ma chambre et je suis repartie le lendemain matin, je n'ai voulu rien voir... Je ne voulais pas profaner la vision que je m'étais faite de Venise, avec un cœur et des yeux qui ne fussent pas d'une amoureuse, et surtout avec un Gaston Ardan qui aurait établi un tir aux pigeons sur la place Saint-Marc... Ah! il était de cette force-là. J'en ignore donc tout le côté gondole, mais je veux le connaître avec toi.

PHILIPPE. — Oui, et tu as eu raison, il y a des paysages et des villes où il ne faut pas apporter des âmes vulgaires. Une chose qui me plaît infiniment à Londres, c'est qu'on ne permet pas aux fiacres de se promener dans les parcs élégants; de même, des gens qui ne seraient pas amants à Venise seraient des fiacres dans Hyde-Park.

HÉLÈNE, *dans un élan*. — Mais nous, on ne sera pas des fiacres, va ! Ah ! je rêve de choses folles avec toi. A quoi penses-tu ?

PHILIPPE, *troublé*. — Je pense...

HÉLÈNE. — Ah! tais-toi, tais-toi... Tiens... donne-moi tes yeux et prends ma bouche.

PHILIPPE. — Ah! Hélène, tu me charmes, tu me grises, tu me séduis. Quel parfum as-tu donc ce soir dans tes cheveux ?

HÉLÈNE. — C'est de l'ambre.

PHILIPPE. — Comme tu m'as dit ça d'un air triste... c'est de l'ambre.

HÉLÈNE. — Je vous défends de vous ficher de moi... tu n'as pas froid ? On s'entend bien, tous les deux.

PHILIPPE. — On s'entend divinement bien. Hélas! il va falloir nous quitter tout à l'heure.

HÉLÈNE. — Ah! oui, c'est embêtant. Enfin, on se retrouvera demain matin... je me lèverai de bonne heure et je serai à neuf heures dans le bois Saint-Anne, près de la croix. Nous ne sommes pas trop à plaindre. Nous nous voyons encore assez souvent, grâce à l'idée que j'ai eue de te faire inviter chez les des Trembles.



STANY. — PAR CU VCUS EN ALLEZ-VOUS ?

PHILIPPE. — Oui, mais il faudra bientôt que je m'en aille... je ne peux pas rester éternellement chez ces gens. Voilà déjà trois semaines que j'y suis. Je crains d'être indiscret

HÉLÈNE. — Tu n'es pas un invité ordinaire, tu es mon fiancé, et Gotte est notre confidente. Cette gentille Gotte, elle est si bonne, si dévouée. Elle n'avait pas l'air très content d'aller reconduire les Sureau. As-tu remarqué ?

PHILIPPE. — Non.

HÉLÈNE. — Elle a fait une scène à Stany tout à l'heure... c'est peut-être à cause de Mme Sureau... d'ailleurs, elle a l'air triste depuis quelques jours.. ce soir, elle a à peine parlé. Ma pauvre Gotte ! Stany est superficiel, très flirt... c'est sans doute ça qui la rend triste.

PHILIPPE. — Ecoute, les voilà qui reviennent.

HÉLÈNE. — Alors, à demain neuf heures. Au revoir, toi.

PHILIPPE. — Au revoir, vous.

HÉLÈNE. — Au revoir, vous ?

PHILIPPE. — Au revoir, toi.

SCÈNE V

Mme LEFORMAH, PHILIPPE, HELENE, GOTTE, STANY, un domestique.

STANY. — Nous voilà revenus.

HÉLÈNE. — Ça s'est bien passé, pas manqué train, adieux touchants ?

STANY. — Oui, oui, très touchants.

Mme LEFORMAH. — Tiens, Hélène, je t'ai apporté ton chapeau et ton collet.

HÉLÈNE. — Ah ! ah ! tu t'es méfiée.

Mme LEFORMAH. — Ah! oui, parce que lorsque tu vas t'apprêter dans la chambre de Gotte et que vous vous mettez à bavarder, vous en avez pour des éternités.

HÉLÈNE. — Et tu tombes de sommeil.

Mme LEFORMAH. — Et puis Gaétan doit nous attendre depuis au moins une heure. Allons, au revoir, mon cher Stany, au revoir, ma petite Gotte.

HÉLÈNE, *embrassant Gotte.* — Au revoir, ma chérie; je viendrai te voir après déjeuner.

STANY. — Par où vous en allez-vous?

Mme LEFORMAH. — Par le bas, Gaétan nous attend à la petite porte.

STANY. — Eh bien, Jean, accompagnez donc ces dames avec votre lanterne.

Mme Leformah et Hélène s'en vont suivies du domestique porteur d'une lanterne.

SCÈNE VI

PHILIPPE, GOTTE, STANY.

STANY. — Eh bien, moi, je vais aller me coucher. J'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

GOTTE. — Quelle heure est-il donc?

STANY. — Onze heures bientôt. Est-ce que vous rentrez, Gotte?

GOTTE. — Oh! non. Il fait trop doux dehors, et puis il faut que je cause avec Philippe, j'ai un tas de choses à lui dire de la part d'Hélène.

STANY. — Ah! encore des confidences, des secrets. Allons, je vais me coucher, bonsoir, mon vieux camarade.

PHILIPPE. — Bonsoir, cher ami.

STANY. — A tout à l'heure, Gotte.

SCÈNE VII

PHILIPPE, GOTTE.

GOTTE. — Enfin, on respire maintenant que tous ces gens sont partis. Ah! qu'ils m'ont fatiguée, ils me gâtaient absolument la campagne et cette belle nuit. Y en a-t-il, ce soir, des étoiles! Croyez-vous que tout ça soit habité?

PHILIPPE. — Sans doute.

GOTTE. — Dire qu'il y a peut-être là haut, en ce moment même, des bonnes gens qui causent sur une terrasse, comme nous! Mais, sûrement, dans aucun de ces astres, il n'y a une femme qui s'ennuie autant que moi. On est très bien ici, j'ai envie de rester là jusqu'à ce qu'une étoile file.

PHILIPPE. — Pourquoi faire?

GOTTE. — Pour faire un souhait.

PHILIPPE. — Quel souhait?

GOTTE. — Ah! voilà, c'est mon secret.

PHILIPPE. — Et s'il ne file pas d'étoiles?

GOTTE. — Je le verrai bien, alors je m'en irai quand le jour viendra.

PHILIPPE. — Quand le jour viendra! Et votre mari qui vous attend?

GOTTE. — Mon mari? Il dort déjà; il a quatre-vingts kilomètres dans les jambes; il ne m'a pas attendue... et puis il rêve de Mme Sureau, cette bonne Thérèse.

PHILIPPE. — Vous êtes jalouse?

GOTTE. — Ah! grands dieux! non. On n'est pas jalouse de Stany.

PHILIPPE. — D'ailleurs, rassurez-vous, Mme Sureau n'est pas dangereuse; c'est une allumeuse.

GOTTE. — Je déteste ce genre de femmes-là, je trouve que ça n'est pas honnête, moi; j'aime mieux une femme emballée et qui va jusqu'au bout; je ne comprends pas le flirt, je ne comprends pas qu'on grignote le fruit défendu; il faut y mordre à belles dents et même sans l'éplucher, ou ne pas s'en mêler, voilà... ai-je raison?

PHILIPPE. — Mais si; seulement si j'ai un conseil à vous donner, mordez-y le plus tard possible.

GOTTE. — J'y mordrai quand ça me plaira; c'est idiot ce que vous dites là : le plus tard possible! Quand je n'aurai plus de dents, n'est-ce pas?

PHILIPPE. — Et qu'est-ce que vous aviez à me dire de la part d'Hélène?

GOTTE. — Ah! c'est vrai, j'oubliais; vous ne pensez qu'à ça, vous.

PHILIPPE. — Dame!

GOTTE. — Que je sois triste ou non, ça vous est bien égal ; moi, je peux crever. Eh bien, approchez-vous, si vous voulez que je vous le dise, vous êtes à une lieue, je ne peux pas vous crier ça.

PHILIPPE. — Personne ne nous entend, nous sommes seuls.

GOTTE. — Vous avez des raisons stupides, mon cher. Certainement, nous sommes seuls, mais il y a des choses qu'il faut dire à voix basse. D'ailleurs, ça m'est égal, moi. (*Elle crie.*) Hélène m'a dit de vous dire...

PHILIPPE. — Voyons, Gotte, ne faites pas d'enfantillages.

Il approche sa chaise.

GOTTE. — Ah! je vous en prie, ne traînez pas votre chaise comme ça sur les cailloux ; c'est un bruit qui me porte sur les nerfs ; asseyez-vous près de moi, tout simplement... Dieu, que vous m'agacez ce soir!

PHILIPPE. — Tout vous agace.

GOTTE. — C'est vrai, je suis énervée.



PHILIPPE. — SOIT; ALORS, BONSOIR, GOTTE.

Voulez-vous qu'on se promène autour de la pelouse, comme l'autre soir? C'était si joli!

PHILIPPE. — Pourquoi nous promener, on est très bien ici.

GOTTE. — Vous avez peur!

PHILIPPE. — Moi, de quoi aurais-je peur?

GOTTE. — Je ne sais pas, moi, des voleurs peut-être. (*Elle rit nerveusement.*) Dieu! que vous m'agacez!

PHILIPPE. — Voyons, Gotte, dites-moi ce qu'Hélène vous a chargée de me dire, et puis on se dira bonsoir.

GOTTE. — Eh bien, non, j'ai réfléchi, je ne suis plus disposée, je vous le dirai aussi bien demain matin ; ça n'est pas très important, au fait, ni pressé.

PHILIPPE. — Soit ; alors, bonsoir, Gotte.

GOTTE. — Attendez donc, vous pouvez bien rester un peu avec moi ; alors je ne suis bonne que pour vous parler d'Hélène ? Je peux avoir à causer avec vous, un tas de choses à vous dire, vous êtes extraordinaire! Ça n'est pas très poli ce que vous faites là... Alors, vous êtes heureux, Philippe?

PHILIPPE. — Oui, Gotte, je suis très heureux.

GOTTE. — Vous aimez bien Hélène?

PHILIPPE. — Je l'adore.

GOTTE. — Les hommes sont bien tous les mêmes.

PHILIPPE. — Pourquoi dites-vous ça ?

GOTTE. — Vous dites que vous l'adorez, et pourtant...

PHILIPPE. — Quoi, pourtant? Que voulez-vous dire ?

GOTTE. — Rien.

PHILIPPE. — Si, vous avez quelque chose à dire... Parlez, je déteste que l'on n'achève pas... j'ai horreur de ces restrictions.

GOTTE. — Vous dites que vous aimez Hélène, et pourtant, avant-hier soir, quand nous nous sommes promenés autour de la pelouse, nous marchions à côté l'un de l'autre, si près que ma robe vous frôlait... et vous ne vous êtes pas éloigné.

PHILIPPE. — Nous ne nous sommes pas éloignés.

GOTTE. — Et quand vous parliez, votre voix tremblait.

PHILIPPE. — Je ne me rappelle pas.

GOTTE. — Oui, je le jure, votre voix tremblait.

PHILIPPE. — C'est possible, mais vous avez tort d'y penser encore.

GOTTE. — Ce n'est pas ma faute

PHILIPPE. — D'ailleurs, qu'est-ce que ça prouve ? Sinon que deux êtres jeunes ne peuvent pas rester impunément l'un près de l'autre dans certaines conditions... parce qu'il s'agit de se rendre compte avant tout de ce qui nous arrive, n'est-ce pas ? Il s'agit d'y voir clair en nous-mêmes ; or, ce soir-là, nous nous sommes promenés sous un ciel de lune et d'étoiles, parmi des senteurs complices d'arbres et de fleurs... et nos âmes étaient amollies.

GOTTE. — Donc vous n'attribuez mon trouble, notre trouble, qu'à des circonstances extérieures : n'y a-t-il pas autre chose ?

PHILIPPE. — Non, je l'affirme.

GOTTE. — Parlez pour vous.

PHILIPPE. — Mais ce n'est pas ça que vous aviez à me dire de la part d'Hélène ; j'aurais dû me douter que c'était un piège.

GOTTE. — Ah ! Philippe, vous avez des paroles cruelles. Eh bien, oui, je voulais rester avec vous, causer avec vous ; elle vous a assez eu toute la journée et j'ai assez souffert.

PHILIPPE. — Souffert ?

GOTTE. — Oui, c'est horrible, c'est infâme, mais je souffre quand elle est seule avec vous. Pendant tout le temps que nous avons accompagné ces gens, je savais que vous étiez ensemble, je vous voyais, je vous entendais... je suis jalouse d'elle, de mon amie... Ça n'est pas beau, n'est-ce pas ?

PHILIPPE. — Non, ça n'est pas beau.

GOTTE. — Ce n'est pas ma faute, pourtant, ce n'est pas ma faute... c'est la fatalité. Car enfin j'étais sincère et, devant Dieu qui m'entend, je ne pensais pas à vous, puisque Hélène vous aimait ; et quand je vous ai invité à venir ici, c'était pour que vous fussiez près d'Hélène, pour que vous puissiez vous voir tous les jours ; c'était pour servir votre amour, je le jure ; mais ça a tourné contre moi, contre moi seule, car vous, vous êtes bien fort, bien sûr de vous.

PHILIPPE. — J'aime votre amie.

GOTTE. — Ah ! je dois vous paraître un monstre.

PHILIPPE. — Non, vous n'êtes pas un monstre, seulement vous vivez depuis quelque temps dans une atmosphère d'amour et le rôle de confidente était dangereux pour vous qui êtes jeune, jolie, avec un mari qui ne s'occupe pas de vous. De mon côté j'étais mal défendu par l'intimité qui s'est établie entre nous, par la tendre affection que je vous porte, par la reconnaissance que j'ai envers vous ; et puis vous êtes séduisante, troublante, et il y a cet instinct de conquête que tous les hommes ont en eux, ce désir d'inconnu, cette espèce de curiosité... Ah ! il y a tant de choses contre lesquelles il faut nous défendre et qui sont autour de nous, en nous, malgré nous. Nous n'avons pas été coupables l'autre soir, mais aujourd'hui nous sommes avertis... nous sommes avertis... Et nous serions coupables si nous nous exposions plus longtemps au danger de nous-mêmes. C'est pourquoi, Gotte, je vais partir bientôt.

GOTTE. — Vous allez partir ! Il ne manquerait plus que ça. Mais qu'est-ce que je deviendrai, moi ? Je n'avais que cette consolation de vous voir, de vous entendre, de vivre un peu la même vie et vous voulez me l'enlever ?

PHILIPPE. — Il le faut.

GOTTE. — Non, ça n'est pas vrai, vous ne partirez pas, je ne le veux pas, vous ne le pouvez pas ; d'abord quelle raison donnerez-vous à Hélène ? Partir, n'est-ce pas avouer, me compromettre ? Vous n'en avez pas le droit.

PHILIPPE. — Ne vous inquiétez pas de ça, je trouverai un prétexte.

GOTTE. — Alors, c'est décidé, vous voulez partir... Ah ! que je suis malheureuse !

Elle éclate en sanglots.

PHILIPPE, *la consolant*. — Voyons, ma petite Gotte, ne pleurez pas comme ça... Il faut être raisonnable... je ne veux pas que vous pleuriez.

GOTTE. — J'ai du chagrin... Vous ne comprenez pas ça, vous !

PHILIPPE, *la prenant dans ses bras.* — Si, je vous comprends, je sais ce qui se passe en vous.

GOTTE. — Non, vous ne le savez pas... sans ça vous seriez touché et vous m'aimeriez.

PHILIPPE. — Taisez-vous, Gotte, je vous en prie.

GOTTE. — Non, je ne me tairai pas, et vous m'aimeriez si je voulais, oui si je voulais, car votre voix tremble encore, et vous me serrez dans vos bras.



PHILIPPE. — SI, JE VOUS COMPRENDS, JE SAIS CE QUI SE PASSE EN VOUS.

PHILIPPE, *se détachant d'elle, brusquement.* — C'est vrai, c'est vrai, et pourtant je ne vous aime pas. Ce sont vos larmes qui m'attendrissent, qui me troublent. C'est peut-être votre douleur que j'aime et qui me rend faible. Voyez-vous, c'est pour ça qu'il faut que je parte... je partirai demain... c'est fini... et quand je ne serai plus là, vous verrez, Gotte, vous vous reprendrez... vous réfléchirez et vous serez remplie de honte, car personne ne croirait à votre inconscience, à votre sincérité, et vous ne savez pas ce qu'on croirait ?

GOTTE. — Non.

PHILIPPE. — Eh bien, on croirait que, jalouse d'Hélène, vous avez fait le vilain calcul de m'attirer chez vous pour me rendre amoureux, on vous prêterait cette vulgaire perversité, et moi, je serais le ridicule amant qu'on se dispute et qui profite de la rivalité de deux femmes, de deux amies... c'est grotesque, et c'est répugnant! Il ne faut pas que cela soit, Gotte, vous entendez, il ne le faut pas.

GOTTE. — Vraiment on pourrait croire ça? Vous avez raison, il ne le faut pas... Ah! mon Dieu, c'est affreux. Hélène, ma chère Hélène, pour laquelle je donnerais ma vie... car je l'aime comme une sœur, je l'adore au fond de tout ça.

PHILIPPE. — Mais je n'en doute pas.

GOTTE. — Vous partirez demain, Philippe, je le veux.

PHILIPPE. — Ah! Gotte, je savais bien qu'en parlant à votre cœur...

GOTTE. — Seulement, je vous écrirai.

PHILIPPE. — Ah! non, alors, tout ce que nous faisons est inutile ; c'est entretenir le mal.

GOTTE. — Vous croyez?

PHILIPPE. — J'en suis sûr.

GOTTE. — Alors je ne vous écrirai pas... Mais vous, vous m'écrirez.

PHILIPPE. — Pas davantage.

GOTTE. — Enfin, vous me donnerez bien de vos nouvelles? Vous pouvez bien m'écrire des lettres officielles.

PHILIPPE. — Oui, je vous écrirai des lettres officielles. C'est entendu, on est de bons amis. Bonsoir, Gotte.

GOTTE. — Bonsoir, Philippe.

PHILIPPE. — Voyons, est-ce que ça ne vaut pas mieux? Est-ce que vous ne vous sentez pas un poids de moins, là ? Est-ce que vous n'êtes pas heureuse même ?

GOTTE. — Oh ! si, mais je vais bien pleurer tout de même.



ANDRÉ. — CE QUE JE VOULAIS POUR ROMPRE, C'ÉTAIT UNE PREUVE INDÉNIABLE.

ACTE TROISIÈME

Chez Philippe : un cabinet de travail attenant à l'atelier. Par un vitrage, l'atelier se devine et une large baie laisse apercevoir la blancheur des plâtres et un groupe ébauché.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, ANDRÉ.

ANDRÉ. — Ce que je voulais pour rompre, c'était une preuve indéniable, une certitude. Vous savez bien comment sont les femmes, elles jurent toujours qu'elles vous sont fidèles, qu'elles n'ont pas d'autre amant... et on les croit... ou plutôt, non, on ne les croit pas, mais on fait semblant. Et puis, je ne sais pas si vous êtes comme moi, je ne peux pas mettre le petit nez de ma maîtresse dans ses mensonges... je n'ose pas ; je suis plus troublé qu'elle, ma parole d'honneur, c'est moi qui rougis.

PHILIPPE. — Oui, oui, je connais ça... on a de la pudeur pour elles.

ANDRÉ. — Il y a en outre ce sentiment qui fait qu'on donne quatre sous à un homme qui empoisonne l'alcool et qui vous demande de quoi acheter du pain ; on sait qu'on a affaire à un farceur et on se dit : Si c'était vrai, pourtant!... Et on marche. Eh bien! c'est la même chose : quand elles vous disent qu'elles vous sont fidèles, quand elles le jurent sur une tombe sacrée et qu'elles pleurent en invoquant le ciel même, on sait qu'elles mentent effrontément et on se dit : Si c'était vrai pourtant! A moins qu'on ne se trouve devant un fait matériel, précis, alors, il n'y a plus à hésiter.

PHILIPPE. — Alors, c'est fini, vous avez rompu?

ANDRÉ. — Tout à fait, et si vous saviez comme je suis content : j'ai vingt ans et demi. Quelle joie! quelle béatitude! Quelle gredine!

PHILIPPE. — Si vous êtes si heureux que ça, il faut recommencer.

ANDRÉ. — Ah! non, j'en ai assez... je suis bien décidé à ne plus souffrir, à ne plus me faire de bile... j'ai le foie nickelé. Oui, je suis heureux... Oh! j'ai bien encore quelques petits moments un peu... mais j'attribue ça à ce sale temps qu'il fait aujourd'hui.

PHILIPPE. — Certainement.

ANDRÉ. — Vous savez ce temps de novembre, brumeux et glauque, avec des rues visqueuses et une humidité!... Oui, c'est un mauvais temps pour les ruptures.

PHILIPPE. — Il vaut mieux du sec.

ANDRÉ. — Ah! oui, un joli froid bien sec, avec un petit vent qui vous coupe les oreilles. Enfin, on ne peut pas tout avoir! C'est égal, j'ai peur que la vie ne me paraisse bien vide, maintenant que je n'ai plus d'ennuis.

PHILIPPE. — Cherchez-en d'autres.

ANDRÉ. — Vous avez raison... Voulez-vous dîner avec moi, ce soir?

PHILIPPE. — Vous êtes trop aimable.

ANDRÉ. — Vous me rendrez service... entre nous, j'aime mieux ne pas passer ma soirée tout seul. Ah! mon pauvre ami, ce que j'en ai soupé des femmes du monde!

PHILIPPE. — Ne généralisez donc pas.

ANDRÉ. — C'est vrai... je vous demande pardon... mais vous, vous allez épouser une femme exquise, intelligente, bonne et qui vous adore... c'est l'exception... Ah! si je pouvais recommencer ma vie, je sais bien ce que je ferais

PHILIPPE. — Qu'est-ce que vous feriez ?

ANDRÉ. — Eh bien! pour les sens, j'aurais des belles filles. Croyez-moi, mon cher, il n'y a encore que ça... une belle grue... Tenez, on sonne... une belle grue, bien bête, l'Oseille... voilà pour les sens ; pour le cerveau, la méthode de feu Cousin me paraît admirable : c'est ainsi que je m'éprendrais volontiers de Mlle de Lespinasse ou de cette merveilleuse duchesse Sansevernia de *la Chartreuse de Parme ;* et pour le cœur, je tâcherais à soulager quelques misères humaines ; il y a de quoi faire.

PHILIPPE. — Voilà un joli programme... faites ça.

ANDRÉ. — Je suis trop vieux.

Une vieille domestique introduit Gotte.

SCÈNE II

GOTTE, PHILIPPE, ANDRÉ.

ANDRÉ. — Au revoir... alors, à ce soir... je passerai vous prendre.

GOTTE. — C'est moi qui vous fais fuir ?

ANDRÉ. — Pas du tout, je m'en allais. Vous allez bien ?

GOTTE. — Très bien.

ANDRÉ. — Et votre mari?

GOTTE. — Mon mari est absent... il est en voyage.

ANDRÉ. — Pour ses affaires?

GOTTE. — Non, pour son agrément.

ANDRÉ. — Je comprends ça... il a fui Paris... il est allé vers des Beaulieu ou des Monte-Carlo, sans doute.

GOTTE. — Non, vers des Amsterdam, vers des Harlem... pour visiter des musées.

ANDRÉ. — Noble but! Quand revient-il?

GOTTE. — Dans une huitaine

ANDRÉ. — Allons, très bien, très bien. Au revoir, madame... faites mes amitiés à Stany si vous lui écrivez.

GOTTE. — Je n'y manquerai pas.

ANDRÉ. — Au revoir, Philippe, à ce soir... je passerai vous prendre vers sept heures et demie... nous irons dîner chez...

Le reste des paroles se perd dans l'antichambre où Philippe reconduit André.

SCÈNE III

PHILIPPE, GOTTE.

Et quand Philippe est revenu

GOTTE, *se jetant contre lui.* — Ah ! Philippe, vous savez que je suis folle depuis hier soir... je vous aime.... Il fait un temps navrant dehors, mais j'ai du bleu et du soleil dans tout mon être. Vous m'attendiez, n'est-ce pas? Je vous avais écrit que je viendrais ; d'ailleurs, je ne vous fais qu'une toute petite visite, je ne veux pas commencer à m'imposer, à m'étaler dans votre existence... merci ! pour me faire prendre en grippe. Oui, hier soir, quand vous êtes parti, je me suis couchée, j'ai réfléchi à ce qui s'était passé et je n'ai pu dormir. Alors je vous ai écrit. Il était cinq heures quand je me suis endormie. Vous avez brûlé ma lettre?



PHILIPPE. — Je ne vous en veux pas...

PHILIPPE. — J'ai oublié.

GOTTE. — Quelle imprudence! Je vous l'avais bien recommandé pourtant! Où est-elle? brûlez-la vite.

PHILIPPE. — Tenez, la voici!

Il tend une lettre à Gotte qui va la jeter dans le feu.

GOTTE. — Et vous, avez-vous pensé à moi, à nous?

PHILIPPE. — Ah! oui, j'y ai pensé, j'y ai pensé.

GOTTE. — Comme vous dites ça! Ah! mon Dieu, j'en étais sûre : vous m'en voulez, maintenant?

PHILIPPE. — Je ne vous en veux pas... j'en veux surtout à moi ; moi non plus, je n'ai pas dormi, j'ai passé une nuit de remords. Ah! ça n'est vraiment pas beau ce que nous avons fait là.

GOTTE. — Que voulez-vous? ça été une surprise.

PHILIPPE. — Une surprise?... Voyons,

ma petite Gotte, vous saviez bien que votre mari était absent et que... non, je ne veux pas insister, ça n'est pas mon rôle ; mais ne nous payons pas de mots. Une surprise!... non, nous avons trahi Hélène ; car c'est bien la trahison cette fois. Comment allons-nous reparaître devant elle ? Avez-vous songé à ça ?

GOTTE. — Ma foi, non.

PHILIPPE. — Nous voilà bien avancés maintenant.

GOTTE. — On ne fait pas ça pour être bien avancés.

PHILIPPE. — Ecoutez, Gotte, j'ai bien réfléchi, nous sommes profondément coupables, et il ne faut pas que la surprise d'hier se renouvelle. Vous ne pouvez pas être ma maîtresse, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas songé un seul instant que j'allais rompre avec Hélène, à la veille de l'épouser, et vous la sacrifier, elle qui n'a rien fait! Ça n'est pas possible. Alors quoi? Continuer à la tromper? Vous hier, elle aujourd'hui! Ah! non, non, mille fois non... je me ferais l'effet d'une fille qui remet et enlève son corset à une heure d'intervalle... C'est grotesque et c'est répugnant!

GOTTE. — Mais, Philippe, ne vous irritez pas et surtout ne me parlez pas ainsi. Ah! je me doutais bien en venant de ce qui m'attendait : c'était à prévoir ; mais rassurez-vous, je ne viens pas ici armée de mes droits, je ferai ce que vous voudrez et si petite qu'elle soit, je me tiendrai à la place que vous m'indiquerez. Pourtant, je vous assure que vous exagérez... nous ne sommes pas des criminels.

PHILIPPE. — Vous êtes donc inconsciente, alors ?

GOTTE. — C'est possible... toutefois, si vous devez avoir de tels remords et des lendemains si bouleversés, vous avez raison, il ne faut pas que ça se renouvelle.

PHILIPPE. — Et vous, Gotte, vous n'avez pas de remords ?

GOTTE, *le regardant bien en face.* — Non, Philippe, parce que moi, je vous aime... (*Petit silence.*) Mais si je ne puis être votre maîtresse, et je le comprends, ne puis-je au moins rester votre amie, votre tendre amie... je n'en demande pas davantage.

PHILIPPE. — Pour le moment, mais vous seriez bientôt plus exigeante ; et quant aux demi-mesures, nous savons où elles mènent, les demi-mesures : à l'infamie tout entière. Il y a quatre mois chez vous, à la campagne, lorsque j'ai voulu partir ; il était temps encore et nous n'étions pas coupables... je vais même plus loin : ce qui se passait en nous, entre nous, était naturel... vous voyez que j'ai des idées suffisamment larges ; mais où la faute a commencé, c'est lorsque vous m'avez obligé à revenir, c'est lorsque vous avez manœuvré...

GOTTE. — Manœuvré ?

PHILIPPE. — Oui, manœuvré avec tant d'habileté, qu'Hélène elle-même s'est alarmée et a trouvé étrange que je ne fusse pas au milieu de vous, car vous avez admirablement exploité l'amitié quasi fraternelle qui vous unissait, cette amitié que vous oubliez d'ailleurs si allègrement pour d'autres choses.

GOTTE. — C'est un réquisitoire, vous analysez merveilleusement, mais vous feriez mieux d'avoir moins d'analyse et plus de volonté.

PHILIPPE. — Oui, vous avez raison. C'est à ce moment-là que j'aurais dû tout avouer à Hélène, mais il ne s'agissait pas que de moi, il s'agissait aussi de vous, et je ne m'en suis pas cru le droit, puisque l'honneur... l'honneur!... nous défend de dénoncer une femme, quoi qu'elle fasse. Alors nous avons vécu à nouveau l'un près de l'autre ; nous nous sommes trouvés ensemble, seuls, vous avez poursuivi votre œuvre... vous avez pleuré, car vous saviez que vos larmes usaient ma résistance et sous prétexte de tendresse et de souffrance, vous avez amolli mon cœur et troublé ma chair... si bien que nous sommes arrivés au désastre d'hier.

GOTTE. — C'est admirable! Je me suis donnée à vous, je vous ai fait cadeau de ma personne et vous m'en remerciez en parlant de désastre ; mais si c'est un désastre, mon cher, vous en avez votre part ; vous n'appuyez pas assez là-dessus ; je ne

vous ai pas pris de force après tout, et j'estime que j'ai le droit de vous demander des comptes. Eh bien! qu'est-ce que vous faites de moi dans tout ça? Qu'est-ce que je deviens, moi? (*Rageuse.*) Et si je vous aime, moi, si je vous aime?

PHILIPPE. — De quelle façon vous me le dites! Mais non, vous ne m'aimez pas, ma pauvre Gotte : c'est l'obstacle qui était entre nous, qui vous a amusée d'abord, puis troublée, puis passionnée, puis affolée ; alors, vous êtes devenue la rivale de votre amie, et ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Hélène que vous détestez : à telles enseignes que si l'un d'eux, Hélène ou moi, venait à disparaître, vous rentreriez dans la tranquillité.

GOTTE. — Vous avez décidé ça. Dites plutôt que c'est vous qui avez eu un caprice, une fantaisie, une curiosité, puisque vous pouvez si facilement vous reprendre : mais moi ça n'est pas la même chose ; que voulez-vous que je devienne maintenant que vous m'avez prise, que vous m'avez prise?

PHILIPPE. — Ne parlez pas si haut. Hélène doit venir tout à l'heure ; elle peut entrer d'un moment à l'autre et tout entendre... épargnons-lui au moins ça.

GOTTE. — Nous l'entendrons sonner, j'imagine.

PHILIPPE. — Vous savez bien qu'elle a la clef de l'atelier. D'ailleurs à quoi bon cette discussion? Je vous préviens que cette fois-ci, ma décision est absolue et vos larmes même ne sauraient me toucher.

GOTTE, *fièrement*. — Soyez tranquille, je ne pleurerai pas.

PHILIPPE. — Donc, abrégeons, je vous prie. Il est inutile qu'Hélène vous trouve ici... il faut vous en aller.

GOTTE, *bondissant*. — Vous me chassez.

PHILIPPE, *patient*. — Je ne vous chasse pas. J'en appelle à votre bonne foi... je vous conseille de vous en aller.

GOTTE. — Alors, il faut que je lui cède la place et que je vous laisse seuls! Voulez-vous que je fasse le guet, pendant que vous y êtes? Eh bien, non... je ne m'en irai pas... je ne m'en irai pas. Vous croyez que vous allez me renvoyer comme une grue et que je supporterai cette humiliation. Quand je me suis donnée à vous, j'ai fait une chose importante, mon cher, ce n'est peut-être pas votre avis, je le regrette, mais c'est le mien. Et pourquoi donc serais-je toujours sacrifiée, moi? Je vaux autant qu'elle, après tout... avec ça qu'elle se serait gênée à ma place.

PHILIPPE. — Je vous défends, entendez-vous, de parler ainsi... mais vous êtes folle.

GOTTE. — Je ne suis pas folle du tout, je sais ce que je dis, oui, je vaux autant qu'elle, peut-être plus.

PHILIPPE, *froidement*. — Non.

GOTTE, *hors d'elle*. — Non?... Vous êtes mon premier amant, je le jure ; tandis qu'elle...

PHILIPPE. — Tandis qu'elle... mais parlez donc...

Il lui serre les poignets et la secoue.

GOTTE, *se dégageant*. — Ah! lâchez-moi... tandis qu'elle, elle ne pourrait pas en dire autant : il y en a eu un autre avant vous.

PHILIPPE. — Vous mentez, taisez-vous, vous mentez.

GOTTE. — Non, je ne mens pas... la preuve, c'est que son enfant, le petit Georges, que vous aimez tant, n'est pas le fils de Gaston Ardan. Si vous voulez des détails, je vous en donnerai. (*Philippe tombe accablé sous cette révélation, la tête dans ses mains. Gotte à elle-même et comme un enfant* :) Tant pis... je ne vois pas pourquoi je l'épargnerais, pourquoi je me dévouerais, après tout. Eh bien, oui, oui, je la déteste, tant pis! (*Elle va près de Philippe.*) Je vous ai fait de la peine?

PHILIPPE. — Ah! oui, voyez-vous, vous n'auriez pas dû me dire... vous m'avez fait mal.

GOTTE. — Mon pauvre Philippe, je vous demande pardon, mais aussi, c'est votre faute... vous avez été cruel... il y a des choses qu'on ne dit pas à une femme qui a été votre maîtresse la veille : vous m'avez poussée à bout.

PHILIPPE. — Vous vous vengez cruelle-

ment... c'est égal, vous n'auriez pas dû... Ah! non, je ne vous aimerai jamais... partez, partez, allez-vous-en de ma vie! Ah! nous pataugeons dans un sale cloaque. Tenez, j'ai tellement le dégoût de vous et de moi-même que j'ai envie d'avouer tout à Hélène, votre infamie et la mienne, et nos mensonges à tous les trois... d'avouer comme on vomit, pour être débarrassé.

GOTTE. — Mais vous n'avez pas le droit de faire ça... ce n'est pas votre secret, c'est le mien aussi. Philippe, jurez-moi que vous ne lui direz rien... mais vous n'avez pas le droit, ça serait indigne d'un homme d'honneur... Jurez-moi...

PHILIPPE. — Je ne vous jure rien du tout. Comment, vous venez me faire une révélation effroyable et vous voudriez que je ne lui en parle pas! Voyons, c'est impossible.

GOTTE, *affolée.* — Soit, en tout cas, vous n'avez pas besoin de me mêler à cette histoire-là. Arrangez-vous, inventez quelque chose, mais vous ne pouvez pas me compromettre, j'ai un mari, une situation.



GOTTE. — JE SUIS TRÈS LACHE, MÊME...

Philippe, il faut me jurer que vous ne me nommerez pas, quoi qu'il arrive.

PHILIPPE, *la toisant.* — Ah! comme vous avez peur! Vous n'êtes vraiment pas très brave.

GOTTE. — Non, je ne suis pas brave; je suis très lâche, même... c'est entendu... Ecoutez, dépêchez-vous... je crois qu'on a ouvert la porte... il faut me donner votre parole d'honneur.

PHILIPPE, *impatienté.* — Mais je vous la donne.

Et quelques secondes après, Hélène entr'ouvre la porte de l'atelier.

SCÈNE IV

PHILIPPE, GOTTE, HELENE.

HÉLÈNE, *sur la porte.* — Tiens, tu es là, Gotte? Il ne fait pas très clair, ici.

GOTTE. — J'arrive à l'instant... oui, j'étais venue, pensant te trouver ici... alors je t'ai attendue pour te dire...

HÉLÈNE, *la coupant.* — Il vient de m'arriver une histoire extraordinaire... (*Elle rit.*) Ah! ah! je crois bien que mon amoureux me fait des infidélités... Figure-toi... en descendant de voiture, j'ai perdu ma jarretière, et c'est un jeune abbé, très gentil ma foi, qui l'a ramassée et qui me l'a rendue, en me disant : « Ça ne vous arriverait pas, madame, si vous portiez des jarretelles... comme ça... (*Voyant que personne ne rit.*) Eh bien, je trouve ça très drôle. Et vous, Philippe, vous ne riez pas?

GOTTE. — Ah! ma chère, je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui... mais il n'est pas dans ses bonnes... il n'y a que toi qui puisse le remonter. Je vous laisse... Ah! au fait, j'oubliais pourquoi j'étais venue. Je voulais te dire : tu n'aurais pas besoin de soie pour des jupons?

HÉLÈNE. — Mais si, mais si, j'en ai toujours besoin.

GOTTE. — Eh bien! tu sais, mon petit marchand de soldes, dont je t'ai parlé... il a en ce moment des occasions extraordinaires, des pékins et des brochés en toutes nuances, trois francs quatre-vingt-dix, on en a plein la main.. pense donc, trois francs quatre-vingt-dix, et en soixante, ma chère!

HÉLÈNE. — Oh! ma chère, c'est pour rien.

GOTTE. — N'est-ce pas? Seulement, il

faut te dépêcher, si tu veux en profiter ; ça s'enlève comme du pain. C'est pour cela que je voulais te prévenir tout de suite. Tâche donc d'y passer aujourd'hui.

HÉLÈNE. — Je te remercie : tu es bien gentille. J'y passerai en sortant d'ici.

GOTTE. — Tu feras bien... Je me sauve... Je suis horriblement pressée... J'ai un tas de courses à faire... Au revoir, mon chat... (*Elle embrasse Hélène. A Philippe.*) Au revoir, beau ténébreux... ne m'accompagnez pas... je connais les aises, comme dit ma femme de chambre.

Elle sort.

SCÈNE V

PHILIPPE, HELENE.

HÉLÈNE, *quand Gotte est partie et tout en ôtant sa voilette, son manteau, son chapeau et ses gants.* — C'est drôle! Elle est pourtant très intelligente, Gotte, très fine, et il y a des nuances qu'elle ne saisit pas.

PHILIPPE. — Quelles nuances?

HÉLÈNE. — Eh bien! à chaque instant, je la trouve ici... elle est toujours fourrée chez toi... ce n'est pas sa place. Je sais bien que c'est mon amie, notre confidente... enfin c'est une question de tact, on a ça ou on ne l'a pas. Et puis je ne sais pas pourquoi je t'en parle aujourd'hui... ça n'a aucune importance... moi je ne le ferais pas, voilà tout. Voyons, est-ce vrai?

PHILIPPE. — Je n'en sais rien... c'est possible ; tout est possible.

HÉLÈNE, *le regardant.* — Qu'est-ce que tu as? J'espère que ce n'est pas l'histoire de cet abbé qui t'a assombri à ce point. Je te l'ai racontée parce que ça me semblait drôle. Si j'avais su, je n'aurais rien dit. Tu n'es pas jaloux, j'imagine?

PHILIPPE. — Mais non, je ne suis pas jaloux... je ne suis pas jaloux... de ça...

HÉLÈNE. — Alors, qu'est-ce que tu as? Tu as l'air bouleversé. Ah! je n'aime pas te voir ainsi, on t'a fait quelque rosserie ; tu as reçu une mauvaise nouvelle ; on t'a dit du mal de moi? (*Voyant qu'elle a touché juste.*) Ah! mon pauvre Philippe, je t'adore et tu m'aimes ; le monde ne peut pas supporter qu'on soit heureux ; alors, nous sommes entourés d'ennemis qui nous guettent et qui potinent haineusement. Tout ce qu'ils pourront faire pour empoisonner notre bonheur, ils le feront, mais



HÉLENE. — VOYONS, EST-CE VRAI?

puisque nous nous aimons, le reste ne compte pas. (*Elle veut l'embrasser ; il la repousse.*) Tu me repousses? Qu'est-ce qu'il y a?... Je veux savoir, il y a quelque chose.

PHILIPPE, *lui prenant la main et la regardant.* — Oui... écoute, Hélène, tu ne m'a jamais rien caché de ta vie passée?

HÉLÈNE. — Je ne crois pas... mais pourquoi me demandes-tu ça?

PHILIPPE, *lui lâchant la main.* — Parce que l'on m'a écrit... du moins, on m'a dit... enfin je sais que tu as eu un amant!... Est-ce vrai?

HÉLÈNE. — Si tu le sais, c'est bien.

PHILIPPE. — Oh! réponds-moi franchement, je t'en supplie... ne me force pas à remonter aux preuves... Est-ce vrai?

HÉLÈNE. — Oui, c'est vrai... mais qui donc t'a dit ça?

PHILIPPE. — Je ne peux pas te le dire.

HÉLÈNE. — Tu ne peux pas me le dire.

PHILIPPE. — Non, et d'ailleurs, peu importe, puisque tu le reconnais toi-même... Alors, toi aussi, tu mentais?

HÉLÈNE. — Je ne t'ai pas menti : tu ne m'as rien demandé.

PHILIPPE. — Non, je ne t'ai rien demandé, mais tu m'as laissé croire que j'étais le premier, tu entends, *le premier* qui éveillais ton cœur, tes sens et tout ton être ; tu m'as habitué à cette ivresse, tu m'as encouragé dans l'orgueil de t'avoir révélée à toi-même ! Comment donc appelles-tu ça, si ce n'est pas un mensonge ?

HÉLÈNE. — Si j'ai menti, c'était pour toi, pour que tu ne sois pas malheureux, pour que tu ne souffres pas.

PHILIPPE. — Ah ! oui, parbleu, quand vous ne mentez pas contre nous, par astuce et pour nous rouler, vous mentez soi-disant pour nous, par pitié et pour nous épargner, n'est-ce pas ? De toutes façons, vous mentez toujours. Et puis admettons, tu mentais pour moi ; mais tu mentais aussi pour toi, dans ton intérêt, parce que ta vie s'arrangeait bien ainsi et, malgré cette aventure, tu acceptais de devenir ma femme et de prendre mon nom, ma liberté, mon existence tout entière... tu avais mis la main sur moi... et j'étais chambré !

HÉLÈNE. — Philippe, tais-toi, tais-toi, c'est affreux ce que tu dis là. Comment peux-tu me prêter des calculs aussi vils, moi qui t'adore et qui ne vis que pour toi. Tu me parles comme à une fille qui voudrait se faire épouser.

PHILIPPE, *entre haut et bas*. — Avec une fille au moins, on sait à quoi s'en tenir, on n'est pas trompé... j'aime mieux les femmes qui ne laissent pas d'illusions avant que celles qui n'en laissent pas après.

HÉLÈNE. — Ah ! tu peux bien m'accabler... Oui, tu as raison, il eût été plus digne de toi et de moi d'avouer tout, mais je craignais de perdre mon bonheur et que tu fusses sans pitié, comme tu l'es aujourd'hui.

PHILIPPE. — Je t'aurais pardonné.

HÉLÈNE. — Tu dis ça maintenant.

PHILIPPE, *avec force*. — Je le dis et je l'aurais fait. Non, vois-tu, c'est le mensonge, l'éternel mensonge dont j'ai horreur. Quelle confiance veux-tu que j'aie pour l'avenir ?... Je t'avais mise au-dessus de toutes, et j'apprends que tu as été à un autre avant moi. Et tu l'as aimé, cet autre ? Naturellement, tu vas me dire que tu ne sais pas comment ça s'est fait, que ç'a été une surprise ; enfin, ce que vous dites toutes.

HÉLÈNE, *simplement et pas vite*. — Non, je ne te dirai pas ça... je l'ai aimé.

PHILIPPE. — Ah ! misérable !

HÉLÈNE. — Oui, je l'ai aimé, et c'est ma seule excuse. Je n'ai pas eu un amant par caprice, par désœuvrement, ou pour jouer un bon tour à une amie, comme tant d'autres... aussi tu m'appelles misérable.

PHILIPPE. — Et qui est cet homme ? Comment s'appelle-t-il ? Il est mort, il vit, quoi ? Mais parle donc, réponds. Tu ne veux pas me dire son nom ?

HÉLÈNE. — A quoi bon ?

PHILIPPE. — Tu es bonne, toi. Il y a des gens après lesquels on n'aime pas venir.

HÉLÈNE. — On n'aime venir après personne et quel que soit celui que je te nommerai, c'est justement celui-là que tu ne me pardonneras pas.

PHILIPPE. — Alors, tu veux que nous vivions ensemble avec cet inconnu entre nous, et que je sois exposé à le rencontrer, à lui serrer la main peut-être ? Non, ça n'est pas possible, il faut nous en aller chacun de notre côté... Je te rends ta liberté et je reprends la mienne.

HÉLÈNE. — Ah ! comme tu es cruel et implacable et pourtant je t'ai aimé pour ta justice et pour ton humanité, et parce que tu te penchais sur toutes nos misères avec une âme généreuse... je t'ai aimé parce que tu ne ressemblais pas aux autres... je te croyais capable d'indulgence et de pardon.

PHILIPPE. — On est indulgent quand on n'est pas acteur dans le drame des passions ; mais quand on y est pour son propre compte, on pense autrement... je m'en aperçois bien maintenant ; c'est l'instinct qui domine, c'est illogique, égoïste, brutal, si tu veux, mais c'est ainsi. Je souffre : j'ai une blessure là, une plaie horrible... alors je crie !... (*Il éclate en sanglots.*) Tu ne comprends donc pas ça ?

HÉLÈNE, *dans les larmes*. — Oui, je

sais, c'est affreux et je te plains de tout mon cœur ; mais depuis que je te connais, tu n'as rien à me reprocher. Voyons, toi qui es juste, car tu es juste et bon, malgré tout, écoute-moi... écoute-moi. Tu as connu l'homme que j'avais épousé et dans quel monde je vivais, et combien mon existence était vide. Pouvais-je deviner que je te rencontrerais? Sans ça, je t'aurais attendu purement comme une fiancée, je me serais gardée avec orgueil. Mais du jour où je t'ai aimé, rien n'a plus existé pour moi, et le passé s'est éloigné brusquement jusqu'à disparaître, et tu aurais voulu que je t'en parle, quand tu m'as demandé d'être ta femme.

PHILIPPE — Oui.

HÉLÈNE. — Ah! vois-tu, il y a des choses qu'on ne peut pas exiger d'une véritable amoureuse... c'est au-dessus des forces de la plus forte... je t'en supplie, ne regarde pas dans le passé, mais dans l'avenir : je serai ta maîtresse, ta compagne, je serai ce que tu voudras, car je t'aime, je t'adore, entends-tu... Tiens, je suis à tes pieds, je m'humilie, je te demande pardon, pardon.

Elle est à genoux devant lui.

PHILIPPE. — Je peux bien te pardonner, mais il faudrait pouvoir oublier. Pouvons-nous faire que ce qui a été n'ait pas été? Et puis n'y aurait-il pas tout près de nous, entre nous, le souvenir vivant de ta faute, ta faute elle-même, en chair et en sang!

HÉLÈNE. — Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire?

PHILIPPE. — Mais si, tu me comprénds... ton enfant, Georges, ton fils, son fils, et qui lui ressemble peut-être... Ah! non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.

HÉLÈNE. — Ah ! mon Dieu !... mais comment sais-tu ?... (*Brusquement.*) C'est Gotte qui te l'a dit?

PHILIPPE. — Non, ce n'est pas Gotte!

HÉLÈNE, *se relevant.* — Ne mens donc pas! c'est Gotte! il n'y a qu'elle au monde, tu entends, qui sache ça ; il n'y a qu'elle à qui j'aie confié mon secret... j'ai bien choisi d'ailleurs. Alors, c'est ça qu'elle est venue te dire tout à l'heure, et pour me trahir ainsi elle devait avoir une raison, une raison personnelle. Ah! je comprends tout, maintenant... tout s'éclaire... Je sentais bien, depuis quelque temps, depuis longtemps même... tiens, ça a commencé il y a cinq mois, à la campagne, tu vois que je ne suis pas tout à fait une imbécile... je sentais bien quelque chose de louche autour de moi, et que je vivais dans une atmosphère d'intrigues et de mensonges qui s'épaississait de jour en jour ; mais je ne voulais pas approfondir, je ne voulais même pas m'arrêter aux soupçons d'une trahison de sa part, de la tienne, d'une trahison aussi basse. Ah! la gueuse... elle mériterait...

PHILIPPE. — Quoi? qu'est-ce que tu vas faire?

HÉLÈNE. — Rassure-toi... il faudrait la tuer, n'est-ce pas? ou alors ne rien dire. Je ne dirai rien. Mais toi, toi, pour un homme supérieur, pour un artiste qui aime les choses chic, tu y as la main ; toi, mon amant, mon fiancé, me tromper avec mon amie, avec ma sœur presque, c'est vraiment le potin de six heures ou je ne m'y connais pas. Et c'est toi tout à l'heure qui me jugeais, qui me jugeais! Ah! ce rôle de justicier ne te va guère et tu as manqué quelque peu d'indulgence, mon garçon. C'était pourtant le cas ou jamais de te rappeler tes théories généreuses, les droits et les devoirs égaux, et que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme ; toutes ces belles phrases qui m'ont fait croire à ta supériorité! Ah! hypocrite! Tu es bien comme les autres, tu es bien un homme, un être faible et impitoyable. Oui, tu as été sans pitié, tout à l'heure ; m'as-tu assez durement fait sentir ta colère et ton mépris, et comme l'insulte était près de tes lèvres, car tu n'avais même pas la douleur d'un amant : tu n'as eu que la rage d'un mâle.

PHILIPPE. — Je souffre plus que tu ne le crois.

HÉLÈNE. — Mais non, tu n'as eu que de la colère et de la rage : tu étais atteint dans ta seule vanité d'homme, dans ta va-

nité bête, ah! oui, bête, car tu acceptais que mon enfant fût le fils d'un Gaston Ardan, c'est-à-dire d'un voleur et d'une brute que tu méprisais et dont il aurait sans doute hérité les vices ; mais qu'il fût le fils d'un autre et d'un garçon propre, certainement, tu ne peux pas te faire à cette idée-là. Et tu m'as mise plus bas qu'une fille. Eh bien, non, nous sommes quittes, mon cher... oui, j'ai eu un amant et je relève tout de même la tête... j'invoque pour moi, femme, le droit à l'amour ; ce sont tes doctrines et je suis ton élève après tout... j'ai eu un amant comme tu as eu des maîtresses.

PHILIPPE. — Ah! Hélène, ça n'est pas la même chose!

HÉLÈNE, *se forçant à rire.* — Enfin, tu arrives aussi à l'affirmer, le fameux axiome, toi, toi, c'est admirable... c'est drôle, c'est vraiment drôle !

PHILIPPE. — Tu peux railler... je ne me défends pas... je suis un misérable... tu peux m'accabler à ton tour, c'est ta revanche.

HÉLÈNE, *triste d'abord, puis dans les larmes.* — Ah! mon pauvre ami, va, je ne triomphe guère... si tu savais... Et puis à quoi bon récriminer... de part et d'autre, ce qui est fait est fait. Mais vois-tu, moi, ce n'est pas dans mon amour-propre que je suis atteinte, c'est dans mon amour, dans mon unique et grand amour... tout s'écroule, tout s'écroule, mes illusions, ma foi, mon idéal, ma seule raison de vivre... c'est mon bonheur, mon pauvre bonheur qui s'effondre... Ah! c'est horrible, vous deux, vous deux.. Ah! mon Dieu, je ne méritais pas ça!

Elle éclate en sanglots.

PHILIPPE, *se jetant à ses genoux*, — Hélène, pardonne-moi... je n'aime que toi au monde... J'ai le remords effroyable de ce que j'ai fait. Ah! si tu pouvais voir ce qui se passe en moi, combien je suis malheureux... Et puis il y a des choses que je ne peux pas te dire ; alors je me laisse accuser et je te parais coupable, monstrueusement, et pourtant, si tu savais!

HÉLÈNE. — Oui, oui je sais... ne me dis rien, je devine, mais c'est égal...

PHILIPPE. — Je ne m'excuse pas non plus et je n'avais pas le droit d'être impitoyable tout à l'heure... Ah! non, je n'en avais pas le droit, Je te demande pardon, c'est moi qui m'humilie et qui suis à tes pieds... Hélène, réponds-moi, je ne veux plus que tu pleures.

HÉLÈNE. — Ah! mon pauvre ami, s'il y a une faute dans ma vie, je l'expie cruellement et tu peux te contenter de ça.

PHILIPPE. — Nous expions tous les deux ; mais il faut oublier toutes ces choses horribles. C'est toi qui le disais tout à l'heure, il ne faut pas regarder dans le passé, mais dans l'avenir. Nous serons heureux et nous nous aimerons davantage, puisque nous aurons souffert l'un par l'autre. Ah! ne m'abandonne pas, car je ne peux pas m'imaginer la vie sans toi... mais tu ne m'aimes peut-être déjà plus...

HÉLÈNE. — Je n'en sais rien.. (*Elle pleure silencieusement.*) Voyons, quelle heure est-il, avec tout ça? Il doit être tard.

PHILIPPE. — Il est sept heures.

HÉLÈNE. — Il faut que je m'en aille. J'ai la tête en feu, je suis brisée comme si j'avais reçu des coups. Ah! je dois être jolie..., et je dîne en ville ce soir

Elle se lève.

PHILIPPE. — Ah! ma pauvre maîtresse, je suis navré.

HÉLÈNE. — Je ne te dirai pas qu'il n'y a pas de quoi. (*Se regardant dans une petite glace.*) Ah! cette tête! Je suis découragée, je suis lasse.

Elle se met de la poudre de riz.

PHILIPPE. — Veux-tu t'arranger par là?

HÉLÈNE. — Oh! non.

PHILIPPE. — Quand te reverrai-je?

HÉLÈNE. — Je n'en sais rien.

PHILIPPE. — Voyons, Hélène!

HÉLÈNE. — Mais non, je n'en sais rien!

Elle remet son chapeau.

PHILIPPE. — Tu ne peux pas t'en aller comme ça.

HÉLÈNE. — Comment, comme ça ?

PHILIPPE. — Oui, enfin, sans un mot qui me laisse espérer.

HÉLÈNE. — Espérer quoi ?... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ; je suis encore tout endolorie, toute meurtrie ; il faut le temps de se remettre.. tu ne comprends donc pas ? Tiens, aide-moi à mettre mon manteau... c'est trop lourd.

PHILIPPE. — Si, je comprends ! Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais devenir ?

HÉLÈNE, *d'une voix lasse.* — Enfonce-moi mes manches. Ecoute, il ne faut pas que nous nous revoyions tout de suite, nous avons besoin l'un et l'autre de réfléchir, de nous interroger, de voir clair en nous-mêmes... il faut que tu partes. Va-t'en dans le Midi, vers le soleil, pars demain, pars ce soir si tu peux, mais laisse-moi, laisse-moi... Ah ! sept heures et demie ! je vais être en retard, allons, adieu.

PHILIPPE. — Adieu ?

HÉLÈNE. — Au revoir, peut-être, aie bon courage !

PHILIPPE. — Je partirai demain.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

PHILIPPE. — Je dîne avec André, il doit venir me chercher tout à l'heure.

HÉLÈNE. — Ah ! je ne voudrais pas le rencontrer; il faudrait lui parler et je ne m'en sens pas la force, et puis, il verrait que j'ai pleuré.

PHILIPPE. — Veux-tu passer par l'atelier ?

HÉLÈNE. — Oui, j'aime mieux.

PHILIPPE. — Attends ! je vais t'éclairer.

Il prend la lampe et on le voit disparaître avec Hélène.

La scène devient sombre.





AU CAP MARTIN.

ACTE QUATRIÈME

Au cap Martin, entre Menton et Roquebrune, un bois de pins au bord de la mer violette; dans le fond, la ville de Menton, et très loin, très vague, la côte italienne.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE arrivant avec HELENE.

PHILIPPE. — Et maintenant, vous avez vu tout mon domaine. Oui, j'ai loué cette petite maison blanche au milieu des pins et depuis deux mois je vis là, tout seul, en face de la mer. Ici même, dans cet endroit qui ressemble à un bois sacré et dont j'ai fait mon rêvoir, je venais chaque jour et je pensais à vous éperdument. Je vous attendais, partagé entre les grands espoirs et les grandes craintes, et vous voilà enfin!... vous êtes là, je vous vois, vous me parlez, et je ne peux croire à tant de bonheur.

HÉLÈNE. — Ah! on est bien ici! Vous avez une vue splendide. Quelle est donc cette villa mauresque que l'on voit là-bas? Est-ce que ça n'appartient pas à Prunier?

PHILIPPE. — Je ne sais pas; oui, je crois.

HÉLÈNE, *trop gaie.* — Je suis passée devant tout à l'heure en venant de Menton. Vous ne savez pas comment il l'a baptisée? « Le Petit Biarritz ». C'est une idée qui ne viendrait pas à une mère : « Le Petit Biarritz. » Vous ne trouvez pas ça extraordinaire?

PHILIPPE, *triste.* — Si.

HÉLÈNE. — Et qu'est-ce que vous dites de neuf?

PHILIPPE. — Rien... Ou plutôt j'aurais bien des choses à vous dire, mais il faut commencer.. je ne sais pas... je n'ose pas... je suis troublé. Que se passe-t-il à Paris?

HÉLÈNE. — Paris est terrible en ce moment, il y a deux mois que nous n'avons vu le soleil... Ah! vous avez de la chance, vous; vous lézardiez pendant que nous pa-

taugions et vous avez coupé aux cérémonies surannées de la nouvelle année. Ah ! le premier de l'an ! Jour navrant quand on n'a pas de famille, odieux lorsqu'on en a.

PHILIPPE. — C'est bien vrai.

HÉLÈNE. — Et puis alors, toujours la même chose, des potins et de la boue, de la boue et des potins. Dites donc, à propos Mme Belett, vous savez bien, Mme Belett, la maîtresse d'André Fréville, hein ? Quel drame !

PHILIPPE. — Quoi donc ?

HÉLÈNE. — Comment ! vous ne savez pas ? Vous ne lisez donc pas les journaux ?

PHILIPPE. — Je ne lis jamais les journaux, surtout ici.

HÉLÈNE. — Eh bien ! il y a eu un drame effroyable. Imaginez-vous que celui qui a succédé à Fréville était un petit jeune homme très naïf, et comme la personne lui donnait deux ou trois camarades de cœur, ça exaspérait le petit jeune homme qui voulait un compartiment pour lui tout seul, une cabine de luxe... un enfant, quoi ! Enfin, un jour, Mme Belett n'était pas venue à un rendez-vous, et le gigolo a fait porter une lettre chez elle, mais c'est son mari qui a reçu la lettre et qui l'a ouverte.

PHILIPPE. — Ah !

HÉLÈNE. — Dame ! il y avait urgent sur l'enveloppe, n'est-ce pas; il avait sans doute lu argent, cet homme, on peut se tromper... un député... et il se dit : « Voilà un petit jeune homme qui va faire des bêtises. » Il court chez lui, il l'exhorte à la patience, essaie de lui faire entendre la philosophie de la vie, mais la vraie passion est plus entraînante que le froid scepticisme : c'est le petit jeune homme qui a communiqué son exaltation au mari; il lui a fait honte du rôle complaisant qu'il jouait, si bien que les écailles lui sont tombées des yeux, au mari, c'est le cas de le dire ; il est rentré chez lui, il a attendu sa femme, et dans le moment qu'elle rentrait, il l'a assommée.

PHILIPPE. — Vraiment ?

HÉLÈNE. — Oui. La vie continue son petit trantran, la mort aussi. Carton a perdu sa femme. Il lui a fait un très bel enterrement ; il n'y avait pas de troupes, et ça n'est pas juste, car elle aimait beaucoup les officiers ; mais il y avait des gens de l'Opéra qui ont chanté et des gens du Conservatoire avec des instruments : c'était très beau.

PHILIPPE. — Vous y étiez ?

HÉLÈNE. — Non, je n'ai pu aller qu'à la répétition générale.

PHILIPPE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

HÉLÈNE. — Ma foi, je ne vois plus rien. Ah ! vous savez que Mme Sureau fait de la magie, maintenant ! Elle se coiffe avec des bandeaux, elle porte des grandes jupes fantômes en étoffe Liberty. Ah ! Liberty, que de sottises on commet en ton nom ! Elle s'entoure de poètes qui font des vers qui ne riment pas, de peintres qui ne savent pas dessiner, de compositeurs que toute mélodie fait hurler comme des chiens, et d'amoureux qui ne peuvent pas...

PHILIPPE. — Hélène !

HÉLÈNE. — Eh bien ! non, ils ne peuvent pas... C'est un milieu très amusant.

PHILIPPE, *inquiet*. — Ah ! vous y allez donc ?

HÉLÈNE. — Quelquefois.

PHILIPPE. — Pourquoi y allez-vous ?

HÉLÈNE. — Pour me distraire, par curiosité... oh ! par curiosité pure.

PHILIPPE. — Il n'y a pas de curiosité pure.

HÉLÈNE, *redevenue grave*. — Vous en savez quelque chose.

PHILIPPE. — Ah ! oui, vous avez raison, j'en sais quelque chose, n'est-ce pas ? Mais pourquoi venez-vous me parler de Mme Belett et des potins du monde ? Ce n'est pas ça que nous avons à nous dire. Ah ! depuis deux mois que je vis ici dans la solitude et dans la nature, je l'ai pris en horreur votre monde, et j'en ai compris la corruption et les dangers.

HÉLÈNE. — Vous avez réfléchi ?

PHILIPPE. — Oui, Hélène, j'ai réfléchi ; je me rappelle, quand je suis arrivé de ma province, j'étais un honnête garçon, j'avais un cerveau propre, un cœur sain, des rêves d'art et de travail, mais je suis venu



HÉLÈNE. — Il n'y a qu'une expérience tentable pourtant, c'est celle du bonheur.

à Paris. Hélas! qu'est-ce qu'elle a fait de moi la Ville Lumière, une lumière par qui la conscience est aveuglée? Je me suis d'abord indigné contre la rosserie et contre la muflerie des gens, car ces idées généreuses que vous aimiez en moi, c'étaient vraiment mes idées, je n'étais pas un hypocrite ; mais je suis devenu comme les autres... comme les autres!

HÉLÈNE. — Mais non, vous exagérez, vous n'êtes pas si mauvais que ça.

PHILIPPE. — Mais si, mais si, j'ai été gagné par la contagion, j'ai eu des indifférences coupables, puis des complaisances, des veuleries tout au moins. Au surplus, je vous ai écrit tout ça, et je vous ai dit dans une longue lettre la décadence de mon âme.

HÉLÈNE. — Oui, j'ai bien compris... j'ai bien compris, et d'ailleurs, j'avais deviné. Nous avons toujours les défauts de nos qualités : vous êtes très bon, par conséquent vous êtes faible, vous êtes un cérébral et par conséquent un chercheur de sensations ; vous avez agi par pitié et par curiosité.

PHILIPPE. — Ah! oui, c'est notre maladie à tous, cette curiosité, ce besoin d'expérience sur les autres et sur nous-mêmes.

HÉLÈNE. — Il n'y a qu'une expérience tentable pourtant, c'est celle du bonheur.

PHILIPPE. — Mais ici, Hélène, j'ai pris contact avec la nature, je me suis régénéré et mes sentiments ne sont plus petits et compliqués, mais grands et simples comme ces lignes que font sur le ciel la mer et les montagnes. Ici, au Cap Martin, c'est la solitude, le recueillement ; je ne vois personne, si ce n'est parfois dans le jardin de la villa à côté, une dame, une vieille dame en noir qui fut très belle autrefois, belle

d'une impériale beauté et qui maintenant...

HÉLÈNE, *baissant la voix.* — Est-ce que c'est?...

PHILIPPE. — Oui.

HÉLÈNE. — Elle a payé aussi celle-là.

PHILIPPE. — Nous payons tous, les plus grands comme les plus petits. Ah! tout à l'heure j'ai été malheureux, j'ai souffert quand vous me parliez de Paris et de ses distractions avec ce ton léger que vous savez si bien prendre. J'ai déjà eu cette impression il y a quinze jours . j'étais allé à Monte-Carlo, par hasard; j'ai déjeuné chez Ciros, il y avait de tout là-dedans : un grand-duc, deux cabots, une chanteuse de café-concert et un ministre; je suis allé voir jouer, et je ne sais pas ce qui m'a le plus exaspéré des milliardaires qui mettaient le maximum sur une couleur ou des bourgeois qui risquaient honteusement cent sous sur une transversale. Et les hommes avaient des têtes blêmes de scélérats et les femmes avec leurs coiffures étranges avaient l'air d'animaux malfaisants. Je suis sorti, il fallait que je respire et, sur cette merveilleuse terrasse de Monte-Carlo, j'ai contemplé l'agonie du soleil ; un couple passait, un homme et une femme, ils disaient des choses telles qu'ils déshonoraient les espaces. Alors je me suis enfui, j'ai repris le train et je suis rentré dans ma solitude. Voilà où j'en suis.

HÉLÈNE. — Vous êtes très bien et je vous aime ainsi. Oui, je vois que vous avez réfléchi et vos indignations me plaisent. Etes-vous donc redevenu l'homme que vous étiez et que j'aimais? Etes-vous juste? Car avant tout, il faut être juste. Avez-vous mis dans la balance ce que j'ai fait et ce que vous avez fait? Voyez-vous, Philippe, je vous l'ai écrit et je vous le répète très sérieusement, êtes-vous certain d'avoir pardonné généreusement! Parce que si nous devons vivre ensemble et que vous me reprochiez à chaque instant ce que vous savez, ou même que, sans me le reprocher directement, vos tristesses, vos silences me laissent supposer, malgré vous, que vous n'avez pas oublié, que vous y pensez toujours, ce serait une existence épouvantable pour moi, pire que la séparation, pire que la mort même.

PHILIPPE. — Je suis rentré dans la justice, je vous respecte et je vous adore. Mais vous-même?

HÉLÈNE. — Oh! moi, vous n'avez pas besoin de le demander, parce je suis une femme, et que j'aime autrement que vous, si généreux que vous soyez. Ah! décidément non, ce n'est pas la même chose.

PHILIPPE, *se jette aux pieds d'Hélène et lui embrasse les mains.* — Ah! Hélène! Hélène!

HÉLÈNE. — D'ailleurs, pour que rien ne vous rappelle plus rien, pour que vous n'ayez même plus de prétextes, j'ai pris une grave résolution?

PHILIPPE. — Une grave résolution?

HÉLÈNE. — Oui, je me suis séparée de mon fils.

PHILIPPE. — Georges?

HÉLÈNE. — Oui. Je l'ai mis au collège, chez les prêtres, en province; il y restera toute l'année et il passera les vacances chez mes parents, de cette façon vous ne le verrez même pas.

PHILIPPE. — Ah! et vous resterez sans le voir toute une année!

HÉLÈNE. — J'irai le voir de temps en temps.

PHILIPPE. — Quel âge a-t-il?

HÉLÈNE. — Six ans.

PHILIPPE. — Je trouve qu'il est bien jeune, pensez donc, six ans, il a encore besoin de vous, pauvre petit bonhomme.

HÉLÈNE. — Il y en a de plus jeunes que lui qu'on met au collège.

PHILIPPE. — Tant pis.

HÉLÈNE. — Mais vous savez, ils sont très bien chez les bons pères. — Vous comprenez bien que j'ai tout visité, les dortoirs, les salles d'études, les cuisines, c'est très propre, il sera très bien soigné.

PHILIPPE. — Comme c'est drôle, vous vous séparez de lui quand il a six ans, et quand il en aura vingt, vous voudrez le tenir sous vos jupes et vous vous étonnerez qu'il puisse vivre loin de vous.

HÉLÈNE. — Que voulez-vous? Tout le monde fait ça.

PHILIPPE. — Si les autres mères ne comprennent pas leur devoir, ça n'est pas une raison pour que vous le méconnaissiez, vous. Mais rappelez-vous ce que nous avons dit souvent sur l'éducation des enfants et du petit Georges en particulier. Vos idées ont donc bien changé?

HÉLÈNE. — Oui, elles ont bien changé depuis deux mois à cause de vous.

PHILIPPE. — Alors, c'est à cause de moi que vous vous séparez de votre enfant?

HÉLÈNE. — Oui, et je suis très heureuse de vous faire ce sacrifice.

PHILIPPE. — Ah! pauvre petit! pauvre petit! Je n'ai aucune joie de ce que vous m'annoncez, mais une immense tristesse au contraire ; je me rappelle, moi, j'ai été mis au collège à six ans et j'ai tant souffert.

HÉLÈNE. — Vous, c'est possible, mais il y a des enfants qui s'en accommodent très bien.

PHILIPPE. — Mais Georges n'est pas de ceux-là, il vous ressemble trop; il a votre nature, votre sensibilité extrême et votre délicatesse infinie ; il sera froissé à chaque instant par la sévérité des professeurs, par la tracasserie des surveillants, et par les camarades cruels et mal élevés. Il aura peut-être les pieds chauds, mais été comme hiver il aura l'âme transie. Voyez-vous, je le plains de tout mon cœur, et que ce soit à cause de moi que vous vous en sépariez, je ne peux pas supporter cette idée-là. Et puis ça n'est pas juste. Il n'a rien fait, lui! J'aurais mieux aimé que vous l'eussiez gardé.

HÉLÈNE. — Entre nous?

PHILIPPE. — Mais près de vous.

HÉLÈNE. — J'avais cru bien faire. Vous l'aimez donc, cet enfant?

PHILIPPE. — Oui, parce qu'avant tout c'est votre enfant.

HÉLÈNE. — Alors tu m'aimes vraiment. Ah! que je suis heureuse, mon Philippe, mon aimé, je te retrouve. (*Ils s'étreignent doucement.*) Ah! je suis bien heureuse. Ne fais pas attention (*Elle essuie ses larmes.*), c'est d'émotion, c'est de joie, mais vois-tu, je vais vite le retirer du collège, mon pauvre petit Georges. Ah! c'est bien facile, d'autant plus que je ne l'y aurais jamais mis.

PHILIPPE. — Comment? Mais alors pourquoi?...

HÉLÈNE. — C'était pour voir si tu m'aimais. Ah! tiens, je t'adore. (*Elle l'embrasse.*) Ecoute, écoute, alors nous allons partir tous les trois.

PHILIPPE. — Oui, tous les trois.

HÉLÈNE. — Et nous serons heureux? Où irons-nous?

PHILIPPE. — Où tu voudras.

HÉLÈNE. — Oui, mais il faut me jurer une chose, mon amant.

PHILIPPE. — Je le jure, ma maîtresse.

HÉLÈNE. — Quoi?

PHILIPPE. — Ce que tu vas me demander.

HÉLÈNE. — Eh bien! jure-moi qu'en quelque endroit que nous ayons une maison, que ce soit une chaumière ou un palais, que ce soit dans les montagnes ou au bord de la mer, tu ne l'appelleras pas le « Petit Biarritz ».

PHILIPPE *solennel.* — Je le jure.

HÉLÈNE. — All right ; alors, donne-moi tes yeux et prends ma bouche.



MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PROVISOIREMENT, le Volume.. { *Broché.........* **1 fr. 50** / *Relié toile......* **2 fr. 25**

VOLUMES PARUS :

Barbey d'AUREVILLY. — Les Diaboliques.

Colonel BARATIER.... — Epopées Africaines. — Au Congo.

Maurice BARRÈS, de l'Académie française. — Le Jardin de Bérénice. — Du Sang, de la Volupté et de la Mort.

Tristan BERNARD..... — Mémoires d'un Jeune Homme rangé.

Jean BERTHEROY..... — La Danseuse de Pompei. — Le Double Amour.

Louis BERTRAND..... — Pépète le bien-aimé.

BINET-VALMER...... — Les Métèques.

Henry BORDEAUX.... — L'Amour qui passe. — Le Pays Natal. — L'Amour en fuite. — Le Lac Noir. — La Petite Mademoiselle. — La Peur de vivre.

Élémir BOURGES...... — Sous la Hache.

Paul BOURGET, de l'Académie française. — Cruelle Enigme. — André Cornélis.

René BOYLESVE........ — La leçon d'Amour dans un Parc. — Mademoiselle Cloque.

Adolphe BRISSON..... — Florise Bonheur.

Michel CORDAY........ — Vénus ou les deux Risques. — Les Embrasés. — Les Demi-Fous.

Alphonse DAUDET.... — L'Evangéliste. — Les Rois en exil.

Léon DAUDET.......... — Les Deux Etreintes. — Le Partage de l'Enfant.

Paul DÉROULÈDE..... — Chants du Soldat.

Lucien DESCAVES..... — Sous-Offs.

Henri DUVERNOIS.... — Crapotte. — Nounette.

Georges d'ESPARBÈS.. — La Légende de l'Aigle. — La Guerre en dentelles.

Ferdinand FABRE..... — L'Abbé Tigrane.

Claude FERVAL....... — L'Autre Amour. — Vie de Château. — Ma Figure. — Ciel Rouge.

Léon FRAPIÉ.......... — L'Institutrice de Province.

Théophile GAUTIER.. — Le Capitaine Fracasse (1er vol.). — Le Capitaine Fracasse (2e vol.).

E. et J. de GONCOURT. — Renée Mauperin. — Germinie Lacerteux. — Sœur Philomène.

Gustave GUICHES..... — Céleste Prudhomat.

GYP.................... — Le Cœur de Pierrette. — La Bonne Galette. — Totote. — La Fée. — Maman. — Doudou. — La Meilleure Amie.

Myriam HARRY........ — La Divine Chanson.

Abel HERMANT........ — Les Transatlantiques. — Souvenirs du Vicomte de Courpière. — Monsieur de Courpière marié. — La Carrière. — Le Sceptre. — Le Cavalier Miserey. — Chronique du Cadet de Coutras. — Les Confidences d'une Aïeule. — Le Char de l'Etat. — Coutras, soldat.

Paul HERVIEU, de l'Académie française. — Flirt. — L'Inconnu. — L'Armature. — Peints par eux-mêmes.

Paul HERVIEU de l'Académie française. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. — L'Alpe Homicide. — Le Petit Duc. — Deux Plaisanteries.

Charles-Henry HIRSCH — Eva Tumarche et ses Amis.

Henri LAVEDAN, de l'Académie française. — Sire. — Le Nouveau Jeu. — Leurs Sœurs. — Les Jeunes. — Le Lit. — Les Marionnettes.

Jules LEMAITRE, de l'Académie française. — Un Martyr sans la Foi.

Pierre LOUŸS.......... — Aphrodite. — Les Aventures du roi Pausole. — La Femme et le Pantin. — Contes Choisis. — Les Chansons de Bilitis.

Maurice MAINDRON.. — Blancador l'Avantageux.

Paul MARGUERITTE.. — L'Avril. — Amants. — La Tourmente. — L'Essor. — Pascal Gefosse. — Ma Grande. — Le Cuirassier blanc. — La Force des Choses.

Octave MIRBEAU...... — L'Abbé Jules. — Sébastien Roch.

Eugène MONTFORT.... — La Turque.

Lucien MUHLFELD... — La Carrière d'André Tourette.

Marcel PRÉVOST, de l'Académie française. — L'Automne d'une Femme. — Cousine Laura. — Chonchette. — Lettres de Femmes. — Le Jardin secret. — Mademoiselle Jaufre. — Les Demi-Vierges. — La Confession d'un Amant. — L'Heureux Ménage. — Nouvelles Lettres de Femmes. — Le Mariage de Julienne. — Lettres à Françoise. — Le Domino Jaune. — Dernières Lettres de Femmes. — La Princesse d'Erminge. — Le Scorpion. — M. et Mme Moloch. — La Fausse Bourgeoise. — Pierre et Thérèse. — Femmes. — Lettres à Françoise mariée.

Michel PROVINS....... — Dialogues d'Amour. — Comment elles nous prennent. — Le Professeur d'Amour.

Henri de RÉGNIER, de l'Académie française. — Le Bon Plaisir. — Le Mariage de Minuit.

Jules RENARD......... — L'Ecornifleur. — Histoires Naturelles.

Jean RICHEPIN, de l'Académie française. — La Glu. — Les Débuts de César Borgia. — La Chanson des Gueux.

Ch. ROBERT-DUMAS.. — Amour Sacré.

Édouard ROD........... — La Vie Privée de Michel Tessier. — Les Roches blanches.

André THEURIET, de l'Académie française. — La Maison des deux Barbeaux. — Péché mortel.

Pierre VEBER......... — L'Aventure.





Société anon. des Imp
Wellhoff et Roche,
16 et 18, rue N.-Dame-
des-Victoires. Tél. 316 33